

LETTRES

HISTORIQUES ET GALANTES,

PAR MADAME DU NOYER:

OUVRAGE CURIEUX.

Nouvelle Édition corrigée, & augmentée de plusieurs Lettres très-intéressantes.

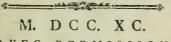
TOME SECOND.



PARIS.

Et se trouvent à AVIGNON.

Chez FRANÇOIS SEGUIN, Imprimeur Libraire, près la Place St. Didier.



AVEC PERMISSION.

DC 130 D8A4 1790 t.2



LETTRES HISTORIQUES

LETTRE XXVI.

E suis bien aise, Madame, que ma derniere Lettre vous ait un peu divertie; puisque les Chansons de Madame la Duchesse vous sont plaisir, en voici une qu'elle vient de faire sur la liberté qu'on a donné à M. le Duc, & à Madame la Duchesse de Bourgogne, d'user de leurs droits.

Tome II.

2 LETTRES HISTORIQUES

Il faut se réjouir, François,
Et chanter tous à haute voix,
Que Dieu bénisse la Besogne
De Monsieur le Duc de Bourgogne.
Il est bien jeune, Dieu merci,
Et Madame sa femme aussi:
Bonne sera donc la Besogne
De Monsieur le Duc de Bourgogne.
Content sera le Grand-Papa,
Et de tout son cœur en rira,
Quand il verra de la Besogne
De Monsieur le Duc de Bourgogne.

On ne chante pas autre chose à préfent. M. d'Argenson, notre Lieutenant de Police, a voulu la défendre, mais il n'en a pas pu venir à bout. Nos jeunes époux sont fort contens d'avoir à présent leurs coudées franches; & Madame la Duchesse du Lude est délivrée du soin de veiller fur leur conduite, qui n'étoit pas une petite affaire : on dit que sa vigilance l'a un peu gâtée dans l'esprit de cette jeune Princesse, & qu'elle lui en donne des marques dans toutes les occasions. Il y a quelque-temps que Madame du Lude l'ayant priée de vouloir bien faire un bon accueil an nouvel Evêque de Metz, qui est son parent :

ET GALANTES.

lorsque le Prélat entra dans la chambre de Madame la Duchesse de Bourgogne, cette Princesse lui chanta:

Faites décrotter vos fouliers, Monsieur l'Abbé.

Et lorsque sa Dame d'honneur s'en plaignit, elle lui répondit, qu'on ne ponvoit pas faire un accueil plus gracieux à un homme, que de le recevoir en chantant. Il lui prenoit quelquefois dans la nuit des envies de s'aller promener dans le Parc, & il falloit que la bonne Madame du Lude se levât pour courir après elle. Il faut espérer qu'on la laissera dormir à présent. Madame la Duchesse de Bourgogne est fort vive, & un de ses talens est de savoir parsaite-ment bien contresaire les gens. Il y a quelque-temps que le Roi se donna le plaisir de lui faire contresaire toute la Cour, dans la chambre de Madame de Maintenon : personne n'y sut épargné, pas même M. de Bourgogne; la petite Princesse attrapa son air en persection. Le mari le sut, & n'en sut pas content;

A -2

4 LETTRES. HISTORIQUES

si bien que le soir en se retirant, au lieu d'entrer dans l'appartement de sou épouse, il tourna d'un autre côté. On crut que c'étoit par distraction; & un de ses Gentilhommes l'avertit que ce n'étoit pas par-là qu'il falloit passer : mais il répondit qu'il savoit ce qu'il faisoit, & ajouta: allez dire à Madame la Duchesse de Bourgogne, que je ne suis pas content d'elle; que pour les défauts de l'esprit, elle me fera plaisir de me les faire remarquer, afin que je m'en corrige; mais que pour ceux du corps, il n'y a point d'esprit à s'en moquer. On ne peut pas disconvenir que ce raisonnement ne soit juste. M. de Bourgogne a un peu boudé, & cette aventure a pensé brouiller le nouveau ménage. Le Roi a pacifié cela; il aime beaucoup la petite personne, & a toutes les complaisances imaginables pour elle. Il lui a donné la ménagerie de Trianon, où elle va se divertir à traire elle-même les vaches; elle fait du beurre qu'on sert sur la table du Roi, que Sa Majesté trouve admirable, & dont on est obligé de manger

pour faire sa Cour. Madame la Duchesse de Bourgogne entend à faire la sienne en perfection : elle s'est attachée à Madame de Maintenon, & c'est-là le moyen le plus sûr de plaire au Roi : ce Monarque ne se dément point là-dessus. Il est vrai qu'il a des manieres si polies & si engageantes avec cette Dame, que cela feul pourroit la rendre heureuse indépendamment de sa grandeur. Un jour Sa Majesté lui demandoit son fentiment sur les Opéras; Madame de Maintenon décida en faveur d'Atis; & le Roi lui répondit galamment : Madame, Atis est trop heureux. Quoique cette réponse soit tirée d'Atis même, l'application ne laissoit pas d'avoir son mérite. Une personne de ma connoissance en fit une qui n'étoit pas si heureuse pour la Dame à qui ou l'adressoit : c'étoit à une Dame fardée, à laquelle une autre dit malicieusement, en lui conseillant de fermer les rideaux de ses fenêtres.

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.

6 LETTRES HISTORIQUES

C'étoit-là, comme on dit, se moquer de la barbouillée. Toute la compagnie en rit; mais l'on ne put pas remarquer si la patiente en rougit aussi; car elle avoit pris la dose si forte, qu'on ne pouvoit guere y ajouter. On outre à présent si fort les choses là-dessus, que si les femmes avoient le visage naturellement aussi enflammé qu'elles se le font, je suire qu'elles employeroient toute la Médecine & la Pharmacie, pour se guérir de cette infirmité. Il a paru ici depnis quelque-temps une personne qui n'a pas besoin d'emprunter le secours de l'art, & qui est venue du foud de sa Province, effacer toutes les beautés de ce Pays. C'est la belle Coulon, qu'on appelle aussi la Beauté de Vienne : elle a été si fort courue ici, que la pauvre fille en étoit toute honteuse : on lui a fait déserter les Tuileries. Elle a en beau se réfugier dans les Jardins du Luxembourg, dès qu'on a su qu'elle s'y promenoit, on a abandonné les Tuileries pour la suivre. Cette grande réputation de beauté lui attire l'envie & la haine des autres femmes. On a fait des Satires sur son compte que l'on vendoit quatre sous, & qu'on avoit soin de dé-biter à la Comédie & à l'Opéra, où l'on crioit à tue tête: à quatre sous la Beauté de Vienne, à quatre sous : tout cela n'a pas empêché que le Marquis de Martel, qui en étoit devenu fort amoureux, ne l'ait épousée; mais la pauvre enfant n'en a pas été mieux pour cela: car ce malheureux l'a abandonnée le lendemain de ses nôces, soit que la calomnie ait enfin prévalu chez lui, ou que ce soit un esfet de son inconstance. Quoi qu'il en soit, elle est présentement dans une Communauté au fauxbourg St. Germain, où cet indigne mari paye une pension très-modique pour elle : voilà un trifte sort. Les honnêtes gens en sont touchés, & les autres s'applaudissent du succès. C'est quelque chose d'effroyable que la jalousie des femmes, sur le chapitre de la beauté! La belle Coulon en est la victime; elle auroit beaucoup mieux fait de rester en Dauphiné, que de venir ici exciter 8 LETTRES HISTORIQUES

l'envie. On l'a trouvée belle à la Cour & à la Ville, c'est un crime que les Dames ne pardonnent pas, & qui, comme vous voyez, ne demeure pas impuni. La Marquise Gasconne, dont je vous ai parlé, n'a pas donné ici des fcenes de cette nature : moins occupée du desir de plaire, que de la passion du jeu, elle s'y est entiérement abandonnée. Elle a d'abord fait entendre au Marquis de *** son époux, que le jeu étoit un moyen sûr pour se faire des liaisons avantagenses : que par-là on avoit entrée à la Cour; & effectivement elle s'infinua au Palais-Royal, joua à l'hombre avec Madame, au lansquenet avec Monsieur, & elle fit si bien qu'en fort peu de temps elle gâta entiérement les affaires de son mari, qui se repentit alors de la complaifance qu'il avoit eue de l'amener ici : il lui défendit de jouer; mais elle étoit incorrigible: il eut beau jurer qu'il ne payeroit plus pour elle, elle joua encore sur sa parole, & perdit quatorze mille francs: car pour soutenir le caractere

de la Nation & les airs de la Garonne, elle jouoit gros jeu : cependant il falloit payer cet argent en vingt-quatre henres. Elle n'osoit en parler à son mari, il étoit déjà trop en colere : dans cette extrêmité, après avoir fouillé inutilement dans la bourfe de quelques amis, elle s'avisa, avant de sortir du Palais-Royal, d'entrer dans l'appartement de M. de Châtillon. Monsieur, lui dit-elle, je ne sais que devenir, si vous n'avez pitié de moi; au nom de Dieu, accordez-moi la grace que je vous demande : je n'oserois soutenir la vue de mon éponx, faites pour moi ce que vous feriez en pareil cas pour Madame de Châtillon. Madame, répondit M. de Châtillon, en l'interrompant, il est minuit, & tout ce que je pourrois faire de mieux pour ma femme, feroit de lui faire place dans mon lit, c'est aussi la seule chose que je puis vous offrir à l'heure qu'il est. Madame de *** s'en alla fort mécontente; elle employa le reste de la nuit à chercher des expédiens; & dès le lendemain matin elle s'en fut dans le Marais, chez

10 LETTRES HISTORIQUES la bonne Madame Voisin, qui est une femme fort charitable, mais un peu défiante. La Marquise refusa de dire son nom, & demanda une audience particuliere. On vint dire à Madame Voisin que c'étoit une femme extrêmement grande : la dévote craignit que ce ne fût un homme habillé en femme, qui en voulût à sa vie, ou à sa bourse; & dans cette appréhension, elle ordonna à ses femmes de rester auprès d'elle pour la garder. La Marquise entra fort modestement, & après avoir fait quelques instances inutiles pour que Madame Voisin lui parlât en particulier, elle lui dit: Madame, vous voyez une femme de condition maltraitée par le Lanfquenet, qui vient implorer votre secours. Madame, dit la dévote, je n'ai point l'honneur de connoître M. Lansquenet: je ne puis pas vous faire raison des outrages que vous en avez reçu. Je ne me mêle pas du métier de Don Quichotte, je ne redresse point les torts; vous vous êtes fort mal adressée. En disant cela, elle conduisoit toujours la Marquise à

la porte, qui fut contrainte de s'en aller. Après avoir fait cette belle ambassade, les gens de Madame Voisin la suivirent, & sûrent son nom; & comme cette scene se passa en présence des Domestiques, tout Paris en fat bientôt instruit. On en a beaucoup ri; mais la pauvre Marquise qui n'avoit pas les rieurs de fon côté, fut se mettre dans son lit, & envoya chercher son Confesseur, qui la voyant au désespoir, se chargea d'annoncer la trifte nouvelle au mari, qui fe laissa encore toucher. On lui fit craindre pour la vie de sa femme : on l'assura de son repentir; & le bon homme lui pardonna, à condition qu'elle n'y retourneroit plus, & engagea une terre pour payer ses fredaines. Voilà ce que vous vouliez savoir, & ce que vos Dames ne seront pas fâchées d'apprendre, puisque, comme vous me l'avez marqué, elles aiment assez à se divertir aux dépens de leurs compatriotes. A l'égard du Maréchal de Salon, je croyois que vous en aviez qui parler à Avignon, & je ne songeois pas que vous aviez déjà

12 LETTRES HISTORIQUES quitté ce Pays-là, quaud il en partit. Voici donc de quoi il s'agit. Salon est, comme vous favez, le Pays du fameux Nostradamus, & ce fut là que six mois avant la derniere paix, une voix fut adressée dans la nuit à un Maréchal ferrant, qui lui ordonnoit, fous peine de grandes punitions, de partir en diligence, pour venir dire au Roi des choses qui lui seroient révélées, lorsqu'il seroit fur les lieux. On lui disoit aussi d'avertir l'Intendant de sa Province de son départ, & de lui demander de quoi faire son voyage. Le Maréchal obéit à la voix, & fut des le lendemain trouver l'Intendant, qui se moqua de lui, & le renvoya comme un visionnaire. Cependant, la Voix revint encore à la charge; & à la troisieme sois les menaces furent si terribles, que le Maréchal épouvanté, n'ayant rien pu obtenir de l'incrédule Intendant, vendit tout ce qu'il avoit chez lui, & se mit en chemin, tout rempli de confiance. A la derniere journée, la Voix lui fit sa leçon; il lui fut commandé de demander à parler au Roi. On le re-

buta

buta d'abord : il y en avoit même qui craignoient quelque artifice là-defsous; mais le bon homme ne se rebuta pas, il demanda toujours à parler au Roi, de la part de Dieu, disant qu'il n'apportoit que de bonnes nouvelles : & comme les affaires n'étoient gueres meilleures que lorsque la Pucelle Jeanne vint demander audience, on crut qu'on ne devoit pas la refuser à celui-ci. Elle a été si secrette que l'on ne sait point ce qui s'y est dit. Ce qu'il y a de sûr, c'est que lorsque le Roi alloit à la Messe, ce nouveau Prophête s'étant trouvé sur son passage, M. le Maréchal de Duras dit : si cet homme-là n'est pas sou, je ne suis pas homme; & le Roi qui l'entendit, se tourna & dit : cet homme-là n'est point sou, il parle de fort bon sens, & est fort sage. Voilà tout ce que j'en sais; bien des gens ont cherché à deviner le reste; mais c'est un secret qu'on ne juge pas à propos de révéler. Je crois que nous pourrions bien avoir encore un peu de guerre. Les Hollandois ont fait de manvais complimens au

Comte de Briore, notre Ambassadeur. Le Roi leur a envoyé M. d'Avaux à sa place, pour adoucir les esprits; mais il n'y a pas réussi. Il me semble que les affaires commencent à se brouiller, nous verrons à quoi tout aboutira. Cependant, je suis toujours, &c. A Paris, ce.

LETTRE XXVII.

Vous m'avez mandé les plus jolies choses du monde. Je voudrois bien, Madame, pouvoir vous rendre la pareille; mais la saison est présentement stérile. Ou ne parle ici, à l'heure qu'il est, que de Procès. Celui du Curé de Blaignac a un peu donné à rire. Ce pauvre Prêtre a été accusé d'être sorcier, & obligé de soutenir un rude examen là-dessus. Après avoir paru plusieurs sois sur la sellette, on le sit dépouiller tont nud devant tout le Parlement; car on avoit sait assembler exprès les Chambres, & là, à la réquisition de ses accusateurs,

le prévenu fut visité pour voir s'il n'avoit point ce qu'on appelle la marque du Diable. On crut d'abord avoir trouvé ce qu'on cherchoit; & à la premiere marque noire qu'on vit sur son corps, on lui enfonça une aiguille fort avant dans la chair; mais ce pauvre Prêtre fit des cris qui firent connoître qu'on s'étoit mépris dans cet endroit-là; & comme par malheur pour lui il avoit quantité de petites marques noires, que nous appellons des seins, il n'en sut pas quitte pour la premiere piquure, il sut obligé d'en essiyer un grand nombre, mais ausii ç'a été là le seul mal qui lui en est arrivé. Le Parlement a connu son innocence, & l'a renvoyé absous dans sa Cure de Blaignac; & cet auguste Tribunal se seroit épargné le ridicule d'une pareille procédure, s'il s'étoit conformé, sur le chapitre des sorciers, à la maxime du Parlement de Paris; mais ces Messieurs, ici, se croient assez habiles d'eux-mêmes, & ne veulent point prendre modele sur autrui : on dit qu'on va leur renvoyer une affaire d'impor-

16 LETTRES HISTORIQUES tance qui a déjà été portée devant bien des Tribunaux, de laquelle ils décideront en dernier ressort. Je ne sais si vous n'en avez pas entendu parler à Paris; quoi qu'il en foit, comme le cas me paroît assez extraordinaire, je vais toujours, à tout hasard, vous le conter. Une Religieuse, devenue amoureuse d'un Cavalier qui lui avoit conté ses raifons à la grille, se résolut à sauter les murs du Couvent pour courir après lui. L'Amour est violent, à ce qu'on dit, fous le voile, aussi-bien que sous le froc; ainsi, la Nonette chercha tous les moyens qu'elle put imaginer pour se procurer la liberté. Elle communiqua son dessein à son Amant qui trouvoit beaucoup de difficulté dans l'exécution; mais de quoi ne vient-on pas à bout quand on est aidé par l'Amour? Vous allez voir ce qu'il inspira à notre Religieuse. Elle avertit son Amant de se trouver la nuit suivante au lieu qu'elle lui marqua, fans se mettre en peine d'autre chose que d'avoir de bons che-

vaux : elle lui dit que pour le coupelle

avoit trouvé ce qu'il falloit pour faciliter sa fuite, & même pour en dérober la connoissance à toute la terre, & le pria de ne point s'informer des moyens qu'elle avoit imaginés pour cela; mais feulement de songer aux choses nécessaires pour leur voyage : après quoi elle le quitta pour aller mettre la main à l'œuvre; & voici ce qu'elle fit, qui me paroît un coup bien hardi. On avoit enterré ce jour-là une de ses Compagnes; & comme la tombe n'étoit pas encore fermée, elle entra dedans pendant que tout étoit endormi dans le Couvent, & porta cette morte dans fa Cellule, la coucha fur son lit, après quoi elle y mit le seu, & à la faveur d'une échelle dont elle avoit en soin de se munir, & qu'elle fut aussi retirer ensuite, elle franchit les murs du jardin pour se jetter entre les bras de son Amant qui l'attendoit avec impatience. Ils s'éloignerent au plutôt de ce lieu; & comme on n'avoit garde de courir après eux, leur voyage fut le plus heureux du monde : car l'incendie ayant mis l'alarme dans le Couvent, 18 LETTRES HISTORIQUES

toutes les Religieuses avoient couru à la Cellule où étoit le feu: & comme la Religieuse morte étoit dans ses habits & déja à demi brûlée, on ne donta point que la fugitive n'eût été la victime des flammes. Ces pauvres Filles déplorerent son fort, & firent des prieres pour le repos de son ame, pendant qu'elle s'occupoit, peut-être, d'un soin tout opposé. Enfin, par cet artifice, elle trouva le secret d'assurer sa fuite, & de fauver l'honneur de sa réputation. Dès que ces Amans furent en lieu de sûreté, ils ne manquerent pas de se marier, mais sous d'autres noms. Le Cavalier donna dans le commerce & y gagna beaucoup de bien : ils eurent plusieurs enfaus qui auroient été trèsriches, si les scrupules de leur mere ne les avoit exposés à être ruinés par le Procès dont il est présentement question. Cette femme ayant perdu fon cher époux, fut si affligée de sa mort, que voulant mourir elle-même au monde, elle se retira dans un Couvent, où le repentir qu'elle a eu de sa conduite,

l'a portée à en faire une confession, dont ses enfans se seroient bien patsés; car ayant déclaré qu'elle avoit été Religiense, elle les a par-là déclarés bâtards, & par conséquent inhabiles à succéder. Les parens du défunt, sur cette déclaration, out demandé son héritage, dont les enfans voudroient bien n'être pas obligés de se dégarnir; & les uns & les autres en passeront par ce que le Parlement de Toulouse en ordon-Bera, supposé que cette cause y soit renvoyée, comme on le prétend. Nous faurous cela après les Vacances; car à préfent on commence à faire des préparatifs pour aller en campagne. Les Dames de Toulouse, accoutumées à se mouler for la Cour, n'auront garde de rester dans leur Ville pendant que la Cour est à Fontainebleau; elles se font une loi de cela, comme de ne pas recevoir des vifites les jours de poste. Chacun doit aller dans ce temps-là à ses Terres. Ceux qui n'en ont point vont visiter leurs amis de campagne; & depuis le Parlement jusques au Savetier, & à la Ra-

20 LETTRES HISTORIQUES vandeuse, tout le monde déserte Toulouse, pour se donner un air d'aller à sa campagne. On se demande d'avance, où irez-vous passer cette année les Vacances? On m'a déjà fait cette question; & comme je suis bien aise de me mettre à la mode, & que je ne veux pourtant pas aller dans les maisons d'autrui, quoiqu'on m'ait fait l'honneur de m'en prier, j'ai résolu d'aller passer les Vacances à Bagneres. J'ai fait revivre pour cela certain rhumatisme que vous m'avez connu autrefois, qui me servira de prétexte. On dit que l'on se réjouit à merveilles dans ce lieu-là, où les bains attirent des gens de tous les côtés. Cet affemblage ne laisse pas d'avoir son mérite. Si je trouve là tout le plaisir qu'on m'y promet, l'aurai foin de vous en rendre compte. Il y aura toujours du jeu à coup sûr; car il y a des gens qui y vont exprès pour cela. J'ai vu ici un Gentilhomme qui y porte tous les aus fon petit revenu; on l'appelle M. de R , & c'est un caractere d'homme assez particulier : il est boiteux , parce

que son pere, qui s'entendoit en chevaux, & qui avoit étudié un Livre intitulé le parfait Maréchal, s'avisa un jour de lui faire mettre le feu à une jambe, pour quelque petit mal qu'il avoit pendant son enfance, & qui étoit bien moins dangereux pour lui que la passion qu'il a toujours eue pour le jeu. Il l'a poussée si loin, & a de si plaisantes délicatesses là-dessus, qu'ayant gagné à Paris cent mille écus, M. le Duc de Roquelaure qui avoit été ami de son pere, voulant tâcher de lui mettre quel-que chose à l'abri de l'orage, le pria de lui prêter vingt mille écus. M. de R.... pénétrant son intention, lui dit qu'il étoit trop honnête homme, pour vouloir excroquer le jeu : j'ai gagné cent mille écus, il faut, dit-il, Monsieur, que je les reperde. Il tint parole dès la même nuit & perdit tout; il ne lui resta qu'un louis qu'il voulut donner à ses porteurs pour les engager à le jetter dans la riviere, ce qu'ils ne furent pas d'avis de faire ; ainsi M. de R.... s'en revint chez lui avec la gloire d'avoir

22 LETTRES HISTORIQUES joué cent mille écus. Du reste, on connoît ici M. le Duc de Roquelaure en perfection, il y a fait divers voyages, & l'on m'a fait cent contes de lui tous plus plaisans les uns que les autres. On me disoit l'autre jour qu'une Demoiselle lui avoit donné son paquet à merveilles. Il avoit été voir la plupart des Dames de ce Pays-ci, & en avoit oublié une qui se croyoit digne de ses empressemens : la Dame regardoit cet oubli comme un affront; elle craignoit même que les autres n'en tirassent avantage: ainsi elle pria un des amis du Duc de l'amener chez elle. Cet ami s'acquitta de sa commission; mais soit qu'il prît mal fon temps, ou que la mauvaise étoile de la Dame influât là-dessus, M. de Roquelaure, se voyant forcé à faire cette visite, protesta qu'il ne diroit pas un mot. L'ami crut qu'il ne tiendroit pas sa parole; avertit la Dame de l'heure. La Dame, de son côté, eut foin d'affembler bonne compagnie chez elle, afin d'avoir autant de témoins de l'honneur qu'elle devoit recevoir; mais

elle n'eut pas lieu de s'en applaudir. M. de Roquelaure vint comme il l'avoit promis; mais ce fut pour se camper dans un fauteuil où il ne desserra pas les dents. Un pareil procédé déconcerta toute l'assemblée. La Dame méprisée en crevoit de dépit, lorsque sa fille qui étoit une petite personne très-jolie, la vengea pleinement. Ennuyée d'un fi long filence, elle fe leva tout d'un coup, & après s'être approchée du Duc, elle se mit à crier de toute sa force : Ah! mon Dieu, Maman, M. de Roquelaure est mort! Cette saillie réveilla tous les esprits. On demanda à la petite fille ce qu'elle vouloit dire? Mais oui, insistoitelle, il est mort, ne voyez-vous pas bien qu'il put , & qu'il ne parle point? N'estce pas comme cela qu'on dit que nous serons après la mort? M. de Roquelaure se retira sans demander son reste, & laissa à la compagnie la liberté de rire à ses dépens. Je vous avoue que la vivacité des gens de ce Pays-ci m'enchante. On me contoit derniérement qu'un Gentilhomme Gascon, se faisant appeller

LETTRES HISTORIQUES Marquis à la Cour du Duc de Savoie Madame la Duchesse lui demanda, par dérision, dans quel Pays étoit son Marquifat : il est, Madame, répondit le Gascon, sans hésiter, dans votre Royaume de Chypre. La réponse étoit un pen hardie; mais il est bien des choses qu'on pardonne en faveur de l'invention. Un Monsieur d'ici ayant reçu une lettre de son cadet qui étoit dans le service, dont le style ne l'accommodoit pas, lui répondit, que s'il se présentoit jamais devant lui, il lui casseroit la tête d'un coup de pistolet. L'autre lui récrivit encore, & lui marqua ces deux mots seulement : amorcez, je pars. Je n'aurois jamais fini si je voulois entreprendre de vous rapporter tout ce que j'entends dire ici de joli. Je ne crois pas qu'il y ait de Nation au monde qui ait la repartie plus prompte que les Gascons; ni qui prenne plutôt son parti. On me contoit derniérement qu'un Officier de ce Pays-ci ayant obtenu du Roi une gratification de cinq cens écus, fut trouver M. Colbert, qui vivoit dans ce temps.

là, pour qu'il lui fît compter ceite somme. M. Colbert étoit à dîner avec trois ou quatre Seigneurs. Le Gascon, sans se faire annoncer, entra dans la chambre où l'on mangeoit, avec l'effron-terie qu'inspire l'air de la Garonne, & avec un accent qui ne démentoit point fon Pays, il s'approcha de la table & dit tout haut : Messieurs, avec votre permission, lequel de vous autres est Colbert? C'est moi , Monsieur , dit M. Colbert , qu'y a-t-il pour votre service? Hé! pas grand'chose, dit l'autre, un petit ordre du Roi pour me compter cinq ceus écus. M. Colbert qui étoit d'humeur de se divertir, pria le Gascon de se mettre à table, lui fit donner un couvert, & lui promit de le faire expédier après le dîner. Le Gascon accepta l'offre sans en faire de façon, mangea comme quatre, après quoi M. Colbert fit venir un de ses Commis qui mena M. l'Officier au bureau, où l'on lui compta cent pistoles: & comme il dit qu'il en devoit toucher cent cinquante, le Commis lui répondit : il est vrai, mais on en retient cin-Tome II.

26 LETTRES HISTORIQUES quante pour votre dîner. Cadedis, s'é. cria le Gascon, cinquante pistoles un dîner ! je ne donne que vingt fous à mon Auberge : je le crois, dit le Commis; mais vous ne mangez pas avec M. Colbert, & c'est cet honneur-là qu'on fait payer. Oh bien! répondit le Gascon, puisque cela est ainsi, gardez tout, il ne vaut pas la peine que je prenne cent pistoles ; j'amenerai demain un de mes amis dîner ici, & cela sera fini. Ou rapporta ce discours à M. Colbert qui admira cette gasconade, & fit compter les cinq cens écus à ce pauvre Officier, qui n'avoit peut-être pour lors que cela pour tout bien, & lui rendit mille bons offices dans les fuites. On en fit l'histoire au Roi, & l'on convint qu'il n'y avoit qu'un Gascon qui fût capable d'une pareille chose. Adieu, écrivez-moi à Bagneres, & mandezmoi autant de nouvelles que vous en pourrez ramasser; car je m'imagine qu'on en doit débiter beaucoup à ces bains, & il faut bien que je puisse aussi en

conter comme les autres; en revanche

je vous rendrai compte de ce qui se passera dans ce Pays-là. Je suis, &c. A Toulouse, ce.

LETTRE XXVIII.

JE fouhaite, Madame, que vous ayez autant de plaisir à Bagneres que j'en ai en en lisant votre Lettre. Vos nouvelles, & la maniere dont vous les contez, tout cela a quelque chose de si engageant, que franchement, je voudrois que vos Lettres fussent plus longues, & que vous m'en écrivissiez plus souvent. J'avois déjà oui parler de l'aventure de la Religiense; elle est assez extraordinaire, & j'aurois eu peine d'y ajouter foi, si vous ne me l'aviez certifiée. Je vois aussi par tout ce que vous me dites, qu'on a raison de vanter la vivacité des Gascons. Je sais bon gré à la petite personne qui a si bien relancé le Duc de R.... Ce n'est pas seulement en Gascogne qu'il a trouvé à qui parler,

28 LETTRES HISTORIQUES

& il fut un jour bien déconcerté chez Madame la Dauphine. Le Duc de la F.... courut avertir cette Princesse qu'il avoit vu R dans fon autichambre qui montroit ce qu'il portoit aux filles d'honneur. Madame la Dauphine en fit ses plaintes an Roi, qui fit venir R.... pour lui demander raison d'un pareil procédé; R.... nia le fait: on lui confronta la F.... qui confirma la chose, & l'éclaircit en même-temps; car il dit au Roi: oui, Sire, j'ai vu R qui montroit ce qu'il porte aux filles de Madame la Dauphine, car il leur montroit les cornes. Cette affaire qui avoit d'abord été prise sur le ton sérieux, devint comique, & R fut le seul qui n'en rit point. On dit que Madame la Dauphine ne fut pas contente non plus de la liberté que M. de la F... avoit prise de vouloir la faire donner dans le panneau; cette Princesse qui étoit fort férieuse', n'aimoit pas qu'on se familiarisât trop avec elle. L'Evêque de *** (*)

^(*) M. de Bethune , Eveque du Puy.

dit aussi quelque chose d'assez plaisant au Duc de R.... un soir qu'ils étoient tous deux au souper du Roi. Vous connoissez le Prélat & son grand nez, vous n'ignorez pas non plus que R.... est très-camard. Celui-ci, voulant faire l'agréable, dit à l'Evêque; hé! de grace, Monsieur, rangez votre nez que je puisse voir le Roi : l'autre lui répondit fans s'émouvoir; hé! mon Dieu, Monsieur, vous en voulez bien à monnez ! croyezvous qu'il ait été fait aux dépens du votre? Cette réponse fut trouvée plaifante; on en rit beaucoup, & je crois que vos Dames de Toulouse en riront, puisqu'elles connoissent le personnage. Vous me demandez des nouvelles, en voici. Monseigneur le Dauphin eut ces jours passés une espece d'apoplexie : d'autres disent que ce n'étoit qu'une indigestion. Quoi qu'il en soit, il sut long-temps sans connoissance; & l'on craignit beaucoup pour fa vie: ce fut environ minuit que cet accident le prit, lorsqu'il voulut se relever de son prie-Dieu. Il n'y avoit dans ce moment qu'un

30 LETTRES HISTORIQUES valet de chiens dans sa chambre, & ce fut celui qui lui fauva la vie : car comme il vit que le Prince étoit prêt d'étouffer, il lui ouvrit les dents avec fon coutean, & dans le moment Monseigneur vomit beaucoup. On dit que sans ce prompt secours il étoit mort. Le valet des chiens eut soin de lui tenir la bouche ouverte, au hasard de le blesser un peu. Il appella en même-temps du monde, & toute la Cour fut bientôt sur pied. On fit lever le Roi qui courut tout effrayé auprès de ce cher fils. Il l'appella plusieurs sois tendrement! L'on a remarqué que Sa Majesté ne l'a appellé son fils qu'alors, & à Seaux, lorsqu'il l'empêcha de suivre le Roi d'Espagne. Enfin, Monseigneur revint à lui, sut saigné & resaigné pendant la mit, & le lendemain il étoit entiérement hors de danger. Cet accident a fervi à lui faire connoître combien il est aimé. Vous ne fauriez croire toutes les alarmes que I'on a eues ici sur son chapitre. On conroit en foule à Versailles pour demander des nouvelles de sa fanté. Il n'y a pas

jusques aux Harangeres qui n'ayent témoigné leur zele dans cette occasion. Ce corps si redoutable du temps de la minorité, vient à présent de se rendre célebre; car dès qu'elles eurent appris le mal de Monseigneur, après avoir tenu conseil, elles députerent quatre de leur troupe à Versailles, pour lui faire compliment sur sa convalescence. Ces Ambassadrices de la Halle se présenterent à la porte de son appartement ; mais l'Huissier ne jugea pas à propos de les faire entrer, ainsi elles s'en retournerent fort mécontentes. Le soir on rendit compte au Roi du concours de monde qui étoit venu pendant le jour, & l'on ne manqua pas de lui parler des Harangeres. Sa Majesté dit qu'on avoit eu tort de leur refuser la porte, & que leur zele méritoit qu'on leur laissât voir Monseigneur. Les Harangeres sû-rent dès le lendemain matin ce que le Roi avoit dit. Le Conseil fut encore affemblé, & les quatre Excellences députées tout de plus belle. Dès qu'elles furent arrivées à Versailles, & qu'elles

LETTRES HISTORIQUES se présenterent à la porte de Monseigneur, on les introduisit en cérémonie dans son appartement, & l'on fut en avertir le Roi, qui s'y rendit pour entendre leur harangue. Sa Majesté les trouva à genoux devant Monfeigneur, qui étoit tout debout en robe de chambre : l'une lui baisoit les pieds , l'autre le bord de sa robe : le Prince souffroit cela patiemment; mais il craignoit fort que par un excès de tendresse il ne leur prît envie de le baiter au visage. Heureusement pour lui, il en fut quitte pour la peur. Pendant que les unes s'amusoient à lui baiser les pieds, une autre disoit fort élégamment ; que serionsnous devenues, si notre cher Dauphin fut mort? Nous aurions tout perdu. Oui, repliqua la quatrieme, tu as raifon, nous aurions tout perdu; car notre bon Roi n'auroit jamais pu furvivre à son fils, & il seron sans donte mort de douleur. On admira la politique de cette femme, qui redressoit sa compagne, de peur que le Roi ne fût ja-

loux de l'affection qu'elle témoignoit à

Monseigneur. Sa Majesté ordonna qu'on leur donnât un de ses carosses pour les promener par-tout, & qu'on leur fît voir tout ce qu'il y a de beau à Verfailles. Elles fouhaiterent d'aller entendre Vêpres à la Chapelle, & on les plaça toutes quatre dans un bauc de Duchesses. Monseigneur leur fit donner vingt louis, & le Roi autant; après quoi comblées de biens & d'honneurs, le caroffe du Roi les ramena à Paris. On leur fit traverser la Ville, d'un pas d'Ambassadeur, & on les conduisit de ce train-là à la Halle, où elles surent rendre compte à tout leur Corps, de l'heureux succès de leur voyage. On les conduisit ensuite chacune dans sa maison. Le lendemain elles s'assemblerent encore pour voir à quoi elles employeroient les quarante louis qu'on leur avoit donnés; & elles délibérerent de les employer à faire chanter un Te Deum, pour la convalescence de Monfeigneur; ce qui a été exécuté dans l'Eglise de S. Eustache: il y avoit une fort belle musique, & M. le Curé leur

34 LETTRES HISTORIQUES

en a donné pour leur argent tout au-BG tant qu'il en falloit. Monsieur, & une bonne partie de la Cour a assisté à cette cérémonie, & l'aventure des Harangeres a fait ici grand bruit. Cependant la santé de Monseigneur est entièrement rétablie; mais on dit que cette attaque lui a fait un peu penser à sa conscience, & qu'il a promis à son Confesseur de quitter entiérement la Raisin, de laquelle il a déclaré avoir eu deux enfans. Je ne sais si ces belles résolutions tiendront; & si après le péril passé, on n'oubliera pas ce qu'on a promis au Saint. Je sus hier chez la Comtesse d'Estrades, qui est nouvellement accouchée, il y avoit bonne compagnie, & entr'autres le Lieutenant-Colonel du Régiment de fon mari. La conversation tourna sur la Galanterie; on demanda lequel valoit mieux, ou d'une Coquette qui ne cherche qu'à plaire, & qui par fes manieres laisse soupçonner toute autre chose, ou de celles qui, avec un extérieur modeste, usurpent une réputation de vertu qu'elles ne méritent pas.

i

Il se dit là-dessus bien de jolies choses pour & contre, & l'on conclut enfin, comme Buffi, qu'il falloit toujours garder les apparences. Je montrai là-desfus la lettre où vous me parlez de cette Demoiselle Gasconne, qui par désespoir s'est accusée de ce dont on ne l'auroit pas crue capable. Toute la compagnie convint, qu'il y avoit des femmes qui favoient parfaitement bien cacher leur jeu. Voilà, me dit une Dame en me montrant le Lieutenant - Colonel du Régiment d'Estrades, un Cavalier qui en fait des nouvelles; allons, ajouta-telle, M. de la Bouchardiere, conteznous un peu votre histoire, elle pourra faire paroli à celle qu'on a mandée à Madame. Ce Gentilhomme, que la terminaison de son nom me doit faire croire Poitevin, & qui de quelque endroit qu'il soit, me parut un fort honnête homme, ne se fit point prier. Il nous conta qu'il avoit été amoureux dans son Pays d'une Demoiselle fort aimable & fort riche, qui ne se trouva point d'humeur de répondre à sa pas-

LETTRES HISTORIQUES sion; qu'il avoit une sœur qui étoit bonne amie de cette Demoiselle, & qui faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour le servir; mais que ni les soins de sa sœur, ni sa passion, rien n'avoit pu toucher le cœur de cette ingrate; que plusieurs années se passerent sans que sa persévérance, vertu si rare au temps où nous sommes, fût recompensée; mais enfin, continua-t-il, lorsque je n'espérois plus, & que je ne songeois qu'à me pendre, je reçus une lettre de ma sœur, qui me marquoit de prendre la poste pour venir profiter des dispositions où ma maîtresse étoit pour moi; mais qu'il falloit venir vîte, quand je ne pourrois avoir congé que pour huit jours ; que ma maîtresse vouloit m'épouser, & consentoit que je la quittasse dès le lendemain de la nôce, si je ne pouvois pas rester plus long-temps avec elle; mais qu'on ne pouvoit pas renvoyer cette affaire fans s'exposer à la faire manquer, par des raisons que l'on me diroit en temps & lieu. Je reçus cette lettre à Nimes, où nous dragonions les Huguenois:

guenots; & je fus si charme de ce bonheur, sur lequel je n'avois pas compté, que je crois que si M. de Barbesieux, qui étoit pour lors notre Colonel, m'avoit refulé mon congé, j'aurois risqué le tout pour le tout, & je serois parti au hafard de me faire caffer. Il me l'accorda cependant fort graciensement, & je commençai mon voyage avec les impatiences que ceux qui se sont trouvés en pareil cas peuvent imaginer. La poste n'alloit jamais assez vîte pour moi; je crevois tous les chevaux qu'on me donnoit, & je ne me donnois pas à moi-même le temps de manger ni de dormir. On pent croire que courant de ce train-là, j'arrivai bientôt auprès de ma belle. Je la trouvai fort radoucie: elle s'excusa obligeamment de ses froideurs passées, me dit qu'elle m'avoit toujours estimé, & que son heure d'aimer étant enfin venue, elle avoit été forcée de rendre justice à mon mérite : qu'il n'étoit plus question que de nous marier au plus vîte, avant que de certains parens qui étoient pour lors ab-Tome II.

38 LETTRES HISTORIQUES

fens, pussent apporter des obstacles à notre mariage : que d'ailleurs, comme son changement ne manqueroit pas de faire du bruit, elle seroit bien aise d'être mariée avant qu'on eût le temps d'en raisonner. Je goûtai fort ses raisons, & j'en avois d'assez fortes de mon côté pour qu'elle pût se fier à mes empressemens du soin de hâter nôtre mariage : ausii n'y perdis-je pas un moment de temps. Je montrai les ordres que j'avois de me rendre incessamment à mon devoir; & en ma faveur, l'on passa par-dessus bien des cérémonies : je fus dispensé de tous les délais que l'on a accoutumé de laisser écouler en pareil cas. Enfin il arriva ce jour tant desiré, où je croyois me dédommager de tout ce que les rigueurs de ma belle m'avoient fait souffrir, & auquel je croyois recevoir le prix de ma constance. Jamais Roland n'a attendu la nuit avec tant d'impatience que moi : elle vint, on foupa, & je touchois quasi à mon bonheur, lorsque je m'en vis éloigné par un accident qui me causa de gran-

des alarmes; car à peine avoit-on achevé de souper, que ma nouvelle éponse sut attaquée d'une colique si violente, qu'on crut qu'elle alloit mourir. Toute la compagnie s'empressa pour lui donner du secours : les uns chauffoient des serviettes; les autres la frottoient avec de l'eau de la Reine de Hongrie; pour moi, je ne savois ce que je faisois, & j'étois si troublé, que si l'on me donnoit une bonteille je la laissois tomber par terre : je jettois les scrviettes dans le feu au lieu de les chauffer : je m'arrachois les cheveux, & je pouffois de cris ausi aigus que ceux de ma belle; jusques à ce qu'un troisseme incommode vint aussi tenir sa partie dans ce beau concert, & s'avisa de nous servir d'Echo. Ce fut un beau petit garçon, dont l'épouse accoucha, au grand étonnement des assistans. Chacun se regardoit fans parler : on eut dit que toutes ces personnes étoient autaut de statues, & que la vue de cet enfant avoit fait le même effet que faisoit autrefois celle de Meduse. Enfin, quand on commença de

40 LETTRES HISTORIQUES revenir de cette premiere surprise, on fongea à mettre l'accouchée au lit, & à lui donner les fecours nécessaires, de même qu'à fon enfant. Bien des gens me firent l'honneur de croire que j'en étois le pere, & que les rigueurs que la belle avoit paru avoir pour moi, n'étoient qu'une feinte, pour dépayser les gens, & tromper les intéressés. Ce foupçon n'étoit pas sans apparences; mais je savois bien à quoi m'en tenir, & tout mon embarras étoit de démêler quel étoit ce rival duquel je ne m'étois jamais douté. Pendant que je rêvois à cela, & que la confusion & le dépit me faisoient former des résolutions violentes; la Dame, pressée par ses remords, me fit appeller; & après m'avoir demandé pardon, elle me dit ingénument, qu'elle avoit toujours rendu justice à mon mérite : & qu'elle m'auroit rendu heureux, dès le commencement de ma passion, si son cœur n'avoit pas été engagé ailleurs avant que je la lui eusse expliquée; que par les soins qu'elle avoit pris de cacher son intrigue,

personne ne s'en étoit douté, & elle s'étoit acquise cette réputation de prude, que la médifance n'avoit jamais osé attaquer; mais qu'enfin, ayant perdu son amant qui venoit d'être tué, elle m'avoit préséré à tous ceux qui l'avoient recherchée, espérant que j'ignorerois toujours ce qui s'étoit passé avant mon bail; & ayant dessein de le réparer en quelque maniere, par une tendresse & une fidélité inviolable, que les mesures qu'elle avoit prises là-dessus lui avoient paru justes : que comme elle savoit que je ne pouvois rester que peu de jours auprès d'elle ; elle comptoit d'aller d'abord, après mon départ, à la campagne, & que sous prétexte d'y cacher ses larmes, elle y accoucheroit incognito, s'étant déjà assurée pour cela des personnes dont le ministere lui étoit nécessaire, & qu'elle avoit engagées à lui garder le secret : mais qu'elle voyoit bien que s'étant trompée dans son calcul, après la scene qu'elle venoit de donner, je n'étois pas homme à vouloir vivre avec elle, ainsi son dessein étoit

42 LETTRES HISTORIQUES d'aller cacher fa honte dans un Couvent, & de me faire une donation de tout son bien. Je lui avois prêté jusques. là une grande attention, nous dit M. de la Bouchardiere; mais je l'interrompis dans cet endroit pour lui dire, qu'elle pouvoit faire de son bien & de sa personne tout ce que bon lui sembleroit; que je ne prétendois plus rien, ni sur l'un, ni sur l'autre, après quoi ayant fait une grande révérence, je repris la poste pour aller rejoindre le Régiment que je trouvai toujours occupé à faire la mission. Comme je prévoyois bien qu'il me faudroit essuyer quelques railleries, je pris le devant làdessiis, en contant moi-même cette aventure à tous mes camarades; je la onte encore, comme vons voyez, Madame, dit-il, en s'adressant à moi, à tous ceux qui ont envie de la favoir. Tout le monde convint qu'il prenoit le bon parti dans cette affaire; je le remerciai en mon particulier du récit qu'il avoit en la bonté de nous faire, parce que ç'avoit été en ma faveur qu'il

s'en étoit donné la peine. Chacun fit ensuite ses réslexions là-dessus, qui ne furent pas avantageuses à notre sexe; vous y serez aussi les vôtres. J'ai trouvé quelque chose de si plaisant dans cette histoire, que j'ai cru que je devois vous en faire part. J'espere aussi que vous me ferez une petite relation de ce qui se passera à Bagneres, où je vous souhaite bien du plaisir. De mon côté je vous donnerai des nouvelles de Fontaine-bleau, où je compte d'aller, & où, comme par - tout ailleurs, je serai

LETTRE XXIX.

toujours, &c. A Paris, ce.

JE suis ici depuis huit jours, Madame, & du train dont on s'y prend, je crois que j'y pourrai bien passer six semaines sans ennuis: car depuis le matin jusques au soir, on ne songe qu'à s'y divertir. Il y a déjà fort bonne com-

LETTRES HISTORIQUES pagnie, & il en arrive encore tous les jours. On y voit des personnes de tous les Pays & de tous les âges, & cette diversité fait un composé assez agréable. La fituation du lieu a aussi ses commodités. Bagneres est une petite Ville bien jolie, sur la riviere d'Aldoure. Je ne vous parlerai point de son ancienneté, ni du nom sous lequel ses bains étoient connus du temps des Romains; car vous avez eu la bonté de turlupiner un peu fur ce que je vous ai dit d'Avignon, & de tourner ma science en ridicule; ainsi je n'ai garde de vouloir à l'avenir faire la savante, je vous dirai seulement, que Bagneres est près de Barégnes, où il y a des bains admirables pour les bleffures. Ceux-ci font pour les maux qui viennent naturellement; & les uns & les autres sont très-fréquentés. Les Invalides de Barégnes viennent quelquefois augmenter la bonne compagnie de Bagneres, & l'on voit souvent ici des Officiers de la premiere volée : on y joue gros jeu; on y boit autre chose que de l'eau. L'amour se met aussi de la

par

partie; & enfin, on est si fort occupé des plaisirs, que l'on ne se donne pas le temps de fentir aucune indisposition : ce que je vous dis cst au pied de la lettre. J'avois eru jusques ici que le mal se faisoit toujours sentir par-tout : mais j'ai vu une chose qui me fait comprendre qu'un peu de dissipation engourdit les douleurs. Le Chevalier de Gondrin, frere du Marquis de Terme, est venu ici, pour chercher du remede à des maux dont on prétend qu'il doit moins accuser Mars, que quelqu'autre Divinité. Ces maux, de quelque part qu'ils viennent, lui causent des douleurs si terribles dans les jambes, qu'il est obligé de les remuer continuellement, & de faire des contorsions effroyables; cependant, dès qu'il est appliqué au jeu, ces mouvemens convulsifs cessent, il paroît aussi tranquille qu'un autre: mais le jeu fini, il se ressouvient de son mal, & le mouvement recommence tout de plus belle ; ce qui fait bien voir, comme dit La Fontaine, qu'opinion chez les hommes fait tout. Je m'ima-

46 LETTRES HISTORIQUES gine que la fermeté qu'on a admiré dans les anciens Philosophes, venoit de ce que leur esprit, toujours occupé de grandes choses, ue faisoit pas l'honneur à leur corps de penser à ce qui le regardoit, & par conséquent ne sentoit aucun des maux qui accablent le vulgaire. Le Chevalier de Gondrin est très-Philosophe au jeu, & l'on voit bien que c'est sa passion dominante. Il a avec cela de l'esprit, & de la politesse; il fait même des vers, & l'on prétend qu'il remplit des bouts rimés, où il peint son état dans le temps qu'on travailloit à l'en tirer par les remedes les plus violens. C'est un nommé Etienne qui avoit entrepris de le guérir, à qui il

De mon corps écloppé je n'ai plus que le Buste, Tous mes membres perclus sont autant de Glasons, Poar avoir en Amour fourni trop de Moissons, Tant j'étois au Combat un Champion Robuste; J'aurois rasiasié la Famille d'Auguste, Et même aux plus vaillans sû donner des Leçons; A présent je ne puis que faire des Chansons. Hélas! dans cet état, que ma douleur est Juste! Il n'en falloit pas moins pour abattre l'Orgueil, Que me donnoit d'Iris le savorable Accueil.

s'adressa: voici les Vers.

A mes brûlans defirs on a mis une Digue; Etienne, mon Ami, fais jouer ton Reffort, Gnéris-moi promptement, & d'une main Prodigue, De tout mon peu de Bien je te fais un Transport.

Voilà, en racourci, le portrait du Chevalier de Gondrin: vous jugez bien, Madame, que ce n'est pas un amant fort dangereux. Cependant, comme il faut mettre tout à profit, je le fais jouer & causer tout mon son. Il est comme vous favez, germain de M. de Montespan, & comme moins intéressé, il ne se fait pas de peine de parler de l'aventure de la chere confine : il m'en a conté des circonstances assez particulieres. Il me disoit l'autre jour, qu'il étoit chez le Marquis d'Antin son oncle, pere de M. de Montespan, lorsqu'il reçut une lettre de Paris, dans laquelle on lui marquoit, que le Roi étoit amoureux de sa belle-Fille, & que le bon-homme avoit interrompu fa lecture en criant : Dieu foit loué! Voici la fortune qui commence à entrer dans notre maison : il m'a parlé aussi de toutes les extravagances que fit M. de

48 LETTRES HISTORIQUES Montespan là-dessus, lorsqu'envisageant la chose d'un autre œil que son pere, il fut à la Cour avec un grand deuil, chercher à altérer fa fanté pour pouvoir gâter celle de sa femme, si les précantions que l'on a pris pour la mettre à couvert de ses approches, ne l'avoient garantie de ce péril. Enfin, comme pour se venger de Madame de Montausier, qu'il croyoit avoir favorisé les desseins du Roi, il avoit fait prier, au nom de cette Duchesse, une bonne partie de la Cour à dîner chez elle, & qu'au milieu du repas il avoit dit à toute la compagnie, que c'étoit lui qui les avoit fait rassembler, pour leur faire voir la plus fameuse entremetteuse de la Cour; il lui donna même un autre nom, dont je ne trouve pas à propos de me servir, il renversa la table, & fit un si terrible fracas, que l'on prétend que Madame de Montausier en perdit l'esprit. Elle crut ensuite avoir vu son fantôme, un jour que sa dévotion l'avoit arrêtée à la Chapelle après la Messe du Roi, & qu'elle s'en ve-

noit

noit seule par la grande Gallerie, qui, comme vous favez, conduit aux appartemens ; elle crut voir à son côté une Dame faite & mise tout comme elle. Cette vision l'étonna : & comme la Gallerie est longue, après avoir marché quelque-temps avec sa semblable, qui lui rendoit regards pour regards, & faluts pour faluts, elle lui demanda son nom. L'autre lui répondit qu'elle étoit la Duchesse de Montausier. Cette réponse, que la véritable Duchesse crut entendre, l'épouvanta : elle courut dans fon appartement, où l'on s'appercut bientôt du désordre de son esprit. Chacun raifonna fur cette aventure : les uns la rejettoient comme fausse, d'autres y ajoutoient foi, & disoient, que Madame de Montausier étant de la maison de Lusignan, pouvoit fort bien avoir vu son fantôme, puisque cela arrivoit ordinairement aux personnes de cette famille, lorsqu'ils étoient près de mourir. La mort de Madame de Montausier qui arriva bientôt après, sembloit fortifier cette opinion; pour Tome II.

50 LETTRES HISTORIQUES moi, qui ne donne pas fort dans le merveilleux, je m'imagine que Madame de Montausier vit sa figure dans les glaces de la grande Gallerie, & que fon esprit, déjà un peu troublé par l'algarade de M. de Montespan, lui persuada toute autre chose. Mais pour revenir aux contes du Chevalier de Gondrin, en voici un assez plaisant. Madame de Montespan, après avoir été déclarée Maîtresse du Roi, fut un matin faire des emplettes au Palais; & ne voulant pas qu'on mît dans son carosse ce qu'elle avoit acheté, elle chargea la Marchande de lui faire apporter chez elle; & de peur de qui pro quo, elle lui demanda si elle la connoissoit bien? Oui vraiment, Madame, lui répondit la petite Marchande; j'ai bien l'hon-neur de vous connoître: n'est-ce pas vous qui avez acheté la charge de Madame de la Valiere? Je ne sais comment Madame de Montespan prit la chose; mais je fais bien que je n'ai de ma vie tant ri que lorsque le Chevalier me la conta. Il me dit encore, que lorsque

Madame de Montespan sut disgraciée, elle voulut rendre au Roi les pierreries dont il lui avoit fait présent, & les lui envoya dans une cassette. Le premier mouvement du Roi fut de ne pas les recevoir, mais Madame de Maintenon qui étoit auprès de Sa Majesté, le pria d'ouvrir la cassette, & lui conseilla d'en tirer les bijoux qu'elle trouva les plus beaux. On envoya ensuite le reste à Madame de Montespan, qui comprit qu'elle avoit fait une fottise, & qui garda ce qui lui restoit, n'en voulant pas faire une seconde en le renvoyant encore. Voilà tout ce que le Chevalier m'en a dit : mais rien ne me réjouit tant que la charge de la Valiere. Il m'a conté aussi, qu'une semme dont le Marquis de Terme avoit été amoureux, s'étant mariée à un Seigneur de la Cour, & étant accouchée un peu avant le temps, comme on tâchoit de consoler le mari sur la perte de ce petit Avorton, une personne de la compagnie lui dit malicieusement : ne craignez rien, l'enfant vivra, car il est à Terme.

52 LETTRES HISTORIQUES

Je ne fais si le mari entendit l'équivoque; mais il y eut des gens qui en ri-rent beaucoup. Il y a ici une pauvre petite femme, dont l'aventure me feroit encore bien rire, si son état, ne me faifoit pitié : elle est tombée en paralysie par les graces de son mari. Ce malheureux s'avisa, le premier soir de ses nôces, au lieu de lui marquer sa tendresse, il s'avisa, dis-je, de lui faire les questions du monde les plus injurieuses, & lui demanda fort sérieusement, si elle n'avoit favorisé aucun de ses Amans, & exigea qu'elle affirmeroit la chose par ferment. Il lui dit que cette confesfion étoit nécessaire à son repos; & comme la jeune femme s'affligeoit de fes foupçons, il crut qu'au lieu de les détruire de la maniere qu'il le souhaitoit, elle ne cherchoit qu'à éluder la chose, de peur de faire un faux serment; & commençant à faire le mauvais, il s'écria: ah! malheureuse, vous n'osez jurer, je vois à quoi je dois m'en tenir, & vous n'aurez jamais de repos avec moi, que vous n'ayez dit que vous

voulez que le diable vous emporte, si ce que je crains est véritable. La pauvre femme qui vit bien qu'il falloit en passer par-là, dit qu'elle consentoit que le diable l'emportat si elle étoit coupa-ble. Mais à peine avoit-elle achevé de prononcer le mot, qu'elle se sentit en-lever par des mains velues armées de griffes. Le fantôme qui lui parut d'une taille gigantesque, la mit sur son cou-En se débattant elle sentit qu'il avoit des cornes sur la tête, & ensin, tout l'équipage diabolique. Elle fit des cris épouvantables. Le mari lui disoit du lit, qu'elle n'avoit qu'à avouer le fait, si elle vouloit obliger le diable à lâcher prise, & que c'étoit là la punition d'avoir fait un faux serment : mais c'étoit des paroles perdues, la femme n'entendoit plus rien, tant la peur l'avoit faisse. Le diable la transporta an plus haut de la maison, où il la laissa sans connoisfance, & revint faire fon rapport au mari, qui ensuite ordonna qu'on tâchât de la faire revenir. On y eut beaucoup de peine; mais enfin, à force de

É :

LETTRES HISTORIQUES foins, on la rappella à la vie. Mais c'est une vie bien triste, puisqu'elle en est restée paralytique. Il est bon de vous dire que ce prétendu diable étoit un Valet qu'on avoit ainsi déguisé, & qui étoit caché fous le lit, pour jouer fon rôle au premier fignal du mari. Tous les Médecins disent que cette pauvre femme en mourra; & je vous assure que si la chose dépendoit de moi, je ferois pendre ce malheureux, comme bourreau de sa femme. Mais à propos de paralysie, il est arrivé depuis peu un miracle assez près d'ici, dans un lieu où il y a une Nôtre-Dame de Liesse, qui fait, dit-on, des choses extraordinaires. Cette Nôtre-Dame est servie par des Bénédictins de fort bon commerce, auxquels elle procure un gros revenu, qui ont du bon vin, & qui reçoivent fort bien les gens chez eux. Ces bons Peres regaloient un jour un nommé Monsieur Disautier qui les étoit venu voir, & qui n'ayant pas apparentment ce qu'on appelle la foi des miracles, révoquoit un peu en doute ceux dont

les Moines se vantoient. La dispute s'échauffa de part & d'autre; & enfin, Monsieur Difautier leur dit : si vous avez tout le pouvoir dont vous vous vantez, pourquoi ne guérissez-vous pas un Payfan de ce Village-ci, qui est paralytique depuis dix - huit ans? Cette cure vous feroit honneur. Les Moines se retrancherent sur le mauque de foi du malade. Hé bien! dit Monsieur Difautier, qui avoit quelques verres de vin de trop, je m'engage moi à le faire marcher dès ce soir, sans consulter sa foi. On fit là-dessus une gageure, & Monsieur Disautier ne demanda pour son expédition, qu'une robe de Bénédictin, qu'il accommoda d'une maniere extraordinaire; après quoi il se rendit chez le malade, dans le temps qu'il étoit seul avec une petite fille qui le gardoit. Il donna en entrant une commission à la petite fille, & s'approcha d'un pas grave du lit où le paralytique gissoit depuis dix-huit ans, il lui dit qu'il avoit eu pitié de son état, & qu'il étoit venu dans le dessein de l'en tirer,

66 LETTRES HISTORIQUES à condition qu'il se donneroit à lui; & qui êtes-vous, lui dit le malade en tremblant? Je suis le diable, répondit M. Disautier, en faisant deux ou trois grimaces si terribles, que le malade épouvanté fauta du lit en bas, sans consulter ses forces; & la peur lui en fournit affez pour s'enfuir & courir par-tout le Village. On eut même beaucoup de peine à l'arrêter; & quoique son mal lui revînt ensuite, M. Disautier ne laissa pas de gagner la gageure, puisqu'il l'avoit fait non seulement marcher, mais même courir. C'est un fait qui vient d'arriver, & que personne ne peut revoquer en doute. Voyez ce que peut faire la peur ! J'ai oui dire à Toulouse, qu'un jeune homme ayant été condamné à mort, & l'exécution ayant été, par quelqu'accident, renvoyée au lendemain, ses cheveux qui étoient noirs comme geai, devinrent en une muit, tous blancs comme neige, si-bien que les Juges, furpris de cette métamorphose, trouverent qu'il falloit que la nature eût terriblement soussert, pour

ET GALANTES. produire un pareil changement, & firent grace au criminel en faveur de cette souffrance. Au reste, je suis fort aise que l'Evêque du Puy ait un peu rabattu le caquet du Duc de Roquelaure; j'en ai ri ici avec M. de Mombel, Syndic de la Province du Languedoc, qui m'a conté, que l'Evêque du Puy avoit trouvé à qui parler à fon tour dans ce Pays ci, & que feu M. de Cons, Evêque de Nîmes, lui avoit donné sou reste dans l'Assemblée des Etats. Vous remarquerez en paffant, que la Ville de Nîmes est heureuse en Evêques. Celui dont il s'agit étoit un des plus beaux esprits de son temps; mais homme d'une fort basse naissance, & qui ne devoit qu'à son mérite, le rang auquel il étoit monté. Cet Evêque, tel que je viens de vous le dépeindre, disputoit contre celui du Puy, qui, fier du nom

de Béthune qu'il porte, & chagrin de ce que l'Evêque de Nîmes l'emportoit fur lui par son éloquence, se retrancha sur l'invective, & lui reprocha en pleins Etats, la bassesse de son extraction.

58 LETTRES HISTORIQUES Mais l'Evêque de Nimes, sans se fâcher, lui répondit d'un ton de mépris : si vous aviez été fils de mon pere, vous garde-riez les cochons. Tous les Seigneurs des Etats admirerent cette réponse, qui remplit l'Evêque du Puy de confusion, & je la trouvai si jolie, que j'ai cru que je devois vous en faire part. En effet, il n'est rien de si ridicule que ces gens qui, pour se rendre recommandables, sont obligés de fouiller dans le tombeau de leurs Ayeuls. C'est-là ce qu'on appelle se parer d'un mérite emprunté, & il est bien plus glorieux de se faire valoir par son propre mérite: du moins, à mon choix, j'aurois mieux aimé jouer le rôle de M. de Cons, que celui de M. de Béthune. On attend ici tous les jours l'Evêque de B.... appellé M. de B... les Médecins l'envoyent aux eaux pour tâcher de dissiper sa mélancolie. Ce pauvre Prélat fut Député des Etats pour porter le Cahier au Roi; commission qui, outre qu'elle rapporte de l'argent, procure encore l'honneur de haranguer Sa Majesté. Notre Évê-

que s'y préparoit à grand'force, & comptoit déjà d'effacer toute l'éloquence de M. Fléchier: mais quoiqu'il. eût un an devant lui, il ne put jamais venir à bout de sa harangue, & n'eut pas le courage de la prononcer. Cela l'exposa aux risées de la Cour : il en revint dans une espèce d'égarement de raison, qui a enfin dégénéré en mélancolie. On dit que ce n'est pas la premiere fois que son esprit lui a fait fauxbond, & qu'un jour qu'il faisoit l'ouverture des Etats de la Province, il demeura court devant cette illustre Assemblée, au milieu de son Sermon; ce qui donna lieu à ce couplet de Chanfon.

> Petit homme vain, Qui jasez fans fin. Pour vous faire taire, L'unique fecret . A ce qu'on dit, eft De vous mettre en Chaire.

Vous voyez, Madame, qu'on n'épargne pas plus les Prélats que les autres gens. Aussi ne se distinguent - ils 60 LETTRES HISTORIOUES gueres pour la plupart, du reste des hommes. Ils se donnent ici beaucoup plus de libertés qu'ailleurs : & s'il vous souvient, le serment du Duc de la Feuillade, lorsqu'il vouloit affirmer quelque chose au Roi, étoit de dire : Sire, je veux être damné comme un Evêque du Languedoc, si ce que j'ai l'honneur de dire à Votre Majesté n'est pas véritable. Il s'y en trouve pourtant qui sont gens de bien, ou qui paroissent tels, & l'Evêque de Mirepoix passe ici pour un petit Saint. Il lui arriva derniérement une aventure qui l'embarrassa beaucoup; il alloit voir l'Evêque de Pamiers, qui est un dévot comme lui. Les chemins de Mirepoix à Pamiers étoient fort mauvais, si bien que son carosse versa dans la boue, sans qu'il fût possible au Cocher de le relever. M. de Mirepoix se tira comme il put du bourbier, & s'assit sur une pierre, pendant que ses gens aidoient de toute leur force au Cocher, qui, désespérant de pouvoir fortir d'affaires, dit à son Maître: Monsieur, il faut passer ici la puit; car tant

que vous serez présent, je ne puis point faire aller les chevaux. M. de Mirepoix, surpris de ce que lui disoit son Cocher, lui en demanda la raison; c'est, répondit l'autre, parce que je n'ose jurer devant vous; & que si je ne jure, nous ne pourrons jamais nous tirer d'ici. Le bon Evêque ne pouvant en tirer autre chose, lui dit : hé bien! puisqu'il le faut, jure donc, mais bien peu. Le Cocher profita au plutôt de la permission, & les chevaux accoutumés à ce jargon, se releverent au plus vîte. On a un peu ri de la complaisance du Prélat, mais le tout a été fait à bonne fin. Comme je n'aime pas beaucoup le jeu, je le quitte dès que je puis trouver à causer, ce qui n'est pas difficile : car nous avons ici quantité de conteurs. Leurs histoires me réjouissent; mais comme vous avez des occupations plus agréables à Paris, vous pourriez bien vous laffer enfin de mes récits. C'est pourquoi je vous souhaite le bon soir, & vais me coucher, aussi-bien il est deux heures après minuit. Je suis, &c. A Bagneres cen Tome II.

LETTRE XXX.

UE je suis aise, Madame, que vous n'aimiez pas le jeu! Ce plaisir ne feroit que pour vous, & j'ai ma part de celui que vous prenez à vous faire conter les histoires du Pays où vous êtes. Vous m'avez même appris des circonftances de celle de Madame de Montespan que je n'avois jamais sues. Votre Evêque de Beziers méritoit bien qu'on lui jouât le tour qu'on fit ici à un Abbé du grand air, qui après avoir prié la Cour & la Ville à un Sermon d'apparat qu'il prononça dans l'Eglise des nouvelles Catholiques, demeura court au milien de cette belle Assemblée. Vous pouvez juger du chagrin que cela lui fit; & pour l'augmenter encore, il se trouva des personnes charitables qui lui écrivirent une grande lettre là-dessus, dont l'adresse étoit : A Monsieur l'Abbé *** demeurant en Chaire aux nouvelles Catholiques. Cette adresse auroit aussi bien convenu à l'Evêque de Beziers qu'à lui, & vous voyez bien qu'on est aussi méchant ici qu'en Languedoc. Je crois même que les Prélats y sont tout aussi libertins, témoin notre défunt Archevêque. J'ai oui dire que dans le temps qu'il aimoit Madame de Bretonvilliers, le mari le surprit un jour un peu en défordre auprès de cette Dame, & qu'en homme fage il referma la porte & fortit; mais ayant rencontré des gens qui montoient, il fit de grands fignes de croix avec la main, & donna des bénédictions à droite & à gauche à tout ce qu'il rencontra. Un de ses amis qui se trouva sur la montée, surpris de cette nouveauté en demanda la raison? C'est, répondit M. de Bretonvilliers, sans s'émouvoir, que M. l'Archevêque fait làhaut ma besogne, & qu'il est juste, puisqu'il prend cette peine, que je fasse aussi la sienne. Le Clergé est corrompu par-tout, & l'on ne s'occupe pas plus ici qu'ailleurs du Bréviaire. La Cour est présentement occupée à pleurer la perto F 2

64 LETTRES HISTORIQUES de Monsieur, & je ne doute pas que vous n'y foyez sensible, puisque ce Prince a toujours marqué avoir beaucoup de confidération pour vous. M. de-Chartres est à présent Duc d'Orléans, honneur que le Roi s'étoit engagé de lui continuer en faveur de son mariage. Les Charges out été conservées aux Officiers de Monsieur. Ce bon Prince est mort subitement d'un sang échaussé par le lanfquenet, qui lui a caufé une espece d'apoplexie : il y avoit longtemps qu'on lui prédisoit que le jeu lui feroit un mauvais tour; mais il ne pouvoit pas se résoudre à le quitter. Le Roi a paru fort touché de sa mort. Madame prend le parti de la retraite, & M. le Duc d'Orléans se console avec Mademoiselle de Seri, fille d'honneur de Madame; dont il fait présentement sa Maîtresse déclarée. C'est une fort jolie perfonne, qui apparemment le fixera & lui fera entiérement oublier la petite Desmare: vous savez que cette Comédienne avoit succédé dans son cœur à la Florence, Danseuse de l'Opéra. Mais

^(*) Baron eft un Comidien.

66 LETTRES HISTORIQUES
parti. On dit qu'il a toutes les qualités

nécessaires à un grand Roi, & que Madame fon épouse est une Princesse in-comparable pour le corps & pour l'es-prit. J'en ai oui dire tous les biens du monde à Madame. Elle m'a même fait l'honneur de me montrer de ses lettres qui sont d'une beanté enchantée. On nous contoit l'autre jour, que cette Cour est à présent la plus polie & la plus brillante de l'Europe; & de la maniere dont j'en entends parler, je crains bien qu'elle n'efface la nôtre, & ne s'éleve sur ses ruines. Je voudrois fort que le Roi ne se brouillât point avec des Alliés si puissans; mais tel est son bon plaisir, & il n'y a pas le petit mot à repliquer à cela. Les Maltotiers font toujours fort à la mode; mais toujours fort hais des honnêtes gens. La Cour les protege pour le besoin, & l'on peut dire que c'est ici leur regne, On faisoit là-dessus une assez plaisante remarque, Henri IV, disoit-on, étoit le Pere de son Peuple, aussi a-t-il été placé sur le Pont-Neuf; Louis XIII, au

67

milieu de la Place Royale, parce qu'il aimoit la Noblesse; & la Statue de Louis XIV est au milieu de la Place des Victoires, entourée des maisons des Maltotiers, dont ce quartier est tout rempli : concluez de là. C'est M. de Pontchartrain qui a mis ces gens-là sur le pied qu'ils sont, aussi a-t-il en sa part de la haine publique. Il a, sur-tout, accordé une protection toute particuliere à un nommé Bourvalus, qui est l'horreur du genre humain. Vous pourrez avoir vu fon nom fur votre route; car il est écrit dans tous les Cabarets à côté de celui de Pilot Bouffi, & je connois des gens qui l'ont lu jusques à Constantinople. Ce Bourvalais a porté ici la mandille, ses ennemis prétendent même qu'il a été valet de bourreau; & ce qu'il y a de sûr, c'est que son carosse éclabousse à présent les Ducs & Pairs, & qu'il a un Hôtel magnifique dans la rue du Boulois, au voisinage de la Statue de la Place des Victoires. Il y a quelque temps qu'un appellé Cordier, dont toute la famille sert au Palais68 LETTRES HISTORIQUES

Royal, fut trouver Bourvalais & lui fit; voir un projet pour faire venir de l'argent au Roi. Le Maltotier se chargea de présenter ce Mémoire à M. de Pontchartrain, & promit à Cordier de lui donner, si l'affaire réussissoit, quinze mille francs pour fon droit d'avis. Il laissa ensuite écouler quelque-temps, après quoi il obtint, par son crédit, l'Arrêt dont il étoit question, & chaugea quelques termes du projet, pour faire croire à Cordier que ce n'étoit pas le sien qui avoit été suivi. Cordier ne prit point le change, & n'entendant nullement raillerie là-dessus, il fut chez Bourvalais & l'obligea, le pistolet à la gorge, de lui tenir ce qu'il lui avoit promis. Bourvalais étoit seul dans son appartement : Cordier le pressoit de près, & le menaçoit de le tuer s'il s'avisoit d'appeller du secours ; si bien que pour se tirer d'affaire, il fut obligé de signer un billet au porteur de la somme en question: mais Cordier ne fut pas plutôt forti, qu'il fit courir & crier au voleur après lui, & l'on arrêta ce pauvre mal,

69

heureux dans le moment qu'il alloit entrer au Palais-Royal, par la por-te de la cour des Cuifines. Comme on le trouva nanti du billet & du pistolet, son procès fut bientôt expédié, & on le condamna à être pendu, quoiqu'il n'eût péché que dans la forme, & que Bourvalais fût coupable dans le foud. Medame, qui est la meilleure Princesse du monde, fit tout ce qu'elle put pour le fauver, à la confidération de ses pareus désolés; & lorsqu'il sut condamné, elle envoya prier le Lieutenant-Criminel de faire suspendre de quelques heures l'exécution, & pendant ce temps elle courut à Versail. les demander la grace au Roi qui la lui refusa, parce que M. de Pontchartrain représenta à Sa Majesté, qu'il falloit ménager ceux qui faisoient venir la finance. Madame fut très-mortifiée de ce refus. Cordier fut pendu, & regretté de toute la Ville, & cette aventure a beaucoup contribué à la haine que l'on a pour Bourvalais. Vous pouvez juger par-là du crédit de Madame : aussi di-

70 LETTRES HISTORIQUES soit-elle l'autre jour à une personne à qui elle parloit avec ouverture de cœur: fi vous voulez gâter vos affaires, vous n'avez qu'à les faire solliciter par moi. Elle avoit en vérité bien raison; à préfent la recommandation du moindre petit Commis de Bureau l'emportera toujours sur celle du premier Prince du Sang. Voyez où la Cour en est logée. Hé! que diroit François I, s'il revenoit, de voir la Noblesse si abaissée ? Lui qui juroit toujours , Foi de Gentilhomme. Franchement, notre Cour dégénere fort; c'est présentement un Pays bien triste; le Roi se fait vieux; Monseigneur se dissipe à la chasse; le Duc de Bourgogne est dévot, & il n'y a que Madame son épouse, & le Duc de Berri, qui puissent procurer quelque plaisir : & toute l'ambition des Courtisans se borne présentement à tâcher d'être nommés pour les voyages de Marli. Le Roi y va toutes les semaines, suivi des perfonnes qu'il lui plaît, & il n'y a que les élus qui puissent aspirer à ce bonheur. Le nombre en est petit, & pour que

chacun puisse avoir son tour, les Princes du Sang sont quelquesois exclus. Feu Monsieur étoit charmé quaud l'exclusion étoit pour lui : il venoit passer ce temps-là à Paris, ravi, lorsqu'il alloit entendre la Messe aux Peres de l'Oratoire, de se voir précédé par quelques tambours & hauthois qui jouoient devant lui le turlututu & le colintampon; & de se voir saluer par les Harangeres, lorsqu'il traversoit la Halle. Franchement, il n'avoit pas tort d'aimer Paris, car il y étoit fort aimé; & il y est fort regretté. Mais à propos des voyages de Marli, il arriva derniérement une affez plaisante aventure. La Princesse de Montauban, fâchée de n'avoir jamais été nommée, fut trouver la Princesse d'Harcourt, & lui offrit mille écus, à condition qu'elle lui céderoit sa place an premier voyage de Marli. La Princesse d'Harcourt, dont tout le revenu consiste dans son savoir-faire, accepta le parti; mais on avoit encore besoin de l'agrément du Roi pour cet échange : c'est pourquoi elle lui dit dès le

72 LETTRES HISTORIOUES foir : il me semble, Sire, que la Princesse de Montauban n'a jamais été à Marli. Je le sais bien, dit le Roi; cependant, ajouta la Princesse, je crois qu'elle auroit grande envie d'y aller. Je n'en doute pas, répondit le Roi. Mais, Sire, continua-t-elle, Votre Majesté ne veut-elle point la nommer? Cela n'est pas nécessaire, répliqua encore le Roi. Mais, Sire, dit enfin la Princesse d'Harcourt, cela me vaudroit mille écus, & Votre Majesté sait que j'ai besoin d'argent. Le Roi rit beaucoup de ce marché, & consentit à l'échange. Voyez un peu si on ne fait pas ici argent de tout. Adieu, réjouifsez-vous à Bagneres; faites-vous conter bien des histoires, à condition que vous m'en contiez aussi, s'il vous plaît. Je fuis, &c. A Paris, ce.

我心场

LETTRE XXXI.

Vous allez être bien contente de moi, Madame; le jeu s'est avisé de me maltraiter, & comme je ne l'ai jamais beaucoup aimé, je l'ai planté là, pour me donner toute entiere à la conversation. On en a ici de fort réjouissantes, & M. de Montbel, Syndic de la Province du Languedoc, m'a conté bien de petites aventures affez plaifantes. Il est venu ici pour remédier à une sciatique, & la femme de son fils, pour tâcher d'avoir famille : elle a été consulter une Notre-Dame qui rend ses Oracles d'une maniere affez particuliere. Il faut lui faire dire une Neuvaine, ensuite la femme qui demande lignée s'approche de l'Autel, & à un certain endroit de la neuvieme Messe elle tombe; c'est à cette chûte que l'on connoît si ses prieres sont exaucées, ou non: car si elle tombe sur le nez, c'est une marque de Tome II.

LETTRES HISTORIQUES stérilité; & si au contraire elle tombe à la renverse, on ne doute point qu'elle ne devienne féconde. La belle-fille de M. de Montbel est tombée sur le côté, ainsi la réponse est équivoque, & les Médecins lui ont ordonné de venir à bon compte prendre les eaux. C'est une fort jolie femme, à un peu trop de crédulité près ; car elle pousse la dévotion jusques au baptême des cloches, traite d'Hérétiques ceux qui ne croient pas qu'il y ait des Sorciers, & a mille petites erreurs de cette nature, qui font voir qu'elle n'a pas beaucoup voyagé. Elle me disoit, par exemple, que quelque malin enchanteur l'empêchoit d'avoir des enfans; & que l'on avoit trouvé dans son lit de plume, des nœuds d'une certaine maniere, qui prouvoient tout-à-fait l'enchantement. Et comme elle voyoit que je n'ajoûtois pas beaucoup de foi à son discours; vous seriez bien plus surprise, ajouta-t-elle, si vous faviez ce qui est arrivé à un Gentilhomme de notre voisinage. Ce Gentilhomme, continua-t-elle, étoit dans la

ET GALANTES. fleur de son âge, il se couchoit tous les soirs en parfaite santé, & se réveilloit les matius si soible, & si épuisé, qu'à peine se pouvoit-il soutenir. Tous les Médecins du Pays furent appellés pour remédier à cet accident, & pour en découvrir la cause; mais il n'y eut pas moyen, cela étoit au-dessus de leur science. Enfin , un Valet affectionné découvrit tout le mystere; & après avoir demandé le secret à son Maître, il lui conta que dès qu'il étoit endormi, Madame sa femme, après avoir prononcé quelques paroles magiques, tiroit d'une cassette une bride avec un petit mors doré, qu'elle lui mettoit à la bouche, & qu'ainsi bridé il devenoit dans le moment un très beau cheval, fur lequel sa femme montoit & alloit courir le Guildou tonte la nuit : Que le matin elle le faisoit rentrer au lit par la force de ses charmes, & que c'étoit cette fatigue nocturne qui causoit tout fon accablement. Le Gentilhomme, surpris du discours de ce Valet, se saisit de la cassette de sa femme, où il trouva

 G_2

76 LETTRES HISTORIQUES le mors & la bride, & un grimoire où étoient les conjurations magiques; après quoi, convaincu du fait, il fit coucher son épouse la premiere, sur quelque prétexte; & dès qu'elle fut endormie il la métamorphosa en jument, de la même maniere qu'elle l'avoit rendu autrefois cheval, la fit mettre à l'écurie, & envoya prier les freres de cette Dame de le veuir trouver pour affaire pressée. Ils n'y manquerent pas, & ce Gentilhomme leur proposa d'acheter la nouvelle jument qu'il dit lui avoir été amenée le même jour d'Espagne. Comme elle étoit fort belle, le marché fut bientôt conclu; mais avant de livrer la jument, il la débrida, as Messieurs furent fort surpris de voir que c'étoit leur sœur. Elle eut beau pleurer & se jetter aux pieds de son mari, il n'y ent point de. quartier, & ses freres furent obligés de la ramener chez eux, où ils l'ont traitée comme elle le méritoit. Que dites-vous à cela, Madame, dit-elle, c'est un fait. Je dis, répondis-je, qu'ap-

paremment le coq chanta, & que vous vous éveillâtes. Elle vouloit quasi se fâcher contre moi ; mais M. de Montbel, fon beau-pere, nous vint joindre & interrompit notre conversation, pour nous dire qu'il venoit de recevoir des lettres de Montpellier, par lesquelles on lui marquoit, entr'autres nouvelles, que la Faculté de cette Ville-là venoit de perdre un de ses plus célebres Membres, c'est-à-dire, le fameux Médecin appellé Barbeirac, qui, malgré toute sa science, venoit de mourir. Il me dit encore qu'on avoit trouvé parmi ses papiers, des lettres de Monseigneur le Dauphin, par lesquelles il lui recommandoit la Marquise du Roure, qui devoit aller accoucher à Montpellier, le chargeoit d'en prendre soin, & lui disoit que ses enfans étoient de sa façon. On peut voir, dit-on, par ces lettres, qu'elle y en a fait trois incognito. Si cela est, voilà le secret un peu éventé; mais les gens sages n'en parleront qu'à l'oreille, & imiteront la discrétion du Comte du Roure, qui, quoique bien

LETTRES HISTORIQUES instruit de la conduite de sa belle-fille, fait semblant de tout ignorer, & en fin politique, ne voit que ce qu'on veut qu'il voic. On marquoit encore à M. de Montbel, que la Comtesse de Ganges, outrée de l'affront que l'Evêque de Montpellier lui avoit attiré, vouloit vendre fa maifon & aller demeurer à Paris; & que cette maison, qui, comme je vous l'ai déjà dit, est bâtie sur les ruines du Temple des Protestans, ayant été aggrandie, par où on avoit été obligé de reculer une Croix de pierre qui avoit été autrefois plantée sur les mafures de ce Temple; que cette maison, dis-je, avoit donné lieu à des Vers satiriques, par lesquels on disoit en apostrophant la Croix.

Venus, ô triste Croix, n'a rien qui vous ressemble, Cependant près de vous on bâtit son Palais: Partez donc de ces lieux, quittez-les pour jamais, Car Venus & la Croix ne sauroient être ensemble.

Vous voyez qu'on ne pardonne rien dans ce pays-ci, & que la pauvre Comtesse de Ganges y essuye bien des désar

grémens; cela s'oubliera avec le temps. N'avons-nous pas vu comment M. Penautier, Tréforier de la Province du Languedoc & du Clergé, est revenu sur l'eau, après avoir été accusé d'empoifonnement? il tient présentement table aux Etats, & les plus grands Seigneurs se font honneur d'y manger, lui de qui l'on disoit, pendant qu'il étoit en

Si Penautier dans fon affaire N'a fû trouver que des Amis, C'est qu'il avoit fû fe défaire De ce qu'il avoit d'ennemis. Si pour paroître moins coupable Il fait largesse de fon bien, C'est qu'il prévoit bien que sa table Ne lui coûtera jamais rien.

prison à Paris,

Après que j'eus un peu parcouru toutes les nouvelles qu'on mandoit à M. de Montbel, je m'avifai de lui faire des questions. Je lui demandai, entr'autres choses, l'étimologie du nom de Montpellier. Il me dit que l'opinion la plus générale étoit, que Montpellier avoit appartenu autresois à des filles; & que

to LETTRES HISTORIQUES cette Ville étant bâtie fur une Montagne, on l'avoit appellée le Mont des Pucelles, d'où étoit venu le nom de Montpellier. Il me conta ensuite que c'avoit été autrefois une petite Souveraineté, & qu'une Princesse d'Aragon, mariée à un Comte de Provence, ayant été attaquée sur mer d'une suriense tempête, lorsqu'elle alloit trouver son époux, fut jettée par les vents dans ce petit État; que le Comte de Montpellier qui en étoit Souverain, la reçut le mieux du monde, & lui donna des fêtes galantes & tous les secours qui lui étoient nécessaires; mais que lorfqu'après s'être sussifiamment reposée, & avoir réparé les débris de son équipage, elle avoit voulu prendre congé de lui, il lui avoit paru résolu à ne pas laisser échapper une bonne fortune que le Ciel avoit lui-même jettée dans ses bras, & que n'étant pas marié il n'avoit en garde de la céder à un autre. La Princesse assembla fon Conseil; & comme la raison du plus fort est toujours la meilleure, elle se rendit à celle

du Comte de Montpellier. Peut-être futce une douce violence; il étoit bien fait, & étoit présent, avantages fort considérables en amour. Enfin, le mariage se sit, & le Roi d'Aragon n'en sut averti que lorsqu'il n'étoit plus temps de s'y opposer. Le Comte de Provence prit patience, faute de pouvoir faire mieux, & nos nouveaux époux resterent contens & tranquilles à Montpellier. Mais, ajouta M. de Montbel, l'amour qui se lasse ordinairement du repos, troubla bientôt celui de cette petite Cour. Le Comte devint éperdument amoureux d'une Demoiselle de sa femme, & fit tout ce qu'il put au monde pour ébranler sa vertu; mais ses foins ayant été inutiles, il prit un si grand dédain pour la Princesse, qu'il regardoit comme le seul obstacle à sa félicité, qu'il rompit entiérement commerce avec elle. Ce divorce dura plusieurs années : la Demoiselle qui le caufoit voulut demander fon congé, mais il ne lui fut pas possible de l'obtenir. La Princesse soussiroit cela patiemment;

82 LETTRES HISTORIQUES mais le Peuple en murmuroit; & enfin les principaux Magistrats ayant tenu Conseil, ils députerent quelques-uns de leur Corps à la Princesse, pour la prier de consentir à l'innocent artifice dont ils avoient résolu de se servir, qui étoit d'obtenir de la Demoiselle qu'elle se radouciroit un peu; qu'elle feindroit enfin de vouloir favoriser les feux du Comte, & lui donneroit pour cela un rendezvous nocturne; qu'elle exigeroit, sous prétexte de pudeur, qu'il y viendroit sans lumiere, & qu'à la faveur des ténebres elle substitucroit sa Maîtresse à fa place. La Princesse avoit de la peine à se résoudre à éteindre des feux qu'une autre auroit allumés. Elle se rendit pourtant aux raisons d'Etat qu'on lui allégua, & peut-être même à d'autres plus pressantes. La Demoiselle voulut bien de son côté laisser douter pendant quelques heures de sa vertu, pour la faire ensuite briller d'un nouvel éclat. Ainsi la chose sut exécutée, comme elle avoit été résolue; & lorsque le

Comte se croyoit au comble de ses

ET GALANTES.

vœux, il entendit ouvrir la porte de sa chambre. Les Magistrats revêtus de leur Pourpre, vinrent se mettre à genoux auprès de son lit, & après lui avoir fait connoître son erreur, lui demanderent pardon de l'avoir causée. Le Comte fut d'abord fâché du droit que l'on avoit voulu prendre sur ses plaifirs; mais revenant à lui-même, & touché des marques de tendresse qu'il venoit de recevoir de sa femme, dans le temps qu'il lui donnoit des preuves convaincantes de celle qu'il avoit pour une autre, il lui demanda pardon à fon tour, loua le zele de ses Sujets, & les remercia du foin qu'ils avoient pris de le faire revenir de son égarement. La vertu de la Demoiselle fut récompenfée. On lui donna les éloges qu'elle méritoit, & son congé. Le Comte ne voulut pas même la voir, & fit toujours depuis le meilleur ménage du monde avec sa femme. De ce raccommodement il vint un Prince, qui hérita enfuite du Royaume d'Aragon; & ce fut par-là que Montpellier appartint à ce

84 LETTRES HISTORIQUES Royaume, & que plufieurs familles Aragonoises s'y transporterent. Il y en a encore à l'heure qu'il est, que l'on distingue sous le nom de Marans, parce qu'on prétend qu'ils descendent des Juifs, ou des Maures, dont les Royaumes d'Espagne étoient autrefois tout remplis. M. de Montbel finit là son récit. Je le remerciai de la peine qu'il s'étoit donnée, & j'allai rejoindre sa belle-fille, qui étoit avec une jeune Dame qu'on me dit être la Marquise de Vergnac. J'appris même qu'elle étoit d'auprès de Toulouse: & comme je lui demandai, après les premiers complimens, si elle n'alloit pas quelquesois dans cette grande Ville, & si on ne pouvoit pas espérer d'avoir l'honneur de l'y voir; elle répondit qu'il ne lui étoit pas permis d'y entrer. Et par quel Arrêt en avez-vous été bannie, lui disje alors toute étonnée ? C'est par un ferment, me répondit-elle, dont je me suis liée; pour ne le pas rompre, j'ai préféré un établissement de campagne, à un mariage fort avantageux que l'on

me

me proposoit dans cette Ville-là. Je

trouvai quelque chose de si extraordinaire dans le discours de cette Dame, que comme la liberté que l'on a dans ce lien donne celle de faire bientôt connoissance, je la priai de vouloir bien me conter par quelle aventure elle avoit fait ce serment. Volontiers, me dit-elle: là-dessus nous détachames du reste de la compagnie, & marchames toutes deux du côté de la fontaine. Vous voulez donc, me dit alors Madame de Vergnac, favoir mon histoire, je vais vous la conter. Je suis née à la campagne dans une des Terres de mon pere, qu'ou appelle Marquis de la Soubere. Cette Terre n'est pas loin de Toulouse. Je fus mise au Couvent de Sainte Claire, qui est dans cette Villelà, dès que j'eus atteint ma septieme année. Comme j'avois été un peu enfant gâté, je m'accommodois avec peine des manieres des Religieuses, & j'avois grand regret à mes petits plaisirs de campagne. Ce qui me renouvella encore mes chagrius, ce fut la visite

Tome II.

86 LETTRES HISTORIQUES d'une femme de chambre de ma mere, qui étoit venue à Toulouse pour voir la Procession du dix-septieme de Mai : elle me vint voir à mon Couvent, & eut l'imprudence de me proposer si je voulois m'en retourner avec elle : j'acceptai d'abord le parti; & dès qu'elle fut sortie, je trouvai le moyen, pen-dant que les Religieuses étoient au Chœur, de passer par le tour, & de sortir du Convent sans qu'on s'en apperçût. Dès que je fus dehors, je courus tant que terre put me porter par toute la Ville, croyant toujours avoir toute la Communauté à mes trousses, & cherchant par-tout la femme de chambre fans pouvoir la rencontrer. Enfin, la nuit me surprit dans un endroit que la mauvaise odeur me fit croire être le marché aux poissons. Ce l'étoit effectivement, & je pris le parti de me cacher fous un banc où je me destinois à passer la nuit. Mais après que j'y eus resté quelques heures, j'entendis parler & marcher affez près de moi. La curiosité naturelle à notre sexe me sit sor-

87

tir la tête hors de mon nid, & je vis trois Demoiselles avec une lanterne. Comme je les vis, elles me virent aussi, & je fus surprise d'entendre qu'elles dirent entr'elles : prenons cette petite fille pour finir notre dispute. En mêmetemps elles me demanderent ce que je faisois-là? je me suis perdue, leur disje, en cherchant une fille qu'on appelle Jeanneton; ne la comoissez-vous point? Vraiment oui, répondirent-elles, nous la connoissons, venez seulement avec nous, & nous allons vous mener où elle est. Vous pouvez croire que je les suivis avec joie. Elles me firent encore faire bien du chemin, & me menerent enfin dans un endroit que je ne connoissois pas; & après avoir levé avec peine une grande pierre, elles me dirent de descendre dans ce tombeau, où il y avoit une morte à laquelle il falloit que l'ôtasse des bagues, & des boucles d'oreilles. Je compris alors que la dispute dont elles avoient parlé, étoit de favoir laquelle auroit dû descendre dans le tombeau; & comme la commission

28 LETTRES HISTORIQUES n'étoit pas de mon goût, j'aurois bien voulu me dispenser de la faire : mais il n'y ent pas moyen, & l'on me menaça en cas de refus, de me jetter dans la tombe & de m'y enfermer. Il fallut donc céder à la force : je descendis au fond du tombeau; je dépouillai la morte, & voulant profiter de quelque chose de cette dépouille, je cachai une bague dans mon sein, & portai les autres trois à ces Demoiselles. Mais elles en favoient le compte : allez , petite fripponne, me dirent-elles, allez chercher la quatrieme, ou nous allons vous enfermer ici. Je ne me le fis pas redire, je descendis encore au fond, & après avoir fait semblant de chercher, j'avançai ma petite main pour leur donner la bague que j'avois voulu garder. Elles la prirent & eurent la cruauté de fermer ensuite la pierre sur moi, & de me laisfer dans ce lieu plein d'horreur, afin que je ne pusse jamais révéler ce qu'el-

les venoient de faire. Il ne me seroit pas possible de vous exprimer tout ce que je sentis dans ce moment; je n'x

puis encore penser saus frémir. Toute seule enfermée avec un cadavre, presque dans le centre de la terre, sans espérance d'aucun fecours humain : car outre que le lieu n'étoit pas fréquenté, il n'auroit pas été possible que de ce lieu souterrain on ent pu entendre mes cris. Ce fut alors que je connus qu'il y avoit quelque chose de pis qu'un Couvent. Enfin, je pris le seul parti qu'il y avoit à prendre, qui étoit d'attendre patiemment la mort; & je ne comprends pas comment la frayeur ne me fit pas mourir mille fois : mais ce que Dieu garde est, comme on dit, bien gardé. Après avoir passé une heure dans la terrible situation dont je viens de parler, j'entendis marcher sur ma tête, & rouler la pierre qui convroit le tombeau. Je fus fort alerte à monter, & je parus toute droite à la porte de cette grotte, lorsque trois hommes qui venoient dans la même intention des Demoiselles qui les avoient précédés, se disposoient à y entrer. Dès qu'ils me virent, ils crurent que j'étois la morte

H 3

90 LETTRES HISTORIQUES qui s'étoit relevée pour punir leur audace, & fans autre réflexion, tomberent par terre tout de leur long. Je n'ai jamais su s'ils étoient morts ou évanouis; car je ne me donnai pas le temps de les examiner; & je fuis au plus vîte de ce triste lieu. Je me trouvai à l'aube du jour dans les rues de Toulouse: & comme je paroissois fort épouvantée, il se trouva des personnes charitables qui me demanderent ce que j'avois, & tâcherent, par leurs soins, de me faire revenir de la frayeur qui m'avoit saisse. Je leur dis qui j'étois ; & comme le nom de mon pere leur étoit connu, on me fit conduire promptement dans la Terre où il demeuroit. J'eus là une maladie de laquelle on ne croyoit pas que je pusse revenir, & ce sut alors que je m'engageai par serment à ne jamais remettre les pieds dans Toulouse. Je l'ai religieusement observé, & pour ne pas l'enfreindre, j'ai refusé de me marier avec un Président très-riche de ce Parlement-là. Dès que Madame de Vergnac eut fini son récit, je convins

avec elle que l'aversion qu'elle avoit conçue pour Toulouse, étoit très-bien fondée. Je lui demandai ensuite si on n'avoit pas découvert qui étoient les Demoiselles qui avoient en la bonté de l'enterrer vivante? Elle me dit que ses parens n'en avoient fait aucune recherche, & que même elle auroit été inutile, puisque toutes ces scenes s'étoient passées de mit, & dans des lieux dont elle ne savoit nullement la carte. J'ai trouvé quelque chose de si étonnant dans cette histoire, que j'ai cru que vous ne seriez pas fâchée de la favoir: je vous la donne pour très-véritable, puisque je la tiens de la personne à qui elle est arrivée. Je ne vois plus à l'heure qu'il est le Chevalier de Gondrin, les parties de lansquenet l'occupent entiérement, & ainsi il n'est plus des miennes ; mais je m'en console avec de nouvelles connoissances que je fais ici tous les jours. Il nous vient d'arriver un Gentilhomme du Rouergue, voisin de seue Madame de Fontange, qui l'a beaucoup connue, & qui m'en a déjà conté bien

92 LETTRES HISTORIQUES des particularités. Il dit qu'elle étoit très-belle: cela nous le favous, & que le seul défaut qu'elle avoit, étoit les cheveux tirant un peu sur le roux; mais ce défaut étoit caché par la poudre & toutes les autres précautions dont elle usoit. Ses parens, comptant sur sa beauté, & voulant la mettre à profit, la destinerent dès son enfance à l'il-Instre conquête que nous lui avons vu faire; & pour la mettre en occasion de cela, lui ménagerent, par l'entremise de Madame la Duchesse d'Arpajou, une place de fille d'honneur chez Madame. Peut-être qu'elle se seroit destinée à toute autre chose, si on lui avoit laissé suivre son inclination; car ce Gentilhomme me disoit qu'elle paroissoit avoir du penchant à la vertu. Son humeur étoit douce, & un peu mélancolique, plus languissante que brillante : mais enfin sa destinée, ou plutôt l'ambition de ses parens, l'emporta sur son tempérament. Elle fut menée à la Cour par le Comte de Peire, Lieutenant du

Roi de la Province du Languedoc; &

ET GALANTES. dès qu'elle y fut arrivée, Madame de Montespan, toujours portée à se détruire elle-même, vint dire au Roi qu'on avoit amené à Madame une Provinciale qui étoit une vraie Agnès & une idole de marbre. Le Roi fut curieux de voir cette nouvelle débarquée: & comme on étoit pour lors à la chasse où Mademoiselle Fontange avoit suivi Madame, Madame de Montespan l'appella, la présenta au Roi; & pour la déconcerter, elle lui découvrit la gorge & disoit : voyez, Sire, que cela est beau! le Roi le remarqua si bien, & trouva la statue si belle, que comme Pigmalion, il en devint fort amoureux. Ceux qui étoient attentifs à la fortune de la Fontange, ne manquerent pas de lui donner les confeils nécessaires pour achever de profiter de ses avantages; & ainsi sa destinée sut bientôt remplie, an grand regret de Madame de Montespan. Dès qu'elle sut Maîtresse déclarée du Roi, elle se donna toute entiere à la grandeur, & ne garda pas même beaucoup de ménagement pour les per-

LETTRES HISTORIQUES fonnes qui lui avoient le plus aidé à y monter. Ce Gentilhomme me contoit que Madame la Duchesse d'Arpajou, après lui avoir demandé pendant longtemps une audience particuliere, obtint enfin qu'elle la pourroit voir à sept heures & demie du matin; mais seulement pendant une demi-heure. Madame d'Arpajou ne manqua pas au rendez-vous, & trouva Madame de Fontange hors de sa toilette, coëssée & étalée comme s'il avoit été plus de midi; elle lui dit que ses momens étoient marqués ; qu'à huit heures elle avoit des affaires qu'elle ne pouvoit pas remettre, & qu'elle avoit pris sur son sommeil la demi-heure qu'elle lui donnoit. Madame d'Arpajou, pour ne pas perdre un temps si précieux, lui expliqua le sujet de sa visite, & lui dit que c'étoit pour lui recommander un de leurs Compatriotes qui postuloit une charge à la Cour, & qui l'avoit priée de lui demander fa protection auprès du Roi. Madame de Fontange répondit à cela qu'elle n'oseroit jamais parler à Sa Majesté en fa-

veur d'un jeune homme; que ses ennemis pourroient tirer de-là des conféquences à son désavantage; & qu'enfin elle n'employoit le crédit qu'elle pou-voit avoir, qu'à tâcher de conserver le bonheur que son étoile lui avoit procuré. Après cela elle fit remarquer à Madame d'Arpajou que l'aiguille de sa montre approchoit de huit heures, & lui donna ainsi son audience de congé. Madame d'Arpajou dit en fortant au Gentilhomme de qui je tiens tout ceci, qui lui avoit servi d'Écuyer dans cetté visite, que la fortune avoit fait tourner la tête à Madame de Fontange, & parut fort mécontente d'elle. Vous avez su tout ce qui est arrivé ensuite à cette belle Personne, & comme son regne, qu'on peut justement comparer à celui des roses, a été beau, mais de courte durée. Bien des gens ont cru, comme vous favez, qu'une jalouse rivale avoit aidé aux Parques à trancher le cours de sa vie, & le bruit s'en est répandu en Province, aussi bien qu'à Paris. Dieu seul sait ce qui en est. Quelque temps

96 LETTRES HISTORIQUES avant de mourir elle fit prier le Roi de la venir voir: Sa Majesté, craignant que sa vue ne l'empêchât de se détacher du monde, ne vouloit pas lui accorder cette derniere grace; mais enfin il le fallut pourtant. Son Confesseur dit au Roi, qu'elle mourroit contente après cette entrevue; ainsi il n'y eut pas moyen de la refuser. Le jour qu'elle s'attendoit à cette visite, elle demanda à tout moment l'heure qu'il étoit. Enfin, celle qu'elle souhaitoit arriva: le Roi vint, & fut surpris de la voir dans l'état où elle étoit, n'ayant que la peau & les os, & si défigurée, qu'il eût été impossible de la reconnoître. Elle pria Sa Majesté de payer ses dettes, & de marier sa sœur. Le Roi lui promit l'un & l'autre, & lui tint parole; car sa sœur épousa bientôt après M. de Melac, à qui on donna toute la dépouille de Madame de Fontange, qui mourut au plus beau de ses jours. Voilà ce que produit le crime; car enfin il y en a avec les Souverains tout comme avec les autres hommes. Voici une Epita-

phe

phe qu'on lui fit, qui me paroît fort bonne.

Beautés qui ne songez qu'à donner de l'Amour; Un soin plus important dans ce lieu vous appelle. Approchez & voyez dans ce miroir sidéle Le véritable état où vous serez un jour. Jalouses autresois du bonheur de ma vie, Ayez pitié d'un sort dont vous eûtes envie: Si l'Amour m'éleva dans un illustre rang, Je sus de cet Amour aussi-tôt la victime; Et si l'ambition m'engagea dans le crime,

Il m'en a coûté tout mon fang.

A la Cour tout d'un ccup l'on me vit sans égale;

Mastresse de mon Roi, je désis ma Rivale;

Jamais un tems si court ne sit un sort si beau;

Jamais fortune aussi ne sut si-tôt détruite.

Ah! que la distance est petite Du faîte des Grandeurs à l'horreur du Tombeau.

Vous direz peut-être, Madame, que je ne vous dis ici que de vieilles nouvelles; mais vous remarquerez que je ne vous parle que des circonftances que je crois que vous ignoriez austi bien que moi: car je n'en avois rien su avant de voir le Gentilhomme de Rouergue, qui tient tout ce qu'il m'a conté de la premiere main. Je suis, &c. A Bagneres, ce.

LETTRE XXXII.

Les nouvelles que vous vous êtes donné la peine de me conter, sont trèsnouvelles pour moi; ainsi, Madame, vous ne devez vous attendre qu'à des remercîmens de ma part. Je n'avois jamais su toutes les circonstances que votre Gentilhomme de Rouergue vous a dites de l'histoire de la Fontange, ni son Epitaphe que je trouve très-juste. Je plains le fort de cette belle Personne; je blâme avec vous sa conduite, mais plus que tout, les malheureux parens qui l'ont sacrifiée à leur ambition. Je n'aurois pas cru que notre Dauphin eût poussé la constance si loin avec la Marquise du Roure. Je sais qu'il l'a beaucoup aimée, & que même, un jour que le Roi étoit avec lui à Choisi, & qu'il lui dit, que pour de bonnes raisons il avoit jugé à propos d'exiler cette Dame, ce fils respectueux lui ré-

pondit : vous êtes le maître, Sire, mais si votre Majesté l'envoie au bout du monde, je partirai dès demain pour y aller vivre avec elle. Le Roi, surpris de cette réponse, à laquelle il ne s'étoit pas attendu, ne dit mot, & Monfeigneur monta à cheval fur le champ & s'en vint à Paris. Le Roi envoya après lui M. Dumont (*) pour le ramener & lui faire entendre raison. Il revint, & le Roi lui dit que la Marquise du Roure lui étoit infidele, qu'elle mêloit le fang royal avec le roturier, que c'étoit la véritable raison qui avoit causé son exil-Monseigneur parut la goûter, & depuis ce temps-là on l'avoit cru détaché de cette belle, peut-être cachoit-il fa marche; car bien des gens disent que ce Prince est un second Brutus, qui par politique évite de briller, & de paroître tel qu'il est. En effet, on l'a toujours vu foumis à son pere, sans s'embarrasser du Gouvernement, & jamais

^(*) C'est un Ecuyer de Monfeigneur, & fon Favori.

100 LETTRES HISTORIQUES

il n'a marqué de vigueur que dans ce qu'il dit au Roi à Choist. Ce n'est pas qu'il ne se soit trouvé des gens qui ont voulu lui gâter l'esprit; mais ils n'y ont pas réussi : quoiqu'il soit en âge d'avoir de l'impatience de monter sur le Trône, il n'en a pourtant jamais marqué. Le Roi jaloux de son autorité, s'est tout refervé, fans que ce fils, son unique héritier, en ait murmuré; & il n'a jamais été fâché contre aucun Ministre, que contre M. Colbert. Il faut convenir ausli que le coup étoit piquant. Le Prince de Conti avoit perdu au jeu une somme confidérable qu'il n'avoit pas, & qu'il falloit pourtant payer dans les vingtquatre heures. Ce Prince eut recours à Monseigneur, qui ne se trouvant pas en argent comptant non plus, pria M. Colbert de lui prêter mille louis. M. Colbert lui dit qu'il en parleroit au Roi; & Monseigneur qui croyoit qu'on pouvoit bien risquer cette somme sur son propre crédit, se fâcha beaucoup contre lui. Il vint ensuite en faire ses plaintes à feue Madame la Dauphine, qui Îni conseilla fort sagement de prévenir le Roi là dessus, de peur que M. Colbert ne donnât un manvais tour à la chose. Monseigneur se trouva bien d'avoir suivi le conseil de sa femme : car le Roi ordonna, qu'à l'avenir ses billets feroient reçus à l'épargne. Je ne crois pas que ce Prince en ait abusé; mais enfin il est toujours agréable de pouvoir ce qu'on vent, quoiqu'on ne venille pas toujours tout ce qu'on peut. M. de Louvois qui a toujours été l'antipode de M. Colbert, ne laissa pas échapper cette occasion de faire sa cour à Monseigneur : car après s'être plaint à ce Prince de ce que dans ses petits besoins il ne lui faisoit pas l'honneur de s'adresser à lui, il lui envoya deux mille louis, au lieu de mille que M. Colbert avoit refufés. Il y a comme cela des Courtifans rigides qui croiroient faire un crime, s'ils décidoient de la moindre petite chose, sans en parler au Roi, ou sans faire croire qu'ils lui en parlent. Le bon homme Bontems, premier Valet de chambre, étoit de ce nombre

102 LETTRES HISTORIQUES on ne pouvoit lui rien demander, qu'il ne répondît, j'en parlerai au Roi : si bien qu'un jour un petit Maître, fati-gué de cette réponse bannale, lui dit: Monsieur, comment se porte Madame votre femme? A qui M. de Bontems ne manqua pas machinalement de répondre encore, j'en parlerai an Roi. Effectivement, le Roi en entendit parler; car la chose étoit trop plaisante pour ne lui être pas contée, & le petit Maître eut soin d'en divertir pendant quelque temps la Cour. Mais pour en revenir au crédit de Monseigneur, on peut dire qu'il a été fort petit jusques ici. On me contoit l'autre jour que ce Prince paffant à la Gréve, dans le temps qu'on y expédioit un courrier pour l'autre monde, la pitoyable Populace lui demanda d'abord grace pour ce pauvre malheureux. Monseigneur qui savoit fort bien qu'il ne lui convenoit pas d'en donner, dit que tout ce qu'il pouvoit faire, étoit de l'aller demander au Roi, & tourna d'abord bride du côté de Versailles. Dès

qu'il y fut, il pria le Roi de souffrir que

sa présence portât bonheur, puisque c'étoit la premiere fois que le cas lui étoit arrivé. Le Roi lui dit : je le veux bien pour cette fois, mais n'y revenez pas. L'exécution qui avoit été suspendue ne se fit point, le criminel eut sa liberté; mais la maniere dont le Roi consentit àcela, fait bien voir, qu'il est de l'opinion de Don Japhet d'Arménie, qui dit que deux Soleils en un lieu trop étroit, rendent trop excessif le contraire du froid. Ainsi, suivant cette maxime, notre Monarque veut qu'il n'y ait que lui qui brille sur notre horison; aussi est-il bien servi à sa mode : jamais Monarque n'a été si encensé que celui-là, & peu s'en faut qu'on ne lui rende les hommages dûs à la Divinité. M. de Cavoix, qui, comme vous favez, est Maréchal de Logis de sa Maison, lui dit l'autre jour une chose qui auroit dû le disgracier, & qui bien loin de là lui a valu des récompenses. Sa Majesté se plaignoit à lui de ce que les Seigneurs de la Cour étoient très-mal logés cette année ci. M. de Cavoix s'excusoit sur ce

104 LETTRES HISTORIQUES que le Château n'étoit pas affez grand pour contenir une Cour si nombreuse: mais, dit le Roi, Fontainebleau n'est pas bâti d'aujourd'hui! On y tenoit Cour du temps de François premier : fous le Roi Henri mon grand-pese, il y avoit affez de place, de même que fous le feu Roi mon pere. Ah! Sire, dit alors le Marquis de Cavoix, Votre Majesté me parle là de plaisans Rois. Cette réponse que je n'aurois assurément pas voulu faire, a été très-bien interprétée, & le Roi a trouvé là-dedans une maniere de louanges qui lui a fait plaisir, quoiqu'aux dépens de ses Ancêtres. Voilà comme on hasarde quelquesois des choses qui réussissent; mais pour moi, je ne serois pas assez hardie pour vouloir courir les risques d'une pareille réponse. La Cour est ici depuis quelque temps, & il s'en faut de beaucoup que l'on s'y divertisse aussi agréablement que vous faites à Bagneres. On nous donne un jour Comédie, un jour Appartement, & l'autre jour rien; & cette maniere de vivre recommence

ET GALANTES. 105 toujours, chacun est occupé du soin de fa fortune : les Maltotiers font leur Cour à M. de Chamillart alternativement avec les gens de guerre; les Abbés au Pere la Chaise; ainsi on ne fonge guere au plaisir. Pour moi, quand il fait beau, je trouve le mien à la pro-menade: je vais aussi voir mes amis, quelquesois le soir je vais au souper du Roi. Sa Majesté étoit hier de la meilleure humeur du monde; Elle fit des contes tous plus plaisans les uns que les autres: Elle dit qu'un jour au retour de la chasse, après avoir donné son fusil à un Page pour le rapporter au Château, Elle entendit tirer un coup, & un mo-ment après on vit venir un homme tout sanglant & tout défiguré, qui se plaignoit d'un coup de fusil qu'on lui avoit donné dans le visage. Je ne doutai point, dit alors le Roi, que ce ne fûtlà un tour de mon Page : je le fis appeller, & lui demandai pourquoi il avoit ainsi blessé ce pauvre Paysan, & pris la liberté de tirer mon susil? Sire, me répondit-il, je demande pardon à Votre

106 LETTRES HISTORIQUES

Majesté, cet homme avoit la tête dans un buisson quand je suis passé, & il est si noir que je l'ai pris pour un merle, c'est ce qui m'a obligé à lui tirer dans le nez. Le Roi dit qu'il avoit eu bien de la peine à s'empêcher de rire d'une si plaisante maniere de s'excuser. Il conta ensuite, que pendant les guerres de soixante & douze il arriva une fort plaisante aventure à une bonne semme qui vendoit de la biere à l'armée de Hollande; pendant qu'elle crioit de toute fa force, à deux sous ma bonne biere, à deux sous, un soldat crioit derriere sa tente, à six liards ma bonne biere, à fix liards; hélas! disoit la bonne femme, voilà un malheureux qui s'est venu camper près de moi pour m'ôter tous mes chalans; car tout le monde couroit au meilleur marché: enfin, après avoir bien lamenté sur ce qu'elle croyoit que sa biere lui resteroit, elle sut toute étonnée de voir qu'il n'y en avoit plus une goutte dans son tonneau: & cela, parce que le foldat avoit trouvé le fecret de le percer de l'autre côté de la

ET GALANTES. 107 tente, & en faisant deux liards meilleur marché, il l'avoit toute débitée avant que la bonne femme se fût apperçue du tour. Le troisieme conte que le Roi fit étoit à-peu-près de ce temps-là : Sa Majesté dit, que lorsqu'Elle sut à Saint-Omer, l'Evêque de cette Ville-là voulut chanter une grande Messe en sa préfence; & comme il n'étoit pas fort accontumé à ce faint exercice, il craignoit fort de n'en pas sortir à son honneur: il chanta pourtant la Préface tant bien que mal, sur quoi ses Anmôniers, pour l'encourager, lui dirent, pendant qu'il s'effuyoit : allons , Monseigneur , cela ira bien, vous vous êtes tiré à merveil-les de la Préface. Oui, répondit le bon Prélat, je me suis tiré de la Présace; mais ce sera le diable au Pater. Voilà ce que le Roi dit avoir vu & entendu, & voilà les trois contes que j'eus l'honneur d'entendre hier de sa bouche royale. Il y avoit long-temps qu'on ne l'avoit vu de si belle humeur, on prétendoit que cette belle humeur étoit causée par une aventure assez plaisante. U

108 LETTRES HISTORIQUES avoit paru le jour précédent à la Cour un homme d'assez mauvaise mine, qui avoit suivi le Roi par-tout, & qui à la Messe & à la table, n'avoit jamais ôté les yeux de dessus Sa Majesté: une si grande attention de la part d'un inconnu, dont la phisionomie n'étoit pas prévenante, commença à devenir suspecte. Le Roi s'en intrigua, & donna ordre qu'on suivît cet homme, & qu'on découvrît ce qu'il avoit dans l'ame; car il ne paroissoit pas être là sans dessein. On mit à ses trousses un Officier des Gardes du Corps, qui le trouva revant au milieu du parc, en attendant que le Roi vînt pour s'y promener. Cet Officier l'accosta gracieusement; & après quelques offres de service qu'il lui fit, parce, dit-il, qu'il le connoissoit étranger, le bon homme, en reconnoissance, lui apprit son nom, son pays, & le sujet de son voyage à la Cour. C'étoit un pauvre diable d'Auteur provincial, qui avoit dédié un assez mauvais livre au Roi, & qui attendoit le moment favorable pour le lui présenter. L'Officier

vint

ET GALANTES. 109 vint rendre compte de sa commission à Sa Majesté, qui, charmée d'en être quitte pour une Epître dédicatoire, ordonna qu'on fît venir Monsieur l'Auteur, qui eut l'honneur de lui faire la révérence. On le présenta ensuite à Monseigneur, & aux Princes; & le Provincial qui ne croyoit pas devoir ce bon accueil à fa mauvaise mine, s'en retourna fort content de lui-même, & de toutes les honnêtetés qu'il avoit reçues, & dont il s'imaginoit avoit toute l'obligation à son mérite. Cette terreur panique, ainsi tournée en plaisanteries, réjouit le Roi, & lui donna ce fonds de gaîté dont nous

Voilà, Madame, ce qui se passe à l'heure qu'il cst à Fontainebleau, & toutes les nouvelles que je puis vous mander, en échange des jolies histoires que vous avez en la bonté de me faire. Celle de la semme jument m'a bien fait rire; elle pourroit être mise parmi les contes des Fées. Je ne comprends pas comment une semme d'espone II.

eumes l'honneur de nous prévaloir le

foir.

110 LETTRES HISTORIQUES

prit a pu vous la donner pour argent comptant; & j'admire avec vous la bonne foi de cette Dame. Mais je vous avoue que l'aventure de la Marquise de Vergnac m'a fort intéressée, & que je ne puis encore m'empêcher de frémir quand je pense à cette pauvre petite personne, ensermée toute vi-vante dans un affreux tombeau, & en fort défagréable compagnie. Elle est bien heurense de s'en être tirée; j'en suis même si touchée à l'heure qu'il est, que pour bannir les tristes idées que cela me donne, il faut que je vous conte une faillie de l'Abbé Croisat, Chapelain de la Cour. Vous favez que l'on fert là par quartier : l'Abbé Croisat donc, avec le bel esprit que Dieu lui a donné, & sa prononciation Gasconne, vint l'autre jour trouver le Roi, & lui dit : Sire, je demande une grace à Votre Majesté: Et quelle grace, dit le Roi? C'est, répondit le Chapelain, de me faire changer de quartier, & au lieu que je sers pendant les mois de Juin, Juillet & Août, de me faire don-

ET GALANTES. III ner Septembre, Octobre & Novembre. Et quelle raison avez-vous pour demander cela, dit le Roi? Sire, dit l'Abbé Croisat, je sue comme un porc, & je gâte tous les Ornemens de Votre Majesté: cette raison, la maniere & le ton dont il l'allégua, fit bien rire le Roi, & présentement cela est tourné en proverbe à la Cour, dès qu'on a chaud nos petits Maîtres ne manquent pas de dire, je sue comme un porc, & je gâte tous les ornemens de Votre Majesté. Cet Abbé Croisat a pourtant son mérite, tant il est vrai que chacun a le sien, & jamais homme n'a fi-tôt expédié une Messe que lui : il la dit même si vîte, que Lulli s'en plaignit autrefois au Roi, parce qu'il ne trouva pas de temps pour placer sa musique, & lorsque le Roi dit à notre Abbé, que Lulli étoit mécontent de lui : Sire, répondit-il, si Lulli me fâche, je mets toute la Messe dans le Domine salvum sac regem. Enfin, n'y ayant pas moyen d'en tirer d'autre raison, Lulli qui vouloit trouver de la place pour faire chanter ses

112 LETTRES HISTORIQUES motets, s'avifa de donner un Clerc à l'Abbé Croisat, qui répondoit aussi lentement que l'autre demandoit vîte. Ainsi le tout seroit revenu au même, si l'Abbé Croisat ne s'en sût apperçu; mais dès qu'il y prit garde, il cria tout haut, avec fon jargon, ah! je suis bandu, & l'on ne l'y ratrapa plus : car il ne voulut pas qu'on lui donnât une autre fois de Clerc inconnu, ainsi il fallut que M. de Lulli prît patience. Cette diligence de l'Abbé Croisat, qui faisoit enrager le Musicien, fait le plaisir de nos Courtisans; tant il est vrai, que ce qui plaît aux uns déplaît ordinairement aux autres. Mais à propos de Lulli, on me dit l'autre jour une Epitaphe qui fut faite pour lui, & dont il faut que je vous fasse part, en échange de celle de la Fontange, que vous avez en la bonté de m'envoyer. Vous vous fouvenez bien que l'on a attribué à Lulli toutes les qualités d'Orphée, tant bonnes que mauvaises; ainsi vous n'aurez pas de peine à comprendre le sens de l'Epitaphe, la voici.

Il est donc moit, enfin, cet Orphée accompli,
Cet incomparable Lulli,
Qui nous charmoit par ses Airs tendres;
O cruelle faralité!
Si du moins il sût mort comme il l'a mérité,
On eût pu garder de ses cendres.

Vous voyez, Madame, que je vous dis aussi à mon tour de vieilles nouvelles, j'espere qu'elles ne vous en seront pas moins agréables. On s'attend ici de jour en jour à voir allumer une terrible guerre, & l'on fait déja des préparatifs pour cela; voilà encore de quoi abymer le Royaume, avant qu'il ait le temps de se rétablir des désordres de la guerre passée; & franchement, je crois que nons payerons cher la Couronne d'Espagne que le Roi a achetée à son petitfils à nos dépens. Il nous en coûtera bon pour empêcher qu'on ne la lui ôte; & franchement nous fommes de grands fous de nous ruiner pour l'aggrandissement d'autrui, & pour des gens qui bien loin de nous faire l'honneur de nous en favoir gré, nous regardent comme le serviteur inutile de l'Evangile, qui ne fait que ce qu'il est obligé de faire; mais je me tais, de peur d'en trop dire. Adieu donc, Madame, je suis, &c. A Fontainebleau, ce.

LETTRE XXXIII.

PNFIN, Madame, me voici de retour à Toulouse. Le Parlement y a repris séance, & les plaisirs vont reprendre leur train ordinaire : j'ai pourtant regret à ceux de Bagneres : mais il faut se passer de tout ce qu'on n'a pas; & quand on est aussi ambulante que je le suis, on doit tâcher de ne prendre d'attachement pour aucun lieu. Il vient de passer ici une jeune & belle habitante de la terre, qui suit parfaitement bien cette maxime, & qui n'a du tout point l'air de prendre encore racine nulle part : elle fait l'admiration de toute cette Province, & je ne crois pas qu'il y eût plus de monde à la suite de notre Seigneur lorsqu'il fit son entrée

en Jérusalem le jour des Rameaux, qu'il y en a eu ici à la suite de cette Pélerine. La foule étoit si grande auprès d'elle, que dès qu'on savoit qu'elle alloit à quelque Eglise, toute la Ville couroit après. J'y ai couru comme les autres, sans savoir pourquoi, & j'ai été plus de trois jours sans pouvoir en approcher. Mais il est temps de vous dire ce que c'est que cette Pélerine, & voici ce que j'en fais. Elle est, ou du moins elle dit être niece de ce fameux Comte de Staremberg, qui défendit Vienne : elle s'appelle Bilbiane; elle est grande & bien faite, âgée d'environ vingt ans, blanche & blonde apparemment comme une Allemande; je dis blonde apparemment, parce que je n'ai point vu fes cheveux : son teint est un peu pâle, & tel que peut l'avoir une personne qui pratique toutes sortes d'austérités. Voici de quelle maniere elle est habillée : elle porte, au lieu de chemise, la haire, le cilice, & tout l'attirail de pénitente; làdessus un corps de jupe lacé bien ferme; & pour robe de chambre un fac de

116 LETTRES HISTORIQUES

de toile noire, tel que sont ceux que portent les Pénitens noirs. Ce sac est un peu ample, il prend depuis le cou jusques aux pieds, & est noué à la ceinture par une corde pareille à celle des Cordeliers, qui forme quelqu'espece de plis à ce sac, & lui donne un air de manteau: il pend à cette ceinture, un gros chapelet avec une tête de mort & quantité de médailles; & d'un autre côté, des boëtes de fer-blanc pleines de reliques & autres colifichets de Rome. Elle a sur le cou, en guise d'écharpe, un rochet de cuir tout brodé de coquilles; sa coëffure répond fort bien au reste de l'ajustement; elle confiste en une couronne d'épines qui lui couvre le dessus de la tête, une coësse de taffetas roulée là-dessus, & un chapeau noir, à grand bord, noué sous le menton avec des cordons : avec tout cet équipage elle est armée d'un grand bourdon tout chargé encore de reliques & reliquaires, qu'elle porte d'aussi bonne grace qu'une Amazone pourroit porter sa lance: & ainsi harnachée &

ET GALANTES. 117 nuds pieds, elle court le monde depuis quelques années, sans qu'il lui soit arrivé, du moins si on l'en croit, aucune mauvaise aventure. Dès qu'elle arriva à Montpeilier, le Comte de Broglio qui commande les troupes dans ce Pays, & qui, comme je vous l'ai déjà dit, a marié ici sa fille avec le Président Riquet; M. de Broglio, dis-je, à qui on avoit déjà dit des merveilles de notre Pélerine, fachant qu'elle prenoit le chemin de Toulouse, l'obligea à s'embarquer fur le canal, & lui donna des gens pour la défrayer de tout sur la route; il la recommanda à son gendre & à sa fille, qui l'ont ici comblée d'honneurs; & c'est ce qui a beaucoup contribué à lui donner tout le relief qu'elle a eu dans ce Pays; mais il faut enfin vous dire quel est le sujet qui lui fait ainsi arpenter la terre. Nos Dames Toulousaines ont été curienses de le savoir, & notre Pélerine leur a conté, c'est-à-dire aux principales ; car il n'appartenoit pas à tout le monde de l'approcher de si près: elle a, dis-je, conté à celles

118 LETTRES HISTORIQUES

qui tiennent ici le premier rang, que dès sa plus tendre jeunesse elle avoit eu le malheur d'être possédée du démon, & que sonhaitant fort d'être débarrassée d'un pareil hôte, elle avoit, dans les momens de relâche qu'il lui laissoit, fait un vœn à Dieu, s'il l'en délivroit toutà-fait, d'aller en pélerinage visiter les Saints Lieux de la Palestine. Le Ciel reçut favorablement ses vœux, & elle fe mit en même-temps en chemin pour les accomplir. Comme elle devoit faire ce voyage en Pélerine, on ne put pas lui donner un équipage convenable à sa naissance, & l'on se contenta de choisir douze jennes Demoiselles pour l'accompagner, dans le même habit. Cette dévote troupe ainsi uniforme, malgré toutes les mesures qu'on avoit prises pour sa sûreté, tomba entre les mains des Turcs, qui, fachant que c'étoit des Allemandes, les conduisirent à Constantinople, où on les accusa d'être envoyées par l'Empereur, pour, sous prétexte de dévotion, faire quelque complot contre les Ottomans. Là-dessus on leur fit leur

procès, & elles furent toutes condomnées à avoir la tête tranchée. On les conduisit au lieu du supplice, où les douze compagnes de notre Pélerine subirent leur Sentence; & comme celleci alloit avoir le même fort, un Bacha qui avoit été pris par les Impériaux, & qui avoit reçu mille bienfaits du Comte de Staremberg, la reconnut, & en mêmetemps retint le bras du bourreau qui l'avoit déja levé pour lui faire fauter la tête : ce Bacha se chargea de tous les événemens. Je ne fais pas comment il s'en sera tiré, mais Mademoiselle de Bilbiane se tira d'affaires par son moyen, & fortit au plus vîte du Pays barbare. Dès qu'elle se vit en lieu de sûreté, elle songea à remercier Dieu de cette seconde délivrance, & fit vœu d'errer pendant dix ans sur la terre en habit de Pélerine, & de visiter ainsi tous les Saints Lieux de l'Europe; après quoi elle doit se faire Carmélite pour le reste de ses jours. Elle vient à présent d'Italie, & s'en va en Espagne. Elle ne fait jamais de provisions, & ne se charge point d'argent;

120 LETTRES HISTORIQUES elle mange des fruits & des herbes qu'elle trouve sur son chemin; & quand ce n'est pas la saison d'en trouver, elle demande, fans façon, un morceau de pain; & après avoir mangé ce qu'elle croit lui suffire, elle donne d'abord le reste aux pauvres qu'elle rencontre, saus s'embarrasser de ce qu'elle mangera une autre fois. Pour le gîte, elle dit que quand elle arrive les soirs dans des lieux où il y a des Hôpitaux, en qualité de Pélerine, elle y va demander retraite, finon elle passe la nuit derriere un buisfon, ou fous le premier arbre qu'elle rencontre, & elle assure que jamais personne ne lui a fait de proposition scabreuse. Je veux l'en croire pieusement; mais je sais bien que je ne voudrois pas m'exposer à courir le même risque, & qu'une pareille dévotion ne seroit nullement de mon goût. Comme elle n'a pas donné de ses nouvelles à ses parens, on l'a crue périe avec ses compagnes à Constantinople: son pere en a été si touché, que de douleur il en a quitté le monde; & comme il étoit veuf, il s'est

allé

allé faire Prêtre en Italie; & notre Pélerine dit avoir communié de sa main à Padoue, saus qu'elle ait voulu se faire connoître à lui : elle dit que c'est pour se mortifier qu'elle a voulu se refuser cette fatisfaction; mais je trouve qu'il y a de la dureté de l'avoir refusée à son pauvre pere. Encore un coup chacun a sa dévotion, & la sienne a été fort admirée ici, quoique peut-être tout le monde ne l'ait pas approuvée : quoi qu'il en foit, on l'a toujours bien conrue. Elle a fait quelque séjour dans cette Ville, à cause du nom qu'elle porte de Toulouse la Sainte; elle y a visité toutes les Eglises, de même que les corps Saints, & nos Dames de haute voléé ont eu l'honneur de la promener dans tous les lieux de piété : pour moi, après l'avoir galoppée pendant quelques jours, fans pouvoir en approcher, je m'avifai, un matin que j'appris qu'elle étoit aux Cordeliers, de m'aller camper dans le carrosse qui les avoit conduites, & qui les attendoit à la porte de l'Eglise; c'étoit celui de la Présidente de Tome II,

122 LETTRES HISTORIQUES

Puget, qui accompagnoit ce jour la Pélerine: cette Dame me connoissoit si bien, que lorsqu'elle me vit, elle dit mon nom à Mademoiselle de Bilbiane, qui, ne pouvant pas reculer, fut obli-gée d'essuyer mon compliment. Je lui demandai fa bénédiction & le secours de ses bonnes prieres, qu'elle me promit au plus vîte, pour se débarrasser apparemment de moi : j'eus pourtant tout le loisir, avant d'abandonner mon poste, d'examiner & sa personne & son ajustement; ainsi je vous en puis parler favamment: après cela je descendis de fon carolle, & rentrai dans le mien fort gloriense du succès que j'avois eu, qui me fit bien des envieux ce jour-là, car il y ent bien des gens qui coururent en vain: quelques Dames voulurent ensuite tenter le même moyen dont je m'étois fervie; mais il ne leur fut pas possible d'en venir à bout; car on fit toujours faire garde autour du carosse, afin que personne n'y pût entrer. Enfin si vous aviez vu cela, vous auriez trop ri, & je crois que la Pélerine doit avoir bien ri

ET GALANTES.

elle-même de la folie des gens de ce Pays, & de toute l'admiration qu'elle y a causée: pour moi je vous avoue que je ris à mon tour de ma folie, quoiqu'elle ait été autorifée par le grand nombre. Enfin la Pélerine est partie; on lui a donné ici une litiere qui doit la conduire jusques sur les terres d'Espagne. Elle ne vouloit pas accepter cette voiture; mais nos dévotes la lui ont fait ordonner par des Confesseurs; ainsi elle a été obligée d'obéir. On vouloit aussi lui donner une femme pour l'accompagner : mais elle s'en est défendue, parce que cela auroit pu interrompre ses méditations : elle a pris feulement pour toute compagnie un petit mouton qu'on a mis auprès d'elle dans la litiere. Les dévots de Toulouse ont écrit sur les frontieres aux dévots de leur connoissance pour leur recommander la Pélerine : ceux-là la recommanderont sans doute à d'autres, & ainsi d'étape en étape, on continuera à lui rendre les mêmes honneurs qu'elle a reçus ici. Enfin c'est une fureur; on ne parle par-tout que de la Pélerine; & comme

L 2

c'est à présent l'Evangile du jour, j'estpere que vous ne trouverez pas mauvais qu'elle fasse la matiere de cette lettre. Je compte que vous me marquerez à votre tour ce qui se passe à Paris. Je ne vous parle pas de ce qui se passe dans mon cœur sur votre chapitre, je me flatte que vous en êtes persuadée, & je veux bien me slatter aussi de trouver dans le vôtre des sentimens pareils à ceux que j'ai pour vous. Adieu, Madame. A Toulouse, ce.

LETTRE XXXIV.

Vous m'avez fait un vrai plaisir, Madame, en me donnant de vos nouvelles, & en me contant l'histoire de votre illustre Pélerine. Je suis de votre sentiment sur son chapitre; ces sortes de dévotions ne sont nullement de mon goût, & c'est encore un de ces exemples que j'aimerois mieux admirer qu'imiter. Vous avez raison de vous moquer

de la folie que l'on a de courir après cette fille, & c'est ici le cas d'appliquer le proverbe qui dit, que tous les ba-dauds ne sont pas à Paris: mais laissous le monde tel qu'il est, il n'est plus question de cela, & j'ai des choses bien plus importantes à vous conter, c'est la mort du Roi Guillaume : car on ne l'appelloit plus ici Roi d'Angleterre depuis que les affaires avoient commencé à se brouiller, & le Roi avoit reconnu, après la mort du Roi Jacques, le petit Prince de Galles pour Roi de la Grande-Bretagne, sous le nom de Jacques troisieme : c'est donc la mort du Roi Guillaume qui fait présentement le sujet de toutes les conversations : chacun raisonne là dessus à sa mode; le Peuple dévot s'en réjouit; les nouveaux Convertis en paroissent un peu consternés; ils ne peuvent plus dire à présent l'épée de Gedeon! Les voilà appuyés sur un bras plus foible, puisque c'est sur celui d'une femme; car les Anglois ont proclamé la Princesse de Danemarck à la place de fon beau-frere, & on l'appelle la Reine 126 LETTRES HISTORIQUES

Anne. Elle a fignalé le commencement de fon regne parla déclaration de guerre dont fon prédécesseur avoit jetté les fondemens avant de mourir, en faisant une ligne offensive & défensive avec les Hollandois, & quantité d'autres Souverains qui ont tous intérêt que le Traité de partage de la Monarchie d'Espagne subliste: on prétend que cette partie est si bien nouée, que la mort du Roi Guillaume ne fauroit y apporter du dérangement; & si cela est, on a tort de s'en réjouir : il est pourtant sûr que le siecle perd un grand homme, & que voilà un Héros de moins. On dit que c'est une chûte qu'il a faite à la chasse qui a hâté fa fin: je ne sais pas ce qui en est; mais il est sûr qu'il ne pouvoit aller loin, il étoit accablé d'infirmités asthmatiques, & c'étoit un esprit bien fort dans un corps très-foible. Il y a quelque-temps que le Roi dit à table, qu'il croyoit que le Prince d'Orange mourroit avant le mois d'Avril. La chose est arrivée; & comme je ne crois pas que le Roi l'ait su par révélation, je m'imagine que c'étoit

ET GALANTES. 127 sur le rapport de quelques Médecins qu'il en parloit. On a fait dans cette occasion toutes les folies qu'on sit autrefois lorsqu'on crut qu'il avoit été tué avec le Maréchal de Schomberg au passage de la Boine: vous favez qu'on fit des seux de joie dans toutes les rues de Paris: que les Bourgeois, après avoir vuidé leurs bariques, les brûloient devant leurs portes; qu'on traînoit sur le Pont-neuf des figures de paille auxquelles on donnoit le nom de Prince d'Orange; & qu'enfin chacun prétendoit figualer son zele à force d'extravagances; pour ce coup la joie a été plus modérée, & n'a point tant éclaté au dehors. Je ne sais si c'est parce que la haine que l'on avoit pour ce Prince étoit diminuée, ou parce que l'on n'a plus guere envie de rire dans ce Pays-ci; & cette derniere raison pourroit bien être la meilleure. Mais à propos de la haine que l'on avoit pour ce Prince, on me contoit l'autre jour une assez plaisante chose. Une dévote fut se confesser à un

Prêtre de Saint Lazare, que nous ap-

128 LETTRES HISTORIQUES pellons Barbets, qui faisoit une Mission dans la Paroisse de la dévote. Cette bonne femme, après avoir fait une confession générale de tous ses péchés & reçu l'absolution, s'avança vers l'Autel pour communier : mais un scrupule l'arrêta tout court, & lui fit rebrousser chemin du côté du Confessionnal, où elle fut encore se jetter aux pieds du Prêtre, pour lui dire qu'elle avoit un ennemi qu'elle haïisoit, dont elle souhaitoit la mort, & qu'il lui étoit même impossible de surmonter cette haine, ni de prendre pour lui des fentimens plus humains; que si elle pouvoit, elle lui donneroit cent coups de poignard de sa propre main. Le pauvre Barbet, scandalisé d'une pareille saillie, dit à sa Pénitente qu'elle n'étoit nullement en état de communier, & révoqua l'absolution qu'il lui avoit donnée, à moins qu'elle ne voulût étouffer les fentimens de haine & de vengeance qu'elle nourrissoit dans fon cœur. La Pénitente n'en vouloit rien faire, & les choses auroient resté ainsi brouillées, si le Confesseur, poussé par

ET GALANTES. 129

un esprit de curiosité, qui, comme vous favez, est affez naturelle à ces Messieurs, ne se fût avisé de demander le nom de cet ennemi : c'est, répondit la dévote, le Prince d'Orange. A ce mot le visage du Confesseur devint serein, il loua le zele de sa Pénitente, & lui promit, en faveur des sentimens qu'il avoit cru un moment auparavant damnables, un dégré de gloire dans le Ciel, & des Indulgences pour tous les péchés qu'elle pourroit faire : voyez ce que c'est que de ne pas s'entendre, & comment les circonstances changent les choses. Vous allez peut-être croire que c'est ici un conte fait à plaisir; mais je vous assure très-fériensement que la chose est arrivée tout comme je viens de vous le dire; la dévote est mon alliée, on l'appelle Madame de Marsolier; la scene s'est passée à Chanqueil où elle a une maison de campagne, & le Missionnaire est un nommé le Pere des Mortiers, Prêtre de la Mission de S. Lazare, à Paris. Enfin le voilà mort cet ennemi si redoutable; je ne sais pas si nous en se-

130 LETTRES HISTORIQUES rons mieux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que voici une fanglante guerre qui se rallume tout de plus belle, & qui va traîner à fa fuite des impôts dont on achevera bientôt de nous accabler : pour moi je vous réponds que je n'en serai plus la dupe; bien loin de retrancher mon train & ma cuisine, comme je faisois autrefois en pareil cas, je suis résolue d'augmenter l'un & l'autre, & d'aider au Roi à manger mon bien, afin que cela foit plutôt fait. A quoi bon languir ? tôt ou tard on nous tirera jusques à notre dernier sou, ainsi faisons bombance tant que cela durera, fauf à entrer de meilleure heure à l'Hôpital; du moins c'est mon avis, le suivra qui vondra. Tous nos petits-maîtres sont empressés à chercher de l'argent pour faire leurs équipages. Le pauvre Comte d'Albert vondroit bien à présent avoir le Régiment qu'il a perdu : je ne sais si vous étiez encore ici lorsque ce malheur lui arriva; ce fut un petit démêlé qu'il eut avec un Gentilhomme Danois qui causa sa disgrace; on donna à ce démê-

lé, auquel la Duchesse de Luxembourg avoit servi de prétexte, le nom de duel; le Comte d'Albert & le Comte d'Uzes, qui y étoient aussi compris, prirent le parti de la suite: mais M. de Barbesieux, qui étoit, comme vous savez, beau-frere du Comte d'Uzès, trouva moyen de donner un autre tour à cette affaire, & obligea ces Messieurs à se venir remettre dans les prisons de la Conciergerie. Ils en sortirent quelque temps après; mais le Comte d'Albert en fut pour son Régiment, qui lui avoit coûté quarante mille écus, & que le Roi cassa avant toute autre œuvre; aiusi le voilà à présent un peu dérangé. Il n'en a pas tant coûté au Comte d'Uzès, & le Danois en a été quitte pour sortir du Royaume, où apparemment il n'a-voit pas eu dessein de s'établir : la pauvre Duchesse de Luxembourg ne s'en est pas tirée à meilleur marché que ces Messieurs, puisque par leur grace elle a été un peu timpanisée. Cette aventure lui en attira même une autre affez défagréable. La Mopin, qui se pique de

132 LETTRES HISTORIQUES belle passion pour le Comte d'Albert; prit martel en tête là-dessus. Un jour que la Duchesse entendoit la Messe à S. Roch, elle s'approcha de son prie-Dieu pour lui dire d'un ton menaçant, que si elle s'avisoit d'écouter encore les raifons du Comte d'Albert, elle pouvoit compter d'avoir la cervelle brûlée d'un coup de pistolet. Tous ceux qui connoissent la Mopin sont persuadés qu'elle l'auroit fait tout comme elle le disoit. La Duchesse de Luxembourg en prit l'alarme, & cette algarade de la Mopin fit encore causer la Cour & la Ville, & toujours sur le compte de la pauvre Dame. Voilà à quoi on est exposé quand on est belle & que l'on veut faire usage de ses attraits! Heureusement pour elle, le pauvre Savari fut assassiné à-peu-près dans ce temps; & cette histoire tragique fit changer la these : comme vous pouvez l'avoir sue, je ne vous la conterai pas: en échange en voici une qui vient d'arriver tout novissime à Mademoiselle de B.... Vous savez que Madame samere donne à jouer; un Gentilhomme appellé

ET GALANTES.

appellé le Marquis de S. André, que la bassette & le lansquenet avoient attiré dans cette maison, trouva la Demoiselle en question fort à son gré; & après avoir pouffé quelques soupirs en petit-Maître, & dit quelques je vous aime à propos, il ent soin de faire briller une bague que les uns estimoient mille louis, & les autres davantage : Mademoifelle de B... éblouie par l'éclat du brillant, après l'avoir admirée, comme le reste de la compagnie, dit au Marquis de S. André; pour cela, Monsieur, il faut avouer que vous avez là une bien belle bague! Elle est fort à votre service, Mademoiselle, lui répondit fort gracieufement le Cavalier : vous êtes bien honnête, dit la Demoiselle: mais vous jugez bien que je n'abuserai pas de votre honnêteté, & que je regarderai votre offre comme un compliment que je dois à votre politesse. Non, continua-t-il, Mademoiselle, en abaissant la voix, vous avez tort de le prendre sur ce ton, vous ne fauriez m'obliger plus fensiblement qu'en acceptant l'offre que je vous

Tome II.

134 LETTRES HISTORIQUES ai faite de cette bague; je serai charmé que vous vouliez bien recevoir cette marque de ma tendresse, à condition que vous me donnerez aussi en mêmetemps quelque assurance de la vôtre: enfin , Mademoiselle , vous êtes sille d'esprit, voyez si cela vous accommode, & donnez-moi le moyen de mettre moimême le brillant sur votre toilette; je ne vous en dis pas davantage, c'est à vous à ménager le temps que vous jugerez propre à cela, & dès que vous m'aurez donné votre heure, vous jugerez de ma passion par l'empressement que j'aurai à me rendre à vos ordres. Mademoiselle de B... trouva ce discours très-éloquent; jamais les billets doux du bon homme Paget ne firent plus de plaisir à Madame d'Olonne; aussi n'eutelle point de peine à s'y laisser persuader; & moitié plaisanterie, moitié sérieux, elle répondit à S. André, que le plaisir de voir un joli homme comme lui à fa toilette suffiroit pour l'engager à l'y recevoir, quand même il faudroit risquer quelque chose pour cela & s'ex-

poser à être grondée de sa mere ; ce-pendant, dit-elle, je ferai bien ensorte qu'elle n'en faura rien, je puis m'en fier à ma femme de chambre, dont le favoir-faire nous garantira de tout: ainfi, si vous voulez venir demain à huit heures du matin, vous la trouverez dans mon anti-chambre, elle vous ouvrira ma porte; & comme ma mere ne se leve jamais avant dix heures, vous pourrez rester jusques à ce temps avec moi, sans qu'il y ait rien à craindre; & je vous prie, ajouta-t-elle, d'être persuadé que dans ce que je fais pour vous je n'ai en vue que vous-même, & que le brillant n'y a point de part : apportez-le pourtant, continua-t-elle en riant, car je serai bien-aise de le garder pour l'amour de vous. Le Marquis de S. André fut un peu étonné de se voir ainsi serrer le bouton de près; & après avoir écouté la Demoiselle avec beaucoup d'attention, il lui dit d'un air désolé : ah ! que je suis malheureux de ne pouvoir pas profiter des favorables dispositions où vous êtes pour moi, il faut que j'aille M 2

136 LETTRES HISTORIQUES demain à Versailles, & que j'y reste jusques à Mercredi que le Roi partira pour Marli: s'il ne s'agissoit que de ma fortune, je la facrifierois de bon cœur à celle que vous avez la bonté de m'offrir; mais j'ai donné ma parole au Ministre, & c'est pour des affaires qui regardent le service du Roi, ainsi il n'y a pas moyen de s'en dédire, j'en suis au désespoir. Mais, charmante personne, faut-il que je perde mon bonheur, parce que je suis obligé de le reculer? Ne ferez-vous pas affez bonne pour me conserver ces tendres sentimens jusques à Jeudi matin? Plaignez-moi d'être obligé d'attendre jusques à ce temps, & comptez sur mon exactitude, à moins que je ne meure d'impatience avant que cet heureux jour arrive. La Demoiselle, charmée du ton passionné avec lequel le Marquis lui parloit, consentit à remettre la partie au Jeudi, & ainsi convenus de leurs faits, nos amans se rapprocherent de la table où l'on jouoit, de peur qu'une plus longue conversation ne devînt suspecte à la compagnie. Remar-

ET GALANTES. 137 quez que c'étoit le Dimanche au soir qu'ils prirent cette belle résolution. Dès que le jen fut fini, le Marquis se retira comme les autres, & le lendemain matin, au lieu d'aller à Verfailles, il fut se renfermer au Temple chez un Jouaillier, qui lui fit une bague si pareille à la sienne, qu'il étoit aisé de s'y méprendre. L'ouvrage fut achevé dans les trois jours que S. André avoit eu la précaution de prendre; ainsi il sortit triomphant du Temple, & se rendit avec ce rare bijou, le Jeudi au matin, à la toilette de sa belle : la femme de chambre après l'avoir introduit le laissa feul avec elle, &, en fille qui savoit son métier, alla se mettre en sentinelle pour écarter les fâcheux. M. de S. André débuta par le don de la bague, & la Demoiselle de son côté se sit un point d'honneur de tenir sa parole, quoique ce sût aux dépens de son honneur; ainsi les conditions du traité ayant été exécutées de bonne foi, chacun se sépara content : la belle l'étoit fort de l'acquisition qu'elle venoit de faire; & comme il falloit tôt

 M_3

138 LETTRES HISTORIQUES ou tard que sa mere sût qu'elle avoit cette bague, elle l'arbora dès le même jour à son doigt, ne pouvant pas se refuser plus long-temps le plaisir de s'en voir parée. Dès qu'elle se mit à table, fa mere ne manqua pas de remarquer ce nouvel ornement. Par quelle aventure, lui dit-elle, avez-vous aujourd'hui la bague du Marquis de S. André? Elle n'est plus à lui, répondit la Demoiselle, & la derniere fois qu'il a été ici, il m'en a fait présent. Cela n'est pas possible, Ini dit sa mere, on ne fait pas des présens de cette conséquence, & vous auriez même eu grand tort de l'accepter, sans m'en avoir demandé la permission. Ma mere, il est vrai, dit la belle; mais je ne croyois pas d'abord que cela fût férieux : je lui dis que sa bague étoit belle, il la tira d'abord de son doigt & me dit qu'elle étoit à mon service. Je l'acceptai pour l'embarrasser, parce que je comptois qu'il me l'offroit par gas-connade: mais il me pria fort gracieufement de la garder. Je crus qu'il la viendroit chercher le lendemain; mais

ET GALANTES. comme il y a plus de trois jours, & que je n'ai pas entendu parler de lui, j'ai été bien aise de vous la faire voir, & j'espere que vous ne serez pas fâchée que je la garde, si on ne me la redemande pas. Volontiers, dit la mere; mais je doute fort qu'on vous la laisse, ou je suis bien trompée, ou il y a du pour ou du contre là-dedans; encore un coup on ne donne rien pour rien, & des présents de cette conséquence ne se font pas si galamment. Là-dessus elle envoya chercher un Jouaillier de sa connoissance, qui, après avoir examiné le brillant, en reconnut la fausseté. Madame de B... fe moqua de la crédulité de fa fille: je favois bien , lui dit-elle , que de pareilles acquisitions ne se sont pas à si peu de frais, & que des présens de mille louis ne sont nullement à la mode : cela vous apprendra à ne point accepter une autre fois les offres que l'on vous fera: les hommes de ce temps ne sont pas dupes, & l'on doit toujours être en garde avec eux. Rendez cette bague; car quoiqu'elle ne vaille pas grand'chose,

140 LETTRES HISTORIQUES ceux qui l'ont crue fine regarderoient celle-là comme un présent de conséquence, dont le Marquis ne manqueroit pas de se faire honneur. La pauvre Demoiselle se seroit bien passée des réflexions de sa mere; elle en faisoit d'affez triftes sur cette aventure, dont tontes les circonstances étoient accablantes; aussi s'abandonna-t-elle à son désespoir : elle s'enferma dans sa chambre, & tant que la journée dura, elle ne fit autre chose que pleurer. Le soir le jeu recommença, & Madame de B... fit appeller sa fille. Il fallut qu'elle obéît; & le premier objet qu'elle rencontra en entrant dans l'appartement de sa mere, fut le Marquis de S. André, qui la vint aborder d'un air de confiance : vous devez croire qu'elle le relança de la belle maniere. Voilà, dit-elle, en lui rendant la bague, l'indigne présent que vous m'avez fait! Je ne vous l'avois pas demandé; vous favez ce qu'il m'en coûte, & vous devez être persuadé que je vous le ferai payer chérement. Le Marquis reprit froidement la bague, & en faiET GALANTES.

141

fant un petit tour de passe-passe, la mit dans sa poche, & reprit la véritable, sans que la belle s'en apperçut, après quoi il s'approcha des joueurs, & prit une carte. Dès qu'il mit la main sur la table, chacun s'écria encore sur la beauté de la bague. Hé fi donc, Messieurs, leur dit-il, vous vous moquez; Mademoiselle dit qu'elle est fausse. Oh pour cela, M. le Marquis, dit Madame de B... qui avoit envie de le mortifier, ma fille n'a pas tout le tort, & un tel Jouaillier qui s'est trouvé ici tantôt par hafard, l'a déclarée très-fausse. Je parie, dit un connoisseur de la compagnie, qu'elle est fine. Là-dessus la dispute s'échauffa, & pour la terminer on en-voya chercher les Jouailliers les plus entendus de Paris, qui convinrent tous qu'elle étoit fine, & qu'il falloit que le Jouaillier de Madame de B... fût un animal. La Demoiselle eut alors regret à la bague; & voulant la racrocher elle fit des excuses au Marquis, & lui demanda pardon de l'incartade qu'elle venoit de lui faire. Ce n'est rien, Mademoiselle,

142 LETTRES HISTORIQUES lui répondit-il , j'espere qu'à l'avenir vous me rendrez plus de justice: & pour vous faire voir que je suis galant homme, je veux hien vous rapporter encore demain la même bague aux mêmes conditions de l'autre fois. La Demoiselle, qui n'avoit pas fait le premier pas pour reculer, convint d'un fecond rendezvous, & reçut encore une fois le diamant faux, ainsi la voilà deux sois dupe. Je ne crois pas qu'elle s'avise de demander encore son reste. Cependant l'aventure a été sue; je ne sais si c'est par l'indiscrétion du Cavalier, ou par la fienne. Quoi qu'il en soit, la voilà perdue de réputation, & il faudra qu'elle prenne le parti du Couvent, ou qu'on la dépayse : car je ne crois pas qu'il lui fût fort aisé de se marier ici. Quoiqu'elle se soit attirée ce malheur, je ne laisse pas de la plaindre, parce que je connois sa famille; je crois qu'elle vous fera aussi pitié, quoique son aventure soit fort propre à vous faire rire. Je n'ai pas voulu manquer à vous la raconter; & si l'on pouvoit la rendre publique, fans nommer les masques, je crois que l'on rendroit un bon ossice au Public, puisque cet exemple pourroit servir de leçon aux Coquettes, qui, comme dit la chanson, n'en veulent qu'aux écus. Pour moi, je vous avone que je me sentirois quelque indulgence pour des foiblesses que l'amour seul pourroit causer: mais je ne saurois pardonner ce que l'on fait par intérêt, il y entre trop de bassesse.

TEMMENT STATE

LETTRE XXXV.

A mort du Roi Guillaume a été bientôt sue ici; mais quelque soin qu'on ait eu de la publier par-tout, c'est de moi qu'on en a appris la premiere nouvelle, & je vous suis très-obligée, Madame, de m'avoir donné le moyen de faire l'importante là-dessus; car ensin, comme on hurle parmi les loups, il faut aussi faire un peu la Gasconne avec

144 LETTRES HISTORIQUES les Gascons: il faut voir l'idée qu'on a de moi dans ce Pvys; on me croit initiée dans les secrets des Grands, & je ne dois cette haute opinion qu'à la bonté que vous avez de m'informer de ce qui se passe. On raisonne en Province tout comme à Paris sur la mort du Roi Guillaume; les uns s'en réjouisfent, les autres s'en affligent; & moi, qui ne suis ni nouvelle convertie, ni cagote, je laisse rire & pleurer sans prendre de parti : car outre que les affaires publiques ne m'intéressent pas à beaucoup près autant que celles de ma famille, je vous dirai encore que je ne crois pas que cette mort puisse apporter un grand changement dans la fituation présente : car on dit que la nouvelle Reine d'Angleterre a été proclamée d'un commun consentement, & qu'elle réunit en sa personne l'inclination de tous fes Sujets. Ceux qu'on distinguoit autrefois sous le nom de Jacobites, sont à présent contens de voir sur le Trône une Princesse qui porte celui de Stuard, & une Princesse qui, à ce qu'on dit, a toutes

ET GALANTES.

145

toutes les qualités requises pour bien régner : les Anglois espérent que ce sera une seconde Elizabeth, dont la mémoire leur est encore en vénération. On remarque que le regne des femmes a toujours été un regne florissant dans ce Pays; ainsi, si cela est, nous n'aurons pas ici les rieurs de notre côté : mais que nous importe; si nous étions assez fages pour laisser chamailler les Souverains, fans nous mêler de leurs querelles, nous en ferions beaucoup mieux: il faudroit, comme vous l'avez judicieusement pensé, aider au Roi à manger notre bien, & chanter pendant co temps:

Tout est en seu sur la terre & l'onde, Tandis qu'en paix nous buvons ici.

Je connois un Gentilhomme qui vient de faire une Compagnie de Dragons, & qui a un peu dérangé ses affaires pour cela: il me contoit l'autre jour qu'étant allé demander du secours làdessus à un de ses oncles, le bon homme lui avoit répondu: mon neveu, croyez,

Tome II.

146 LETTRES HISTORIQUES vous, quand le Roi prendra une Ville en Flandres ou en Catalogne, qu'il vous la donne pour vous dédommager de toutes les dépenses que vous faites? Non, mon oncle, dit le Gentilhomme, je ne compte point là-dessus; vous êtes donc un grand fot, répliqua l'autre, de risquer votre vie & de vous ruiner pour rien. Croyez-moi, allez-vous-en dans votre Château, & si quelqu'un vouloit vous en tirer, ou vous en disputer la propriété, alors vous pourriez compter fur mon secours & sur celui de mes amis; mais je vous prie de ne pas m'en, demander d'autre. Le Capitaine de Dragons se retira fort confus; & en me faifant cette histoire, il pestoit fort contre son oncle, dont le raisonnement me paroît pourtant très-juste, & si juste que ce bon homme-là me paroît le premier François qui ait parlé de bon sens sur une affaire de cette nature. Mais pour revenir à celles d'Angleterre, je vous dirai qu'il a passé ici un Gentilhomme Suisse qui vient de ce Pays, & qui a apporté des nouvelles toutes ré-

ET GALANTES.

centes. Vous favez que les Suisses sont amis de tout le monde, aussi bien que Sosie, ainsi vous ne devez pas être sur-prise que celui-là ait eu la liberté de voyager dans des Pays ennemis les uns des autres; il s'est trouvé à Londres lorsque le Prince d'Orange est mort; il a vu son enterrement, proclamer la nouvelle Reine, & n'est parti qu'après avoir assisté à la cérémonie de son Couronnement; il nous a fait des relations de tout : & comme, je vous ai promis de vous faire part de tout ce que j'apprendrai dans mes voyages, je vais vous répéter ce que je lui ai entendu dire, comptant bien que sa narration vous fera plaisir, puisqu'à coup sûr vous n'avez jamais rien vu de pareil en France. A l'égard de la mort du Roi Guillaume, il dit que la chûte qu'il fit à la chasse pouvoit bien en avoir été la cause prochaine, puisque cela a ébranlé un corps qui étoit déjà très mal disposé. Quoi qu'il en soit, ce Prince s'est vu mourir sans frayeur; il a fongé en bon Chrétien à mettre ordre à sa conscience; & en bon politi-

148 LETTRES HISTORIQUES que à pourvoir à la sûreté de ses peuples, en prenant de justes mesures pour maintenir l'union entre ses Alliés. Au moins vous vous fouviendrez que dans tout ce que je dis ici, je ne suis que l'écho d'un Gentilhomme Suisse; ainsi mes expressions ne doivent pas vous fcandaliser. Enfin, ajouta-t-il, ce Prince après avoir réglé toutes choses, se sentant affoiblir, demanda que l'on se hâtât de lui donner la Communion. Ce n'est pas la maniere de la Religion Anglicane de porter le S. Sacrement; mais le Prêtre va dans la chambre du malade consacrer, ou benir le pain & le vin qu'il doit administrer. Le Roi Guillaume reçut ces symboles du Corps & du Sang du Seigneur, avec beaucoup de marques de piété, & mourut peu de temps ensuite, après avoir eu soin de se fermer lui-même les yeux. Lorsqu'on ouvrit fon corps, on n'y trouva presque point de fang, & rien de fain que le cœur & le cerveau; on le porta de Kensington où il étoit mort, à Westminster pendant la nuit, & on l'enterra fans

ET GALANTES. 1 149 pompe dans la Chapelle de Henri VII. Mais on peut dire, ajouta notre Suisse, que chaque cœur lui a dressé un mausolée digne de lui. Cependant, continuat-il, la Princesse Anne sut proclamée d'une commune voix; le Prince Georges de Danemarck, son époux, sut le premier qui la falua Reine: mais lorfqu'il lui baisa la main, pour lui rendre ses premiers hommages, elle l'embrassa fort tendrement. Le soir, comme elle étoit fatignée de tous les complimens qu'elle avoit été obligée d'essuyer pendant cette premiere journée de son regne, elle envoya avertir le Prince de venir se coucher, & se plaiguit même obligeamment à lui de ce qu'il se faisoit attendre: mais il lui répondit qu'il n'avoit pas cru qu'un Sujet dût prendre la liberté de venir coucher avec sa Reine, à moins qu'elle ne le lui ordonnât. La Reine lui fit connoître que les droits qu'elle venoit d'acquérir ne diminueroient jamais ceux qu'il avoit sur sa perfonne; & ils se coucherent de fort bonne amitié tout comme auparavant, car

150 LETTRES HISTORIQUES c'est le meilleur ménage du monde, & jamais mariage de Bourgeois n'a été mieux uni que celui-là. Enfin, ajouta le Suisse, après qu'on eut régle toutes choses, on songea à couronner la nouvelle Reine, & l'on prit pour cela le jour de la fête de S. Georges, qui est le Patron d'Angleterre. L'Eglise de Westminster, qui est le lieu destiné pour ces cérémonies, fut tendue magnifiquement; on dressa par'tout des échassauds où les places furent louées bien cher', & d'où l'on pouvoit voir la marche du Couronnement: car le Sacre se fit dans le Chœur, sous un pavillen dressé exprès. La Reine partit du Palais de Saint James, où est prétentement la Cour, parce que Witheal fut brûlé il y a quelques années. Elle traversa le Parc pour fe rendre dans l'Eglise, au son des timbales, trompettes & autres instrumens. Les femmes des Barons d'Angleterre ouvroient la marche, les Vicointesses venoient ensuite, suivies des Comtesses; après les Marquises, & les Duchesses; toutes les dernieres, les unes & les au-

tres coeffées & habillées à la Romaine, avec des corps de robes & des manteaux qui pendoient derriere, & qui étoient attachés sur les épaules avec des nœuds de diamans: toutes les Dames étoient parées d'un grand nombre de pierreries, & portoient chacune à la main une couronne enrichie de perles & de diamans, plus ou moins grande, suivant le rang qu'elles tenoient; car dans ce Pays chacun ne prend que ce qui lui est dû. Après cette nombreuse & brillante troupe, qui marchoit deux à deux en bon ordre, venoient les Barons, les-Vicomtes, Comtes, Marquis & Ducs habillés aussi à la maniere ancienne, & portant chacun aussi sa couronne à la main. Deux Seigneurs, dont l'un représentoit le Duc de Normandie, & l'autre le Duc d'Aquitaine, fermoient la marche: ils avoient des chapeaux de paille, ou du moins couverts d'un tissu d'or qui paroissoit être de paille ; car il est essentiel que cela soit ainsi, parce qu'apparemment ceux qu'il représentent en portoient de même. Le Prince 152 LETTRES HISTORIQUES

George marchoit ensuite immédiatement avec la Reine. Cette Princesse étoit dans ses habits royaux, & trois jeunes Demoiselles, des premieres du Royaume, portoient les bouts de son manteau royal. Elle entra avec un air doux & majestueux, regardant avec beaucoup de bonté toute la foule qui l'environnoit, & fut se placer dans le Chœur', où elle entendit le Sermon de l'Archevêque d'Yorck, qui prêcha fur ces paroles & il leur donnera des Princes pour nourriciers, & des Princesses pour nourrices. Ensuite la Reine communia & fit le ferment, après quoi Elle fut facrée par l'Archevêque de Cantorbery, & couronnée Reine de la Grande-Bretagne. On entendit alors retentir l'Eglise des acclamations du Peuple, qui marquoit sa joie par des cris de housé; le Soleil même, qui n'avoit pas paru depuis plusieurs jours sur l'horison, brilla dans ce moment tout d'un coup pour venir éciairer la fête, ce qui parut d'un fort bon augure. Enfin, la Reine fortit avec la Couronne Impériale sur la tête,

portant dans une main le globe, & tenant de l'autre le Sceptre. Les Dames qui la précédoient avoient aussi sur leur tête les couronnes qu'elles tenoient dans leurs mains en entrant. La Reine fut s'affeoir dans la chaife d'Edouard; après quoi elle entra dans une grande falle qu'on appelle la halle, où le dîner étoit préparé. Il étoit sept heures du soir lorsque Sa Majesté se mit à table. Pendant le repas le Champion parut, suivant la coutume, à cheval, armé de pied en cap; & après avoir jetté un de les gantelets par terre, il dit tout haut, que si quelqu'un prétendoit que Anne Stuard ne fût pas Reine légitime de la Grande-Bretagne, il n'avoit qu'à ramasser le gantelet, & qu'il auroit à faire à lui. Vous croyez bien que personne n'accepta le défi! Le Champion fit ensuite quelques caracoles sans tomber, ce qui est encore un fort bon présage en Angleterre : car on a remarqué qu'il étoit tombé lorsque Jacques II sut couronné; & il femble que ce regne a commencé sous de bons auspices; aussi

154 LETTRES HISTORIQUES les Anglois esperent qu'il sera heureux. La Reine but à la fanté du Champion dans une coupe d'or qu'elle lui présenta ensuite, & qu'il eut soin de mettre dans fa poche après l'avoir vuidée. Enfin, le repas fini la Reine fut prendre séance au Parlement, & s'eu retourna ensuite à S. James, dans le même ordre qu'elle étoit venue. Ainsi finit la cérémonie, & le récit que le Gentilhomme nous en fit, qui étoit peut-être un peu plus circonstancié; mais j'ai cru que je 'devois abréger, de peur de faire un volume au lieu d'une lettre. Après cela il nous dit, que parmi toutes les Dames qui accompagnoient la Reine, Mylady Strafort, fille de la Comtesse de Roye, & par conféquent Françoise, se faisoit remarquer par son grand air, & par sa magnificence. Cela nous fit beaucoup de plaisir pour l'honneur de la Nation : mais une Dame de Montpellier qui étoit présente à ce récit, tira dans le moment un mouchoir pour essuyer quelques larmes qu'elle ne pouvoit retenir. Nous voulumes d'abord favoir ce qui les ET GALANTES.

155

causoit; & la Dame affligée, après s'en être désendue quelque temps, nous dit qu'elle les donnoit au fouvenir d'une personne qui lui avoit été chere, & ajouta, en se tournant vers le Suisse, quelques années auparavant Monsieur auroit pu voir la Comtesse de Lincoln, ma fœur, tenir fon rang dans une pareille cérémonie. Quoi! Madame, ditil, la Comtesse de Lincoln étoit votre sœur? Je connois ce nom-là. Oui, continua la Dame, c'étoit ma sœur; elle étoit comme moi fille d'un bon Gentilhomme de Province, qui, comme il avoit des garçons, ne pouvoit traiter ses filles qu'en cadettes; ainsi il ne falloit pas compter sur une grosse dot; mais le défaut du bien étoit réparé en ma sœur par les agrémens de sa personne. Le Comte de Lincoln, suivant la contume des Seigneurs de sa Nation, vint voyager en France, & par une inclination naturelle à tous les Anglois, il vouhut faire quelque séjour à Montpellier; ce fut-là qu'il vit ma fœur, qu'on appelloit Mademoiselle de la Verune : elle

136 LETTRES HISTORIQUES lui plut; & comme elle étoit trop bien née, pour qu'il pût espérer d'être heureux auprès d'elle que par les bonnes voies, il n'hésita pas à la demander en mariage à mon pere ; le parti étoit trop avantageux pour le refuser. Quoique l'éloignement fît beaucoup de peine à ma mere, elle ne voulut pas faire manquer une si bonne fortune à sa fille; ainsi le mariage se sit, & Monsieur le Comte, après avoir resté encore quelque-temps dans ce Pays, emmena son épouse chez lui, où il la sit reconnoître Comtesse de Lincoln, malgré la répugnance de la Comtesse sa mere, qui n'avoit pas voulu donner les mains à ce mariage, & qui dans les suites, charmée des bonnes manieres de ma sœur, est devenue sa meilleure amie, & a même pris son parti contre son fils; car le Comte de Lincoln, par une inconftauce à laquelle la plupart des hommes font sujets, cessa d'aimer sa femme, & fe fépara même d'avec elle; mais il lui donna une pension convenable au rang qu'elle devoit tenir, & sur laquelle elle épargnoit

ET GALANTES. 157 épargnoit tous les ans de quoi faire un fonds pour les frais de sa pompe funebre : car elle a ordonné dans son testament, qu'on l'enterrât avec tous les honneurs dus aux Comtesses d'Angleterre, priant son mari, au cas que le bien qu'elle laitsoit pour cela ne fût pas suffifaut, de vouloir bien y suppléer; ce qu'il a fait, lui sachant bon gré de ce qu'elle avoit ainsi pourvu à porter son nom avec honneur jusques dans le tombeau. Après que la Dame eut fini son récit, & qu'on l'eut remerciée de la peine qu'elle s'étoit donnée de le faire, on fit des réflexions sur la fortune de la Comtesse de Lincoln. On blâma l'inconstance de son époux, ensuite on fit encore des questions au Gentilhomme Suisse sur ce qu'il avoit vu en Angleterre. Il nous dit bien des choses que j'avois remarquées dans les Mémoires de la Comtesse d'Aulnoi, & il nous parla sur-tout de la fermeté avec laquelle les Anglois affrontent la mort : il n'y a pas jusques à ceux qui pour leurs crimes sont exposés à souffrir celle qui

Tome II.

158 LETTRES HISTORIQUES
est la plus ignominieuse, qui ne la re PER çoivent de sens froid & sans émotion (6) ped ces malheureux, après qu'ou leur a l leur Sentence, prient leurs parens & 001 amis à leur mort, comme s'ils le prioient à leurs nôces, leur donnant 10 chacun des gants blancs & des cocar des de ruban de couleur uniforme pou le chapeau; & après les avoir régalé du mieux qu'ils le peuvent, ils s'en von tous gaiement à Tyborn, qui est le lier du supplice. Les patiens de distinction y sont menés en carosse, & ont der riere leur cercueil, en guise de valise les autres vont tous pêle-mêle sur la charrette; car on en pend toujours bor nombre à la fois; mais les conviés sont à cheval, qui caracolent autour des carosses & de la charrette. Notre Suisse nous dit qu'il avoit été curieux de voir, avant de partir, faire une de ces exécutions: il se rendit pour cela à Tyborn, qui est la Gréve de Londres, & vit arriver, parmi un nombreux cortege de conviés, une femme dans un fiacre, qui, par excès de tendresse, conduisoit

ET GALANTES. 159 son mari au supplice, & vouloit lui rendre les derniers devoirs. En effet, dès qu'elle vit qu'on se disposoit à l'expédier, elle descendit de son fiacre & courut l'embrasser, ensuite elle tira une bouteille de brandevin de sa poche dont elle le fit boire, afin de lui donner des forces pour le voyage, après quoi elle l'embrassa encore; & après lui avoir dit le dernier adieu, d'un œil sec, elle rentra dans son fiacre & se tint toujours appuyée sur la portiere pour le regarder mourir. Voilà, felon moi, prouver sa tendresse d'une maniere bien extraordinaire; mais chacun a fa façon d'aimer dans la vie, & il ne faut pas disputer des goûts. Je fouhaite que cette Lettre soit du vôtre; ne vous fâchez pas si je vous réponds un peu tard, vous ne perdrez rien pour attendre : car si je vous avois écrit plutôt, je n'aurois pu vous faire la relation du Couronnement d'Angleterre. Je crois qu'on nous va tailler de la besogne dans ces quartiers; à la bonne heure. Au reste, je n'ai point su l'histoire de M. Savari, & je vous prie, 160 LETTRES HISTORIQUES s'il vous plaît, d'avoir la bonté de me la faire. A Toulouse, ce.

LETTRE XXXVI.

En vérité, Madame, il y a plaisir d'avoir commerce de Lettres avec vous : quoi! non-seulement vous me donnez des nouvelles du Pays où vous êtes, mais encore vous m'apprenez ce qui se passe dans les Royaumes étrangers. Je vous assure que si je m'avisois de faire imprimer vos Lettres, je crois que ce seroit un fort joli Livre! On y verroit, comme dans les Romans de Mademoiselle de Scudery, tous les événemens contemporains, & il auroit par dessus l'agrément de la vérité. Vos nouvelles d'Angleterre m'ont fait un vrai plaisir, d'autant mieux que, comme vous dites, nous ne nous fommes jamais vus ici en pareille fête : cependant, pour ne pas demeurer en reste avec vous, je vous parlerai aussi des Pays étrangers,

ET GALANTES. / 16E

& je vous dirai qu'on écrit de Hollande que l'Archiduc y a passé & a été reconnu Roi d'Espagne sous le nom de Charles III; il s'est ensuite embarqué pour aller prendre possession des Royaumes qu'il prétend qui lui appartiennent légitimement. Voici un Sonnet qu'on a fait pour lui à la Haye.

Prince, en qui les vertus devancerent les ans, Vous qui surpasserez ce héros dont l'histoire Nous laisse une si longue & si belle mémoire, Et qui faites déjà la terreur des Tyrans, Votre place est marquée entre les Conquérants; Allez où vous attend une immortelle gloire, Le Ciel à vos côtés sait marcher la Victoire. Tous les vœux de l'Europe en sont de sûrs garants. L'Espagne, accoêtismée aux loix de vos Ancêtres, Ne reconnoît qu'en vous le pur sang de ses Maîtres, Et sous vos étendards brûle de se ranger. Des traîtres ont en vain, par un lâche artisce, Dans son sein contre vous introduit l'Etranger; L'Aigle porte la sondre & se fera justice.

Le Duc de Savoie est entré aussi dans la Ligue, & c'est pour le coup que le Roi peut dire: tout le monde contre moi, & moi contre tout le monde. Outre cette grande guerre qu'il aura à soutenir au dehors, on craint qu'il ne s'en allume

162 LETTRES HISTORIQUES une intestine dans le cœur du Royaume, & l'on dit qu'il y a quelques gens qui ont déjà pris les armes en Cevennes; le Maréchal de Montrevel est parti pour les aller mettre à la raison. Voilà tout ce que je puis vous apprendre à présent des affaires publiques: pour les particulieres, je vous dirai que Madame la Comtesse d'Aulnoi est morte, après s'être immortalifée par les beaux Li-vres qu'elle a donnés au Public. Mademoiselle de Scudery a aussi cessé de vivre. M. Pavillon n'a pas l'air non plus de durer encore long-temps; on dit que quand on eut obtenu pour lui la pen-fion de deux mille livres qu'avoit feu M. de Racine, Madame de Pontchartrain, en lui en envoyant le Brevet, lui fit dire que ce n'étoit qu'en attendant mieux, & que M. Pavillon répondit à l'envoyé de cette Dame, que si elle vouloit lui faire du bien, il falloit qu'elle se dépêchât, parce qu'il n'avoit pas le temps d'attendre. Voilà de grandes pertes pour la République des Lettres. Madame le Camus Meleçon, qui

tient aussi sa place parmi les beaux esprits, a fait présent au Roi d'un fort beau bouquet le jour de Saint Louis: c'est du portrait de Sa Majesté lorsqu'Elle n'avoit que six mois, avec ces Vers.

Le Ciel voulant honorer l'hyménée
D'une Reine & d'un Roi qui demandoient lignée,
Pour conferver le beau Sang de Bourbon,
Il commanda à l'humaine Nature
De lui faire une créature
Qui pût fervir aux Princes de Patron,
Sur-tout d'une belle figure;
Que la matiere en fût si pure,
Qu'on n'y connût l'humanité
Que pour la distinguer de la Divinité.

Que pour la distinguer de la Divinité Nature sut embarrassée,

N'étant pas fort accoutumée

A faire un tel chef-d'œuvre en faveur des lumains;
Elle parut pourtant fort animée
Pour obéir aux ordres fouverains,
Et demanda plus d'une année
Pour aller faire sa tournée
Chez les Déesses, chez les Dieux,

Et prendre ce qu'ils ont de bon, de précieux. Le Ciel y conseutit; elle assembla la Gloire, La Force, les Vertus, les Graces, la Victoire,

Et tous leurs plus rares tréfors Servirent à former & l'esprit & le corps De l'incomparable figure

Que l'on voit en petit dans cette mignature.

Le Roi a fort bien reçu ce présent; & a donné en échange son portrait enrichi de diamans à Madame le Camus. Mais à propos de beaux esprits, on me contoit l'autre jour une aventure arrivée à feu M. Pélisson & à M. de la Bastide, qui étoient aussi tous deux Bourgeois du Parnasse. On dit donc que M. Pélisson, après s'être converti pour fortir de la Bastille, suivoit un jour le S. Sacrement qu'on portoit à un malade, & que M. de la Bastide qui étoit Protestant, se trouvant dans la rue, prenoit le parti de la fuite, lorsque M. Pélisson qui l'apperçut, & qui se souvenoit des Pseau. mes de Marot, lui dit à demi bas:

> Que Dieu se montre seulement, Et l'on verra foudainement Abandonner la place.

A quoi Monsieur de la Bastide répondit sans hésiter, en le retenant par le bras pendant que le S. Sacrement s'éloignoit: non,

> Mais mal fur mal s'entaffera fur ceux Qui vont courant après ces Dieux étranges

Il avoit pris sa réponse au même lieu que la demande, & l'on ne pouvoit guere en choisir de plus juste. J'allois vous dire que ce n'est pas seulement en Gascogne qu'on a l'esprit présent, & je ne faisois pas réflexion que ces deux Meslieurs étoient Gascons; mais pour dire aussi quelque chose à la louange des Normands, il faut que je vous coute ce que dit le jeune Marquis de Tierceville, fils du Lieutenant de Roi de Dieppe, chez une femme de condition, où un de ces grands diseurs de rien, qui veulent toujours primer par-tout, l'avoit introduit : ce beau parleur dit en entrant à la Dame, avec un air de confiance: Madame, voilà M. le Marquis de Tierceville que je vous présente, qui n'est pas si sot qu'il en a la mine. Madame, répondit Tierceville, c'est la différence qu'il y a de lui à moi; tout le monde trouva cette réponse fort juste, & elle rabattit un peu le caquet du trop présomptueux introducteur. Voilà à quoi sert l'esprit. On dit que le Duc de Roquelaure, qui fait toujours briller le sien

166 LETTRES HISTORIOUES aux dépens du prochain, déconcerta bien un jour Monsieur d'Hermenonville au Palais Royal. Monsieur d'Hermenonville a pris l'habitude, lorsqu'il fait compliment à quelqu'un, de dire toujours, je vous baise les mains; ti bien que trouvant Monsieur le Prince au Palais Royal qui lui fit honnêteté, il n'eut garde de manquer à répondre par son compliment circulaire : quelque temps après, Monsieur le Prince étant sorti, Monseigneur qui étoit aussi au Palais Royal, demanda où il étoit passé. Il ne tardera pas à revenir, dit le Duc de Roquelaure, il est allé seulement laver ses mains que Monsieur d'Hermenonville a baifées. On rit beaucoup de cette faillie de Roquelaure, excepté le pauvre Monsieur d'Hermenonville, qui n'avoit pas les rieurs de son côté. Mais il est temps de venir à l'histoire de Monsieur de Savari que vous m'avez demandée. Monsieur de Savari étoit une espece de Philosophe suivant la Secte d'Epicure; sa maison étoit dans la rue des Déjeûneurs; & comme il n'avoit ni femme, ni

ET GALANTES.

167

enfans, c'étoit un réduit où la plupart des beaux esprits de la Cour & de la Ville se rendoient tous les jours pour goûter en liberté les plaisirs de la vie : le Maître, quoique perclus par la goutte, ne laissoit pas de contribuer à l'agrément de cette société par celui de son esprit : il n'avoit pour train qu'un Valet & une Cuisiniere, & vivoit content, fans ambition & fans avarice, lorfqu'il se vit contraint de quitter la vie de la maniere du monde la plus terrible. Un jour qu'il étoit seul chez lui, un homme de sa connoissance vint lui demander à dîner. Monsieur de Savari le reçut avec plaisir, & pour le régaler il ordonna à fon Valet d'aller tirer du vin de Champagne. Le convié, qui savoit les êtres du logis, dit à Monsieur de Savari, qu'il alloit suivre le Valet à la cave pour voir s'il prenoit du meilleur; & dès qu'il fut descendu, il ramassa un levier qui etoit par terre & en assomma le pauvre Valet. Un chien qui voulut s'avifer d'aboyer eut aussi le même sort; la Servante qui faisoit une fricassée de

168 LETTRES HISTORIQUES

poulets dans la cuisine, fut traitée de la même maniere, & étendue sur les carreaux avec le même levier, & cela en moins de temps que je n'en ai mis à vous le rapporter; le chat n'en put pas feulement échapper, & ce maître exterminateur l'immola encore à sa colere; après quoi il rentra dans la chambre de M. de Savari, qui en étoit l'objet, & qui n'étant pas en état de dé-fense, ni de pouvoir suir, parce qu'il étoit cu-de-jatte, ne put point éviter le coup de levier qui lui ôta la vie de la même maniere que fon Domestique venoit de la perdre. Après cette exécution, celui qui en étoit l'auteur écrivit dans un livre qui étoit sur la table, la maniere dont il l'avoit faite; mais il n'eut garde de mettre son nom. Il y avoit sur la cheminée une pendule avec une tête de mort, & pour devise: regardez-là afin de régler votre vie. On trouva ensuite qu'on avoit écrit dessous: regardez sa vie & vous ne serez pas surpris de sa fin. Enfin le meurtrier, quel qu'il foit, fortit après avoir pleinement fatisfait

ET GALANTES. 169 satisfait sa vengeance, & ferma la porte

fans emporter quoi que ce soit. Quand on vint pour voir Monsieur de Savari, on fut surpris de trouver la porte fermée, & de ce que, quoiqu'on frappât, personne ne venoit ouvrir. Comme on favoit que Monsieur de Savari n'étoit pas en état de fortir, on ne douta point qu'il ne lui fût arrivé quelque chose, & on n'hésita pas à faire rompre la porte : mais l'on fut extrêmement surpris de ne trouver par-tout que des corps morts, fans qu'il y cût une goutte de fang répandu, car on les avoit tous faits expirer fous le bâton : comme ou trouva encore le couvert mis, & toute la vaisfelle d'argent étalée, sans qu'il en manquât une piece, on comprit bien que ce n'étoit pas là l'ouvrage des voleurs; on avertit la Justice, qui se transporta d'abord sur les lieux; & en faisant l'inventaire des papiers, on trouva une let-tre de femme écrite à M. de Savari, dans laquelle cette Dame disoit : nous sommes perdus! mon mari vient de tout Savoir! songez au remede: il n'y a que Tome II.

170 LETTRES HISTORIQUES

Paparel qui puisse ramener son esprit; faites qu'il lui parle, sans quoi il n'y a point de salut à espérer. Cette lettre n'étoit ni signée, ni datée; cependant làdessus Paparel sut cité en Cour: mais il répondit au Ministre qu'il ne savoit ce que c'étoit; qu'il étoit vrai qu'il avoit été ami de Monsieur de Savari, mais qu'il étoit le moindre de ceux qui alloient dans cette maison. Et effectivement, quoiqu'il soit Trésorier de l'ordinaire des Guerres, très-riche, agréable & débauché, il alloit chez Monsieur de Savari des gens de bien plus haute volée, comme Monsieur le Duc de Vendome, & d'autres Seigneurs de la Cour. Enfin tout ce qu'on a pu comprendre delà, c'est que quelqu'un, dont la femme ou la fille avoit été déshonorée par l'entremise de Monsieur de Savari, l'avoit facrifié, lui & tout ce qui lui appartenoit, à son juste ressentiment: ainsi on n'a pas voulu approfondir la chose, de peur de pénétrer des mysteres qu'il n'étoit pas à propos de découvrir. On avoit d'abord fait arrêter des gens a

ET GALANTES. 171

qu'on mit ensuite en liberté, de peurqu'ils ne dissent plus qu'on n'avoit envie de favoir; ainfi la mort de Monfieur de Savari n'a pas été vengée. Au reste, on a publié ici un Arrêt contre les pauvres mendians, qui les condamne au carcan pour la premiere fois, la seconde au fouet; & on dit que cela auroit été jusques à la corde, si Monseigneur ne s'y étoit opposé. L'Arrêt a été déjà exécuté; on fouetta l'autre jour quelquesuns de ces malheureux tous attachés ensemble, dont l'un étoit un vieux soldat de soixante & dix ans, qui dit, pendant qu'on le lioit : Dieu soit loué, j'ai passé ma jeunesse à servir le Roi; il m'a casse quand il n'a plus eu affaire de moi, & à présent que je suis vieux & pauvre, il me fait donner le fouet pour récompense, parce que je demande un morceau de pain au Nom de Dieu, sans faire tort à perfonne. Il y avoit encore un pauvre Breton qui se disoit héritier légitime du Duc de Chaulnes, & qui se tuoit de montrer tous ses prétendus titres; mais les uns & les autres furent fustigés mal-

172 LETTRES HISTORIQUES gré leurs remontrances : on fit seulement quartier à un Irlandois, parce qu'il n'entendoit pas la langue. Une si grande févérité a fait beaucoup crier ici contre Monsieur d'Argenson, & contre les Ministres qui l'ont conseillée : & franchement le cas est criant; il vaudroit bien mieux pourvoir à la subsistance des pauvres, comme on fait en Hollande, où l'ou dit qu'il y a des maisons pour tous les âges, où l'on est bien entretenu & avec beaucoup de douceur; aussi, bien loin de s'y faire traîner, on y entre avec plaisir, & l'on y est reçu quand on n'a pas le moyen de subsister : d'ailleurs les orphelins y sont élevés avec soin; on leur fait apprendre des métiers, & les filles ne sortent delà que pour être mariées, & les garçons lorsqu'ils sont en état de gagner leur vie, & c'est aux dépens de la maison que se font les frais de l'établissement des uns & des autres : voilà ce qu'on peut appeller de bonnes foudations, & de véritables maisons de charité: non pas les nôtres, où l'intention des fondateurs est

fi mal fuivie, & dont les revenus ne servent qu'à enrichir ceux qui en sont directeurs: mais nous aurions trop à faire si nous voulions entreprendre de réformer les abus, c'est à quoi nos Magistrats devroient travailler, & c'est à quoi ils pensent le moins. Mais à propos de Magistrats, on dit que Monsieur d'Argenson, lorsqu'il fut reçu à la Charge de Lieutenant de Police, fut voir Monfieur de Harlay, notre Premier Président, & que ce grave Sénateur lui dit, avec ce férieux que tout le monde lui connoît: Monsieur, clarté, sûreté & netteté, après quoi il le quitta. Le nouveau Lieutenant ne savoit ce que ces trois mots vouloient dire; mais on lui fit comprendre que Monfieur le Premier Président lui avoit voulu par-là remontrer son devoir, & lui faire entendre, qu'il devoit avoir soin de faire bien éclairer les rues, de les tenir nettes, & de pourvoir à la sûreté publique, en faisant punir sévérement les voleurs ; voilà ce que significient les trois mots énigmatiques, & voilà une P 3

174 LETTRES HISTORIQUES maniere de s'exprimer bien laconique. On me contoit ces jours passés encore une réception bien séche que Monsieur de Ponichartrain fit, lorsqu'il étoit encore Contrôleur Général, à des Sous-Fermiers des Aides de Champagne: ces Messieurs, ruinés par la grêle qui venoit de détruire en un moment l'espoir le plus doux des vendanges, furent en corps trouver Monsieur de Pontchartrain, & lui dirent qu'en honneur & en conscience il ne pouvoit pas se dispenser de leur accorder quelques dédommagemens : Messieurs, leur répondit le Ministre, si c'est ici un cas de conscience, il ne me convient pas d'en connoître, & c'est à la Sorbonne à en décider; & s'il s'agit du point d'honneur, cela n'est pas non plus de mon fait, & vous devez vous adresser à Messieurs les Maréchaux de France qui sont établis pour en juger. Les pauvres Sous-Fermiers s'en retournerent fort confus, & furent se résugier au Temple, pour pouvoir, en repos & à l'abri de leurs Créanciers, pleurer la perte de leurs

vendanges. Quelque temps après il courut dans Paris d'affez mauvais Vers contre Monsieur de Pontchartrain; quoiqu'il n'y eût que des jeux de mots, & quelques pointes fades, ils ne laissernt pas d'être trouvés plaisans, parce qu'ils étoient satyriques, tant on est à présent dans le goût mordant. Les voici:

Défiez-vous, Peuple de France, De ce Ministre de Finance, Que l'on appelle Poutchartrain: C'est un pont de planches pourries, Un char trasné par des suries, Dont le diable emporte le train.

Vous voyez que ce n'est pas grand'chose; mais comme j'en ai ri, je compte
que vous poutrez aussi en rire, & c'est
dans cette vue que je vous les envoie.
Mais à propos de désiez-vous, il faut
que je vous sasse part de quelque chose
d'assez vis qui sut dit l'autre jour au
Pere de la Chaise par un Gascon; car il
faut toujours en revenir à eux pour les
jolies saillies: c'étoit une espece d'Abbé
qui couroit depuis long-temps un Bénésice, & que le bon Pere avoit leurré

176 LETTRES HISTORIQUES par de belles espérances qui n'eurent aucun effet; si bien que le Gascon, au désespoir de se voir forcé à les perdre, dit au Confesseur du Roi, Iorsqu'il lui annonça qu'il n'y avoit rien à faire pour lui : ah ! mon Pere, j'ai été un grand sot de me sier à vos promesses, & ma mere avoit bien raison de me dire, quand j'étois petit, qu'il ne falloit jamais s'asseoir sur une chaise qui n'avoit que trois pieds. Le Gascon faisoit par-là allusion au nom du Religieux, & à la nécessité où il est réduit par son âge de porter un bâton, & cela prononcé par un Gascon, avec l'accent de son Pays & un air de chagrin mêlé de comique, fut trouvé tout-à fait plaisant. On en sit l'histoire au Roi, & elle s'est ensuite bientôt répandue dans la Ville. On m'en a fait encore une autre que je veux vous conter, au hafard de grossir cette Lettre. Une belle Bretonne, qu'on appelle Mademoiselle Lessevin, voulant mettre ses attraits à profit, s'imagina que le Chevalier de B. qui en paroissoit touché, pourroit bien donner dans le

ET GALANTES. 177, Sacrement: pour cela elle eut foin d'einployer à propos les rigueurs & les complaisances; & enfin, par son savoir faire elle obtint de lui une promesse qui devoit être effectuée lorsqu'elle le requerroit. Cette promelse sut ensermée préciensement dans une cassette en attendant le temps de s'en servir, & la belle fe flattoit par avance de l'espoir de devenir Princesse: mais il fallut bientôt décompter; car le Chevalier naturellement volage se lassa d'une conquête qui ne lui avoit coûté qu'un trait de plume, & songea à en faire de nouvelles. Mademoiselle de Lessevin, au désespoir, fit tout ce qu'elle put pour le retenir & pour le rappeller; mais il n'y eut pas moyen, il étoit dérouté, & les pleurs & les tendresses de la Demoiselle ne pouvoient plus rien fur son cœur. Quand elle vit cela, elle le menaça de montrer la promesse & de le faire contraindre par Justice à l'effectuer. Le Chevalier lui dit sans s'émouvoir, qu'elle

pouvoit faire tout ce qu'elle voudroit, & qu'il la mettoit au pis. La belle irri-

178 LETTRES HISTORIQUES tée, perdant alors patience, passa des menaces aux essets, & produitst sa promesse en Justice: elle sur lue en pleine Audience, & les Juges la trouverent conçue en ces termes.

Je soussigné promets d'épousséer Mademoiselle de Lessevin toutes les sois que j'en serai requis par elle. Signé, le Chevalier de B.

Vous pouvez vous imaginer qu'une pareille promesse ne manqua pas de faire rire ceux qui en sirent la lecture, & ceux qui l'entendirent. L'Avocat du Chevalier dit qu'il étoit prêt de l'effectuer, que la Demoisselle n'avoit qu'à parler, & qu'il n'étoit pas nécessaire qu'elle le sît citer en Justice pour cela. Jugez de la confusion de cette sille; sans doute qu'elle ne s'entendoit pas mieux en orthographe, que Mademoisselle B. en diamans; elles n'ont à présent qu'à se joindre ensemble, les voilà dupées à-peu-près de même, quoique ce soit en dissérentes saçons. Voilà ce que c'est

que d'avoir eu, l'une trop d'avarice, & l'autre trop d'ambition. Voilà, ce me semble, bien des histoires que je vous conte cette sois-ci; vous voyez que vous n'avez pas à faire à une ingrate. A Paris, ce. Je suis, &c.

LETTRE XXXVII.

E vous suis bien obligée, Madame, de la peine que vous avez prise de me conter la sin tragique de Monsseur de Savari. C'est quelque chose de terrible, j'en ai frémi, aussi bien que de la cruauté avec laquelle on traire les pauvres: je ne suis pas surprise qu'on ait crié contre; & l'on ne devroit pas donner de nouveaux sujets de plainte à un Peuple qui commence à être bien las de soussire. On connoît à présent dans cette Province, mais trop tard, combien il est dangereux de pousser les gens à bout; & je doute qu'il soit fort aisé de tirer parti de ceux qui out pris les

180 LETTRES HISTORIQUES armes en Cévennes. L'affaire est plus se rieuse qu'on ne se l'imagine ; nous en savons des nouvelles par Monsieur de Fimarcon qui est de ce Pays, & dont le Régiment a été étrillé de la belle maniere par les Camifards, c'est ainsi qu'on appelle ceux qui se sont soulevés; Te ne sais pas la signification de ce nom; on prétend que l'étymologie vient du temps des guerres du Duc de Rohan: quoi qu'il en soit, ceux qui reviennent de ce Pays disent, que les Camisards sont tous gens bien aguerris, qui se battent en désespérés, voulant vaincre ou mourir : que leur discipline militaire est la plus belle du monde & la mieux. observée, & qu'ils ont à leur tête un jeune adolescent qui a les talens d'Ulisse & d'Achille, & la prudence des Généraux les plus expérimentés: on dit qu'il donne terriblement de la tablature au Maréchal de Montrevel, & je ne fais pas comment tout cela fe terminera. Nous avons ici un Archevêque qui, s'il en étoit cru, feroit traiter les pauvres aussi mal qu'on les traite à Paris, sans s'en

ET GALANTES. - 181 s'en enquérir pour la conscience; il les hait à la mort & ne peut les voir sans frémir; c'est une antipathie naturelle qu'il ne fauroit furmonter, non plus que l'aversion qu'il a pour se trouver lui treizieme à table, qui lui attira une fâcheuse affaire il y a quelque temps. Un Officier Général appellé Monfieur de Légal, se tronvant ici, sut chez un de ses amis lui demander à dîner : cet ami lui répondit qu'il étoit fâché de n'être pas son maître ce jour-là, & qu'il s'étoit engagé à aller dîner avec l'Archeveque; mais, ajouta t-il, un invité en peut mener un autre; & je suis sûr que si vous voulez être de la partie, vous ferez honneur & plaisir. M. de Légal accepta la proposition, avec cet air aisé que donne l'usage du beau monde : il se rendit à l'heure du dîner à l'Archevêché avec son ami, trouva la nape mise & douze converts: on servit, & chacun prit sa place. L'ami de Monsieur de Légal vou'ant faire les honneurs, lui donna son convert, & en demanda un autre à un Valet, qui n'eut Tome II.

182 LETTRES HISTORIQUES garde de le lui donner, parce qu'il avoit ordre de ne pas passer la douzaine:

ce Monsieur, ennuyé de se voir ainsi au filet, se leva & prit lui-même sur le bufet ce dont il avoit besoin, ce qui sit rougir de dépit notre Archevêque : cependant, Monsieur de Légal qui ignoroit ce qui se passoit & qui mangeoit toujours à bon compte, voulant faire sa cour au Prélat, dit tout haut; pour cela woilà une excellente soupe! Alors l'Archevêque ne pouvant plus se contenir, lui répondit brusquement, elle n'avoit pas été faite pour vous. M. de Légal riposta avec son assiette, & si l'on ne s'étoit pas mis entre deux, la mitre auroit risqué quelque chose : la table fut renversée, & le repas déconcerté; tout le monde sortit, & cette affaire inté-ressa toute la Ville; mais on trouva moyen de l'accommoder, en donnant un tour aux paroles de l'Archevêque, & l'on supposa, qu'en disant que sa soupe n'avoit pas été faite pour M. de Légal, il avoit voulu dire qu'il l'auroit fait faire meilleure, s'il s'étoit attenda à l'honet Galantes. 183
neur de l'avoir à dîner. Ces excuses surent prises pour ce qu'elles valoient, &
le raccommodement sut fait tant bient
que mal; & je ne crois pas que l'Archevêque s'avise de faire de long-temps
de pareilles incartades. Il a beau être
frere de M. de S. Pouange, on n'est
point ici d'humeur d'essuyer ses brus-

queries, qui lui ont valu un couplet de

Lorsque le gros S. Pouange A la Crêche parut, Berger, Bergere & Auge, D'abord tout disparut. aignit du Prélat la brutale ma

chanson sur l'air de don, don.

On craignit du Prélat la brutale manie; Il fit figne au Poupon, don don; Mais il ne falua, la la, Ni Joseph ni Marie.

On n'est point du tout endurant dans ce Pays, & j'ai oui dire que la Marquise de Calvisson sut obligée de s'y relâcher un peu des airs de hauteur qu'elle s'est donné par-tout ailleurs. Cette Dame, * dont la beauté a fait

^{*} C'étoit autrefois la belle Mariveau, Fille

184 LETTRES HISTORIQUES tant de bruit, aussi fiere que belle, s'avisa, lorsque son époux vint ici pour se faire installer dans la charge de Lieutenant de Roi de la Province de Languedoc; elle s'avisa, dis-je, de recevoir ses visites debout; & pour n'être pas obligée de faire affeoir les Dames, elle fit ôter toutes les chaises qui étoient daus sa chambre, voulant se donner un air de supériorité avec toutes ces femmes de gens de Robe, qui, ne s'accommodant pas d'une pareille réception, lui jouerent un plaisant tour; elles furent en troupe la voir ; firent ôter les sieges de leurs carosses, & mettre quatre tabourets dans chacun, que les Valets de ces Dames avoient ordre de prendre quand elles descendroient de leur carosse, & de les porter de-, vant elles ; si bien que Modame de Calvisson sut toute étonnée de voir entrer - dans sa chambre une vingtaine de laquais armés de tabourets, & suivis de leurs Maîtresses qui s'assirent saus façon, & dirent à Madame de Calvisson, qu'elles avoient cru devoir user de précau-

185

tion, parce qu'elles s'étoient apperçues' qu'il n'y avoit point de chaises dans sa chambre; qu'apparemment elle aimoit à se tenir debout, qu'elle pouvoit avoir pris cette habitude à la Cour: mais, ajouterent nos Robines, pour nous qui ne sommes point obligées de faire notre cour à personne, nous avons accoutumé d'être assises & ne saurions nous tenir autrement. Madame de Calvisson sut obligée d'essuyer cela & de mortisier sa vanité; car il n'auroit pas été à propos de s'attirer à dos tout un Parlement, dans le temps que son mari venoit en demander le suffrage, & un Parlement aussi fier que l'est celui-ci : c'est le second du Royaume ; il passe même pour équitable, & la Cour s'en remet fouvent à lui pour la décision des affaires les plus importantes. On dit qu'il leur va venir du Bas Languedoc un assez plaifant procès, pourvu qu'on ne l'accommode pas en chemin : c'est un duel de femme. Une Dame de Beaucaire ayant trouvé dans une assemblée une fille de condition qui avoit été autrefois la Maî-

186 LETTRES HISTORIQUES tresse de son mari, & qu'elle soupçonnoit peut-être de l'être encore, lui dit des choses si piquantes, que la Demoiselle, qui n'étoit pas d'une humeur endurante, après lui avoir répondu quelques duretés, lui jetta un chandelier à la tête. Comme tout le monde étoit occupé au jeu, on n'avoit pas fait d'abord toute l'attention qu'on auroit dû à cette querelle : mais dès qu'on s'apperçut qu'on la poussoit au-delà de l'invective, ou fit ce qu'on put pour la terminer : le coup de chandelier n'avoit porté que contre une muraille, & par conséquent avoit moins fait de mal que de peur, ainsi on obligea les Dames à s'embrasser, & l'on crut que cela seroit fini; mais on se trompa, car la Demoiselle ferra la main de son ennemie pendant qu'on les raccommodoit, & dès le lendemain matin lui envoya un cartel en ces termes.

Si vous voulez avoir raison du coup de chandelier d'hier au soir, vous n'avez qu'à vous rendre sur les dix heures au jardin.

de.... vous m'y trouverez avec deux épées, & je serai fort aise que vous me donniez satisfaction sur tout ce que vous m'avez dit d'injurieux: mais sur-tout venez seule, & ne parlez de ceci à personne; car il seroit dangereux d'embarrasser des hommes dans une querelle que nous pourrons sort bien vuider tête à tête, pourvu que vous soyez de mon humeur. Je vous attends.

La Dame n'eut garde de manquer au rendez-vous: la Demoiselle lui donna le choix des deux épées; & après avoir bien fermé la porte du jardin en dedans, elles commencerent leur combat avec l'adresse que peuvent avoir deux Dames plus accoutumées à l'exercice de la quenouille qu'à celui de l'épée : elles se chamaillerent fort long-temps, & firent tant de bruit qu'on les entendit d'un jardin qui étoit tout auprès ; on crut que c'étoit des hommes qui étoient aux prises, & l'on courut d'abord pour les séparer. Comme nos Dames avoient eu la précaution de se barricader, il fallut rompre la porte, & l'on craignoit

188 LETTRES HISTORIQUES que le retardement ne fût funeste aux combattans: enfin on entra, & on fut bien étonné de voir deux femmes qui se portoient des bottes à tort & à travers: la chaleur du combat les avoit empêchées de sentir leurs blessures; mais dès qu'on les eut désarmées, & qu'elles virent couler leur sang, elles tomberent toutes deux évanouies: on les emporta chez elles, & l'on trouva que la femme avoit un coup d'épée dans le teton gauche, & la Demoiselle un dans la cuisse. Elles ont été toutes deux très-mal; & pendant qu'on travailloit à leur guérison, Jes parens ont fait, de part & d'autre, de grandes procédures : l'affaire a été portée au Sénéchal de Nîmes en premiere instance; & l'on a ensuite appellé au Parlement; mais ou croit que M. de Baville accommodera cela; & que ces deux Dames, qui sont à présent tout àfait guéries, n'iront pas plus loin que Montpellier: on souhaiteroit fort de les voir ici, à cause de la nouveauté du cas. M. de Baville a dit qu'il falloit que le Roi établît à l'avenir des Juges pour

ET GALANTES. 189 décider du point d'honneur entre les femmes, & que cette affaire-ci, à laquelle il veut donner un tour comique, n'est pas du ressort des Maréchaux de France: on prétendoit pourtant au Pays que c'étoit un duel dans toutes les formes; que ces Dames feroient obligées de subir la rigueur des Loix, sans que leur sexe pût les en garantir, puisque fous le nom d'homme on comprend toute l'espece, & que l'on prend la plus noble partie pour le tout. Cependant M. de Baville trouve le cas graciable, & il en a écrit en Cour d'une maniere à faire rire le Roi, plutôt qu'à l'irriter coutre des femmes si déterminées. Voilà pourtant qui fait honneur à notre sexe, & qui fait voir que si l'on nous employoit, nous ferious bonnes à quelque chose; au moins pour moi, quand je me tâte, il me semble que j'ai du cœur, & que si j'étois en colere je me battrois comme quatre; & franchement je crois que quand Messieurs les hommes sious empêchent d'aller à la guerre, c'est bien

moins pour ne pas nous faire partager

190 LETTRES HISTORIQUES le péril, que pour n'être pas obligés de partager avec nous la gloire. J'ai vu à Montpellier une jeune fille qui a fait un coup aussi hardi qu'on en puisse faire, & qui a marqué dans cette occasion une fermeté & une générolité extraordinaires. M. de Baville fut averti d'une assemblée que les gens de la Religion avoient faites en Cévennes, dans les terres d'un Gentilhomme appellé M. de Monvallien. D'abord il se porta sur les lieux, suivi des ministres de sa colere; l'assemblée fut dissipée; les uns prirent la fuite, les autres furent tués : l'on prit le Ministre, & M. de Baville, qui vouloit en faire un exemple, le donna en garde à M. de Monvallien, & l'obligea de lui en répondre. M. de Monvallien, qui n'auroit pas pu refuser de s'en charger fans se rendre suspect, le fit enfermer dans une chambre de son Château, où M. de Baville lui-même étoit logé avec toute sa petite cour, & où il fe reposoit en attendant l'arrivée des bourreaux qu'il avoit mandés, & qui devoient mettre la derniere main à l'ouET GALANTES. 191

vrage. Pendant ce temps, on tâchoit de se réjouir, & l'on fit une partie de chasse: mais au retour de cette chasse, M. de Baville fut terriblement surpris d'apprendre que le Prédicant s'étoit sauvé : cette nouvelle pensa le faire crever de dépit : il accufa d'abord M. de Monvallien d'avoir favorisé cette évasion, & jura que sa tête en répondroit. M. de Monvallien avoit beau se retrancher fur son innocence, il n'en étoit pas crii; mais dans le temps que cela fe passoit, une Demoiselle qui étoit depuis quelque temps au Château, comme Gouvernante ou comme amie, (je ne fais pas lequel des deux;) mais enfin cette Demoiselle, qu'on ne se seroit jamais avisé de soupçonner, vint dans la falle où M. de Baville fulminoit, & s'exposa à toute sa fureur, en s'accusant elle-même d'avoir fait fauver le Prédicant: elle dit qu'elle avoit pris pour cela le temps qu'on étoit à la chasse, & conta la maniere dont elle s'y étoit prise. Monsieur de Baville, sans attendre qu'elle eût fini son récit, lui donna un

192 LETTRES HISTORIQUES coup de pied qui la jetta d'un bout de la faile à l'autre bout, & l'envoya ensuite en prison. Il vouloit d'abord la faire pendre, mais il se contenta de la faire fouetter publiquement par la main du bourreau, ne pouvant pas s'empêcher d'admirer le courage de cette fille & son bon cœur, qui ne lui avoit pas permis de laisser condamner Monsieur de Monvallien pour un crime qu'elle avoit commis. Cette aventure a fait grand bruit; Monsieur de Monvallien en fut quitte pour quelque temps de prison & d'exil; & quand je passai à Montpellier, on me fit voir cette pauvre fille qui étoit encore en fort méchant état, & qui depuis est passée, à ce qu'on dit, en Angleterre. Vous voyez, Madame, par cette aventure, & par celle de nos deux Duellistes, que les semmes peuvent être capables de courage, & même de bravoure. Mais, pour en revenir au Parlement de Toulouse & à leur maniere de juger, on me contoit l'autre jour comment ce célebre Sénat avoit décidé une affaire un peu embarraffante.

rassante. Un homme étoit monté au plus haut du clocher d'une Eglise pour y raccommoder quelque chose; il eut le malheur de tomber delà en bas, mais en même-temps il fut affez heureux pour ne se faire aucun mal, & sa chûte ne devint funeste qu'à un homme qui se trouva en bas, & sur lequel il tomba; & voilà le sujet du Procès. Les parens de cet homme attaquerent en Justice celui qui étoit tombé du clocher, l'accusant de meurtre, & prétendant le faire condamner, fi-non à la mort, du moins à d'autres peines, & tirer de lui de grosses sommes d'argent: cette affaire fut plaidée & replaidée dans bien des Tribunaux; il falloit donner quelque satisfaction aux parens du mort, & l'on ne pouvoit se résoudre à punir un crime qu'on ne pouvoit imputer qu'au feul malheur. Voici comme le Parlement de Toulouse décida le cas. On ordonna à celui qui demandoit vengeance de monter au haut du clocher & de se laisser tomber fur celui qu'il poursuivoit, qui étoit obligé de se trouver précisément R Tome II.

194 LETTRES HISTORIQUES au dessous, dans la même place où le défunt avoit perdu la vie. Un pareil Jugement fut la fin du Procès. Les parens du mort cesserent leur poursuite, & il n'y en eut pas un d'eux qui voulût rifquer un faut si périlleux; ainsi cet Arrêt, qui ne fut point exécuté, fut pourtant définitif. Mais à propos de Magiltrats, vous m'avez parlé dans votre derniere de Monsieur de Harlay, Premier Président du Parlement de Paris; ce qu'il dit à Monsieur d'Argenson me paroît bien joli, & j'aime cette maniere de parler laconique qui dit beaucoup en peu de paroles: on dit que toutes celles de M. de Harlay sont des sentences qu'on recueillera pour les donner quel-que jour au public : mais je vous ferai bien obligée si vous voulez avant cela me faire part de quelques-uns de ses dits. On m'a fait ici cent questions sur son chapitre, & je n'ai pas pu répondre à toutes; je ne l'ai connu que Procureur-Général, fort dévot, ou du moins voulant paroître tel : tout ce que je fais, c'est que lorsque l'on défendit la Comé-

die du Tartusse, Moliere parut sur le Théâtre, dans le moment qu'on devoit commencer la Piece, & dit à toute la foule qui étoit assemblée pour en voir la représentation: Messieurs, nous avions résolu de vous donner aujourd'hui le Tarsuffe, mais M. le Procureur-Général ne veut pas qu'on le joue. On prétend que cette équivoque fit pour le moins autant de plaisir que la Piece même en auroit pu faire : Moliere y trouva celui de la vengeance, sans craindre celle du Magistrat, qui ne pouvoit pas se plaindre sans convenir en quelque maniere du fait, & fans faire voir qu'il s'étoit reconnu lui-même là-dedans; voilà tout ce que je sais de M. de Harlay : je crois qu'il vous sera aisé de m'en apprendre davantage, & je vous en supplie. On est fort dévot dans cette Ville; & ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle Toulouse la sainte; mais c'est une sainteté un peu à l'Espagnole, c'est-à-dire, que pendant qu'on tient un chapelet dans une main, on coupe les bourses avec l'autre. Les Dames sont fort régue

196 LETTRES HISTORIQUES lieres à entendre la Messe; elles vont ordinairement à l'Eglise des Carmes, qui est le rendez-vous du beau monde; là les amans fe mettent à genoux aux pieds de leurs Maîtresses, qui leur parlent en faisant semblant de lire des prieres, & leur disent toute autre chose que ce qui est dans les livres qu'elles tiennent dans leurs mains. Il y a des femmes qui, sous prétexte de dévotion, se gendarment contre l'Opéra & la Comédie, & ne font pas scrupule de passer les jours & les nuits au jeu : enfin , chacun habille sa dévotion à sa mode, & décide des cas de conscience suivant son inclination. Pour moi, qui veux me prévaloir du privilege du Pays, & qui n'aime pas le jeu, je soutiens hardiment que c'est le plus criminel de tous les plaisirs, & que l'Opéra & la Comédie n'ont rien que de fort innocent; que le temps & l'argent que l'on donne à ces fortes de spectacles est borné, au lieu qu'au jeu on pousse quelquefois l'un & l'autre un peu loin, & jusques à gâter ses affaires & à négli-

ger les plus religieux devoirs : enfin, j'argumente si bien là-dessus, que je puis aller après cela impunément à l'Opéra & à la Comédie sans déroger à la dévotion; ce qui fait bien voir qu'on n'est dévot ici que par grimace, & que Moliere y auroit pu trouver bien des originaux pour des Comédies pareilles à celle de son Tartuffe; bien des gens prétendent même qu'il l'a pris dans cette Ville, & que c'est l'Abbé de Roquette, autrement dit l'Evêque d'Autun, qui en est l'original. Quoi qu'il en foit, on se pique fort ici d'être dévot, & l'on fait pourtant tout ce qu'on a envie de faire : le petit peuple y est de meilleure foi; mais c'est avec tant d'ignorance & de superstition, qu'on peut dire qu'ils ne sont non plus Chrétiens qu'en Espagne & en Italie. Il y a même des gens de condition, de ceux qu'on prétend que le monde n'a pas encore gâtés, qui donnent dans les puérilités du Peuple. Je fins l'autre jour chez une Dame de cette espece, je la trouvai occupée à la lecture d'un livre que je

 R_3

198 LETTRES HISTORIQUES

jugeai bien n'être point un roman : en effet c'étoient des histoires de plusieurs Saints & Saintes que je n'avois pas encore l'honneur de connoître : j'y en lus une que je trouvai des plus réjouissantes, & dont il faut que je vous fasse part. Il y avoit dans une Ville d'Espagne un Gentilhomme & sa femme qui vivoient fort dévotement; ils disoient tous les jours l'Office de la Vierge, & récitoient le Rosaire, & distribuoient une bonne partie de leurs biens aux Moines, pour faire dire des Messes pour les pauvres trépassés : ils avoient deux enfans, un fils & une fille, qui étoient beaux comme des Anges, & qui suivoient parfaitement les traces de ceux qui les avoient mis au monde : on auroit dit que cette maison étoit un Cloître; il y avoit dans chaque chambre une petite chapelle, & au lieu de meubles mondains & de tapisseries où l'on voit quelquefois des histoires scandaleuses, les murailles n'étoient ornées que des images de Saints & de Saintes : enfin après avoir vécu si saintement, ce bon Gen-

ET GALANTES. 199 tilhomme & sa femme moururent, laissant leurs enfans dans le chemin de la piété: le fils avoit dix-huit ans, & la fille dix-sept; ils s'aimoient tous deux, non seulement comme freres, mais comme des personnes que la dévotion unit encore plus que le fang: ils résolurent de passer leur vie dans le célibat, & de pratiquer dans leur maison les austérités du Cloître. Mais le diable enragé de ne pouvoir pas les obliger à se perdre, s'avifa de vouloir perdre les autres à leur occasion, & de les mettre en scandale parmi le prochain : il répandit pour cela fon venin fur de mauvaises langues, qui accuserent ce frere & cette sœur d'inceste, & semerent une si horrible calonnie dans toutes les maisons de la Ville. Cela fit un si grand bruit, qu'il vint jusques aux oreilles de nos Reclus, & perça au travers de leur solitude. Dès qu'ils apprirent cette triste nouvelle, ils en furent fort affligés, & prierent le bon S. Ignace de Loyola & la bienheureuse Sainte Thérese, de con-

fondre leurs calomniateurs : leurs prie-

200 LETTRES HISTORIQUES res furent exaucées, & ils entendirent une voix qui leur cria d'ouvrir la fenêtre de leur jardin, & qu'ils verroient les ames de ceux qui les avoient injustement accusés; en même-temps ils regarderent & virent un grand arbre tout convert de vilains oiseaux noirs, dont il y en avoit plus de mille. Ah! s'écrierent-ils d'abord, faut-il que nous soyons cause de la perte de tant d'ames ? Làdessus ils se donnerent la discipline & fe mirent encore en oraifon pour voir s'il n'y auroit pas moyen d'empêcher toutes ces ames de périr. Leurs prieres finies, la sœur eut une inspiration, & dit à son frere : mon cher frere, il me vient une pensée. Comme ces malheurenx ne-fe damnent que parce qu'ils nous accusent faussement, le seul moyen de les fauver, c'est de rendre leur accusation véritable. Le frere admira l'expédient de sa sœur, & dit qu'il falloit qu'elle fût meilleure que lui, puisque c'étoit elle qui l'avoit trouvée la pre-

miere: & enfin, une si pieuse résolution ayant été prise & exécutée, ils eu-

rent ensuite la consolation de voir le même arbre qui avoit été convert de vilains oiseaux noirs, tout rempli de blancs comme colombes, qui chantoient & faisoient le plus beau ramage du monde. Ils remercierent le Ciel d'un si bon succès, & cet effet de leur charité pour leurs plus grands ennemis, a fait qu'ils ont été béatifiés après leur mort. La bonne dévote à qui le livre appartenoit, ne se sentoit pas de joie de me voir appliquée à le lire; & quand j'eus achevé cette histoire, elle me demanda avec beaucoup d'empressement comment je la trouvois. Je lui dis que le dénouement étoit fort joli, & je voulus après cela lui en dire mon fentiment plus sérieusement, & lui faire connoître que de pareilles légendes ne pouvoient que faire tort à la Religion & donner gain de cause à nos ennemis; mais elle me traita d'hérétique, & me dit que son livre étoit imprimé avec permission & approbation du S. Siege, & qu'ainsi je no pouvois pas le critiquer sans crime. Je n'eus pas le petit mot à

202 LETTRES HISTORIQUES dire, puisqu'effectivement nous sommes obligés de souscrire à tout ce qui plaît à notre Sainte Mere Eglise; mais je vous avoue que je ne faurois foufcrire à toutes ces pauvretés; mais laifsons-là ces moralités. L'aventure de Mademoiselle Lessevin m'a paru plaifante, & j'en ai bien ri. Celle de Mademoiselle de B. m'inspire plus d'indignation que de pitié, & je n'ai pas été fâchée que le diamant se soit trouvé faux pour la punir de son avarice, qui est, selon moi, le plus vilain de tous les motifs qui portent les gens au crime. Il y a ici une jeune & belle personne, d'un caractere tout différent de celui de ces deux Demoiselles; car elle est fort fage & se contente d'inspirer des passions violentes, sans être capable de les contenter : elle a mis depuis peu dans ses chaînes trois personnes de différentes conditions; l'un est Marquis du grand air; l'autre un riche Bourgeois; & le troisieme est son Maître à danser,

qu'on appelle *Pradal*: ces trois conquêtes ont fervi de matiere à bien des

Plaisanteries, & à des Vers que voici:

Ainsi que le Soleil, dessus notre Hémisphere,
Dispense également à tous
La lumiere qui nous éclaire,
Vos yeux, si charmants & si doux,
Blessent, sans nulle différence.

Le Marquis, le Bourgeois & le Maître de Danse.

Depuis peu le pauvre Pradal

En a senti le trait fatal:

Iris, à fon amour gardez-vous d'être fiere;
Si vous contentez fes défirs,
Vous danferez d'une maniere
A vous donner mille plaifirs.

On a trouvé ces Vers affez plaisants; je souhaite qu'ils vous divertissent, & je crois qu'il est à propos de finir, par un endroit divertissant, une Lettre dont la longueur pourroit bien commencer à vous ennuyer. Adieu. Mandez-moi par quel moyen M. de Chamillart a pu parvenir à être le Ministre de la Guerre & des Finances; emplois que M. de Louvois, avec sa faveur, n'avoit jamais pu réunir en sa personne, quoiqu'il sût pour le moins aussi digne de les remplir que celui qui les possede présentement. A Toulouse, ce.

LETTRE XXXVIII.

Vous me demandez bien des chofes, Madame: vous voulez que je vous donne le caractere du Premier Président, que je vous conte ses dits, & que je vous apprenne l'origine de la fortune de M. de Chamillart. Pour celuici, je crois qu'il ne la doit qu'à fon étoile & à son adresse à jouer au billard. Le Roi avoit autrefois une fureur pour ce jeu, il y excelloit; & comme il se plaignoit un jour de ce qu'il se trouvoit peu de personnes qui pussent jouer avec lui, & qui fussent de sa force, M. d'Armagnac, fon Grand-Ecuyer, Ini dit : Sire, si Votre Majesté vouloit s'accommoder d'un petit Confeiller au Parlement, j'aurois l'honneur de lui en présenter un qui joue parfaitement bien. Le Roi accepta l'offre de M. le Grand-Ecuyer, qui lui mena le lendemain M. de Chamillart; & M. de Chamillart a si bien

ET GALANTES. 205 bien joué, qu'il a gagné à cela le rang que nous lui voyons tenir & tous les biens qu'il possede : après cela, qu'on nous vienne dire qu'on ne fait pas fortune au jeu; en voilà pourtant une bien brillante qui n'a jamais eu d'autre fource. Dès que le Roi eut pris goût au jeu de M. de Chamillart, il lui proposa, pour le rendre un peu plus digne de jouer avec lui, de se faire Maître des Requêtes. Le Robin se retrancha d'abord sur son impuissance, & Sa Majesté leva la difficulté en lui donnant quarante mille francs pour joindre à l'argent qu'il retira de sa Charge de Confeiller, & avec ce secours il en acheta une de Maître des Requêtes : ensuite il fut fait Conseiller d'Etat; & Madame de Maintenon l'ayant pris pour son Intendant, il le devint aussi des Finances, & c'est dans ce temps que je l'ai connu. Il sembloit que sa fortune étoit montée assez haut, & qu'il ne devoit pas espérer d'aller plus loin : mais où n'atteint-on pas quand on est soutenu par Madame de Maintenon? Il suffisoit à

Tome II.

206 LETTRES HISTORIOUES M. de Chamillart d'avoir eu le bonheur de lui plaire, pour qu'il pût aspirer à tout: aussi dès que M. de Boucherat sut mort, & que M. de Pontchartrain fut fait Chancelier en sa place, le Roi mit M. de Chamillart à celle de M. de Pontchartrain, & le fit Contrôleur-Général des Finances, au grand regret de quantité de prétendans, & au grand étonnement de tout le monde : mais Sa Majesté se plaît à la surprise, & à se faire des créatures qui ne doivent leur bonheur qu'à son bon plaisir, persuadée qu'on y applaudira toujours, quand même on le condamneroit, & qu'on en murmureroit tout bas. Le cas est arrivé fur le chapitre de M. de Chamillart, & il s'est trouvé des flatteurs qui ont loué le discernement du Roi sur le choix de ce Ministre, quoiqu'on fût très-persuadé qu'il en auroit pu faire un meilleur. M. le Grand-Ecuyer lui-même dit au Roi: Sire, Votre Majesté voit bien que je lui produis de bons sujets. Oui, répondit le Roi, & je vous suis obligé de m'avoir présenté autrefois Chamillart; je

ET GALANTES. 207

suis content de lui, & je ne doute point qu'il ne me serve utilement. En effet, il fit tout ce qu'il put, dès qu'il se vit en place, pour enchérir encore sur M. de Pontchartrain, & à force d'impôts tâcher de faire venir de la finance. Enfin, pour mettre le comble à sa fortune, M. de Barbesieux s'avisa de mourir, par les graces d'une petite personne qui avoit déjà envoyé le Cointe de Mailly & quelques autres amans à l'autre monde, par la même route qu'elle fit prendre à M. de Barbesieux, & cela sans craindre les rigueurs de la Tournelle, puisquelle ne leur faisoit perdre la vie que parce qu'ils vouloient bien eux-mêmes courir au trépas avec trop de rapidité. Le Roi jugea à propos d'exiler une personne dont les attraits étoient si dangereux, & qui auroient pu dépeupler la Cour; & après avoir donné quelques regrets à la perte de M. de Barbesieux, il songea à la réparer, en donnant ses Charges à M. de Chamillart; & voilà comment il est devenu Ministre de la Guerre & des Finances. Ce nouveau surcroît de

208 LETTRES HISTORIQUES

bonheur surprit encore extrêmement la Cour & la Ville; mais après on fit réflexion, que comme nous vivons sous un regne tout merveilleux, on ne devoit être surpris de rien. En effet, il n'appartient qu'au Roi de faire des miracles, & de rendre un homme, qui n'a jamais été qu'apprentif Magistrat, propre à régir l'Etat & à remplir les deux postes les plus éminens; nous verrons comment il s'en démêlera, & voilà tont ce que je puis vous dire fur son chapitre. La personne qui s'est le plus prévalue de la fortune de Monsieur de Chamillart, c'est Madame Amelin, qui est une très-jolie femme : son mari fut d'abord fait Fermier-Général; & après qu'il eut eu soin d'amasser bien de l'argent, il eut l'honnêteté de le laiffer à sa femme, & mourut fort à propos pour qu'elle pût se donner un plus beau nom : elle est présentement mariée au Comte d'Usez. Ce mariage lui donne un grand relief, & elle a donné beaucoup de bien à ce Seigneur, ainsi ils se font donnés l'un à l'autre ce dont

ET GALANTES. 209 ils avoient besoin. Voilà ce qu'a produit la protection de M. de Chamillart, & voilà, pour prendre les choses dans leur fource, ce qu'a produit le jeu de billard. L'autre personne dont vous me demandez des nouvelles, est d'une autre espece; & il s'en faut beaucoup qu'il no foit aussi redevable aux caprices du fort: il a déjà un nom connu & célebre dans la robe; c'est un homme d'esprit, mais qui s'est fait une espece d'esprit à sa mode, & un style particulier qui le rend original : il est dévot par-dessus le marché, ou soi-disant; & avec sa petite houpe au menton, ses grandes cour-bettes & son air d'humilité, il est devenu Premier Président, & est trèscapable de remplir ce poste : on l'appelle Harlequin, c'est-à-dire, Harlay cinquieme, & l'on y prétend trouver une équivoque affez plaisante à cause du sérieux comique de ce Magistrat, qui, fans avoir ja nais ri, & fans changer de ton, dit les choses du monde les plus plaisantes. Il y a quelque temps

210 LETTRES HISTORIQUES Coches de Paris à Lyon, se fit Conseiller au Parlement. M. Roulier, fils du Maître des Postes de Paris, suivit bientôt après son exemple; & M. le Premier Président, avec son air de gravité, lorsque toutes les Chambres du Parlement furent affemblées, dit tout haut, en adressant la parole à cet auguste Sénat: Messieurs, prenez garde à vous, la Cour ira présentement bien vîte, elle avoit déjà un Cocher, elle vient de prendre un Postillon. Un autre jour il y avoit chez lui un jeune Conseiller, fils d'un Fermier-Général échappé de la mandille : ce jeune homme, en voulant prendre sa tabatiere, laissa voir sous sa robe une culotte rouge; ce qui n'étoit pas régulier; & cela donna occasion au Premier Président de lui dire, devant tout le monde : pour cela, Monsieur, il faut avouer que dans votre famille on a bien de la peine à quitter les couleurs! Ces paroles prononcées d'un ton grave, firent rire tous ceux qui les entendirent, excepté celui à qui elles s'adref-

soient, qui n'avoit pas les rieurs de son

ET GALANTES.

211

côté. Lorsque M. d'Oudyk, Envoyé extraordinaire de Hollande, vint ici après la paix de Ryswick, M. Bosc, Maître des Requêtes, lui donna une fête magnifique: la scene se passa au Roulle, qui est, comme vous favez, dehors la Porte Saint-Honoré: c'étoit des illuminations qui faisoient du jardin paroli au Soleil: tous les arbres étoient autant de lustres; il y eut un souper magnifique, après lequel on commença un bal qui dura jusques au jour. Tout Paris y courut en masque; les rafraîchissemens y couloient de source, & cette sête sut si belle, qu'elle coûta cinquante mille francs; dépense que M. Bosc pouvoit faire aisément, parce qu'il est fils d'un homme d'affaires de Montpellier, qui lui a laissé de grands biens; ce qui donna occasion à Monsieur le Premier Président de dire, avec son sens froid ordinaire, qu'on devoit favoir bon gré à cet homme, qui venoit du fond de sa Province faire les honneurs de la France. Ceux qui prétendoient pourtant savoir le secret, disoient que M. Bosc donnoit

212 LETTRES HISTORIQUES cette fête à Madame de Montpouillan, qui étoit venue avec lui de Hollande, & qu'il a ensuite épousée, & qu'ainsi M. d'Oudyk n'en étoit que le prétexte. Quoi qu'il en soit, cela fournit matiere au bon mot du Premier Préfident : mais ce grave Magistrat, qui se divertit ainsi aux depens du prochain, donna un jour à son tour bien à rire. Comme il fait fort régulièrement sa cour, il étoit à Versailles attendant dans une antichambre que le Roi passat, afin de le saluer suivant sa bonne coutume, & en attendant il se tranquillisoit sur son banc, la tête appuyée contre la tapisserie. Un Page qui le vit dans cette attitude, eut la malice d'attacher, sans qu'on y prît garde, la perruque du Magistrat à la tapisserie, avec une grosse épingle; un moment après on cria: voici le Roi. Le Premier Président se leva avec empressement; mais sa perruque resta où l'on l'avoit attachée; il parut devant le Roi avec son crâne pelé. Il ne se déconcerta pourtant pas; & fans rien diminuer de sa gravité, il dit au Roi: je ET GALANTES. 213

ne croyois pas, Sire, d'avoir l'honneuc de saluer aujourd'hui Votre Majesté en enfant de chœur! Le Roi eut beaucoup de peine à s'empêcher de rire; & comme il comprit bien que c'étoit-là un tour de Page, il voulut savoir qui étoit celui qui l'avoit fait, & lui ordonna de ne paroître devant lui qu'après en avoir été demander pardon au Premier Président. Le Page se retira après avoir reçu cet ordre, & attendit qu'il fût minuit pour l'exécuter; alors il monta à cheval & courut au galop chez le Premier Président, où tout le monde étoit conché. On fut bientôt éveillé par le bruit qu'il fit à la porte : tout le quartier en fut ému : les gens du Premier Préfident coururent aux fenêtres, & demanderent pourquoi on faisoit carillen" à cette heure? Il faut, dit le Page, que je parle à votre Maître, de la part du Roi: on fut avertir le bon homme, qui fe leva & mit fa simarre de velours cifelé, pour recevoir en habit décent le Courier que le Roi lui envoyoit : on l'introduisit en cérémonie dans la falle

214 LETTRES HISTORIQUES des audiences; & quand il fut entré, il ne fit autre chose que dire au Premier Président: Monsseur, je suis ici de la part du Roi, qui m'a commandé de vous venir demander pardon d'avoir hier accroché votre perruque à la tapifferie. Monfieur, dit le Premier Président, sans s'émouvoir, cela n'étoit pas pressé. Le Page s'en retourna après avoir fait tont fon tintamarre, & parut le matin an lever du Roi, qui lui demanda s'il avoit fait ce qu'il lui avoit ordonne? Il répondit qu'oni, & il y eut des gens qui conserent à Sa Majesté de quelle maniere la chose s'étoit passée. Le Roi plia les épaules & dit : cela est bien Page! Tout le monde en rit, & le Premier Président ne jugea pas à propos de s'en plaindre. Il fit bien; car c'est faire un triste personnage que de s'ériger en plaignant, & l'on ne doit jamais se fâcher de ce qui réjouit le Roi : on dit qu'il rit beaucoup de ce double tour du Page. Pour moi, je trouve le dernier encore meilleur que l'autre, quoiqu'ils soient tous deux bien réjouissans. On est ici tout comme à Toulouse; le monde y est partagé en deux classes, celle des esprits forts qui font profession de ne rien croire, & le petit peuple qui croît trop; cependant ces prétendus esprits forts, ou plutôt ces athées, ne laissent pas de faire les hypocrites pour se conformer à l'usage de la Cour; car il faut à présent paroître dévot, si l'on veut y saire sa fortune : mais comme il n'y a que Dieu qui ait inspection sur les cœurs, le Roi qui ne veut pas empiéter for les droits du Sonverain, se contente des apparences, ainsi on en est quitte pour feindre comme les nouveaux Convertis. On disoit il y a quelque temps à l'Abbé B... qu'il n'obtiendroit jamais aucun Bénéfice, s'il n'avoit pas soin de paroître dévot. Et à propos de cet avis que ses amis lui donnoient, il fit des Vers dont je n'ai su que le commencement :

> Enfin , puisqu'il faut que je quitte -Le beau titre de débauché, Je vais devenir hypocrite,

216 LETTRES HISTORIQUES

De peur qu'il me manque un péché, Et imiter la contenance De certains dévots d'importance.

Voyez où on en est à présent! Ce qu'a produit le zele avec lequel Sa Majesté a voulu que l'on fût gens de bier par force. Le Roi fit dire à la boune Madame le Camus Meleçon, dont je vous ai déjà parlé, pourquoi elle ne venoit pas plus souvent à la Cour : c'est, répondit-elle, parce que j'ai toute ma vie eu tant de peur des masques, que j'avois accoutumé de me renfermer chez moi tous les ans pendant le carnaval; ainsi comme on est toujours masqué à la Cour, je n'ose y aller, crainte de rencontrer par-tout ces fortes de figures. On me contoit encore que le Maréchal de Bellefonds, qui étoit un dévot de profession, étant allé à la Messe avec un de ses amis, avec lequel il avoit fait quelque partie de plaisir ou d'affaires, il eut le malheur de rencontrer un Prêtre qui étoit l'antipode de l'Abbé Croisat, & qui par conséquent étoit

ET GALANTES. 217 étoit fort long-temps à dire sa Messe. Le Maréchal, ennuyé de sa lenteur, se tourna vers son ami lorsqu'on consacroit le Calice, & dit à demi bas: ce maraut-là prêche long-temps fur la vendange! Voyez ce qu'on doit attendre de pareils devots! On se donne ici la même liberté qu'à Toulouse; chacun tourne sa dévotion à sa maniere, & donne le sens qu'il veut aux Ecritures, pour les accommoder au temps & à l'état des affaires : mais ce n'est pas d'aujourd'hui que ces abus se sont introduits, & l'on me contoit l'autre jour de quelle maniere la Loi Salique avoit été établie en France; c'est quelque chose d'affez plaisant. Lorsque la succession de cette Monarchie tomba en quenouille, le premier Prince du Sang qui prétendoit être préféré à la fille du Roi, eut soin de mettre dans ses intérêts un grand Prédicateur de ce temps, c'étoit l'Evêque d'Amiens; ce Prélat, prêchant devant ceux qui devoient dé-

ces paroles: les Lis ne travaillent ni ne Tome II.

cider de ce différent, prit son texte sur

filent; & prouva par bons argumens; que puisque Dieu décidoit que les Lis ne filoient point, on ne pouvoit sans crime les faire tomber en quenouille; ainsi on décida en faveur du parent au préjudice de la propre fille, & voilà l'origine de la Loi Salique en France; n'est-ce pas quelque chose de beau? Outre le ridicule que se donnent ici les dévots, il y a une autre espece de gens, aux dépens desquels on se réjouit; quelquesois ce sont ceux à qui une fortune, pour laquelle on n'auroit pas cru qu'ils dussent estre nés, fait tourner la tête. Monsieur Bechamel,

Vive le Roi & Bechamel fon Favori.

bre : yous favez la chanson :

Intendant de Monsieur, est de ce nom-

Chanson un peu ironique; mais qui flatte extrêmement l'amour propre dudit Sieur, qui, parce qu'il a trouvé le fecret de gagner du bien, se croit l'homme du monde le plus accompli. Il y a quelque temps que le Duc de ET GALANTES. 219

Roquelaure, malin comme chacun le connoît, étant aux Tuilleries, dit à quelques Seigneurs qui étoient avec lui : je parie que je vais donner des comps de pied dans le derriere à Bechamel que je vois dans la grande allée, & qu'encore il me remerciera. Il n'y manqua pas, il fut l'aborder à grands coups de pieds; mais il eut soin, en les appliquant, de crier tout haut : te voilà donc, Duc de Grammont ! il y a deux heures que je te cherche; après cela, faisant semblant de s'appercevoir de son erreur, il dit: ah! c'est vous, M. Bechamel, parbleu je vous demande pardon; mais vous ressemblez si fort au Duc de Grammont, que je m'y méprends toujours. Comme le Duc de Grammont est un Seigneur des mieux faits de la Cour, cette prétendue méprise flatta M. Bechamel, & lui donna une grande idée de sa figure ; si bien qu'au lieu de se fâcher des coups de pied qu'il avoit reçus, charmé de ce qui les lui avoit attirés, il en remercia mille fois le Duc de Roquelaure, & lui dit qu'il lui faisoit

220 LETTRES HISTORIQUES bien de l'honneur. Les Seigneurs qui avoient parié perdirent leur gageure ; mais ils n'y eurent pas de regret, cal cette aventure les divertit beaucoup mais s'il se trouve des sots dans le monde, il s'y trouve aussi quelquesois des gens d'esprit : il est vrai que le nombre en est moins grand; & c'est aussi ce qui en augmente le prix. Je ne crois pas qu'on puisse avoir l'esprit plus présent en Gascogne que l'avoit seue Madame la Dauphine, ni qu'on pût répondre plus juste : on dit que lorsqu'elle étoit en couche de M. le Duc de Bourgogne; Madame la Princesse de Conti entra dans fa chambre avec quelques autres Dames; mais comme Madame la Dauphine paroissoit assoupie, elles n'oserent avancer, & Madatne de Conti dit en s'en retournant aux Dames qui l'avoient suivie : voyez Madame la Dauphine, elle est aussi laide en dormant qu'éveillée! Quoiqu'elle eût dit cela assez bas, Madame la Dauphine, qui ne dormoit sans doute pas bien profondément, l'entendit; & fans hésiter un moment, elle répondit à Madame ; de Conti: Madame, si j'étois fille de l'Amour, je serois aussi belle que vous. Madame de Conti entendit ce que cela vouloit dire, & s'en plaignit au Roi, qui l'obligea encore d'aller demander pardon à Madame la Dauphine, qui étoit dans ce temps plus à la mode qu'elle ne l'a été dans les suites. Un t jour le Roi disoit à cette Princesse : vous ne m'aviez pas dit, Madame, que vous aviez une sœur qui étoit trèsbelle! il parloit de Madame la grande Princesse de Toscane: il est vrai, Sire, répondit Madame la Dauphine, j'ai une sœur qui a pris toute la beauté de · la famille; mais j'en ai eu tout le bonheur. On dit qu'on pourroit faire un fort joli recueil de tout ce que cette Princesse a dit de spirituel pendant le peu de temps qu'elle a vécu. La tendresse un peu outrée qu'elle a eue pour le Duc de Baviere son frere, a été cause qu'elle a passé assez désagréablement les dernieres années de sa vie, & qu'on n'a pas en beaucoup de regret à

222 LETTRES HISTORIQUES

sa mort. Mais pour quitter un peu toutes ces idées férienses, il faut que je vous fasse part d'une aventure qui est arrivée au Marquis de Janson, Officier dans les Mousquetaires. Il étoit à une journée de Paris, dans un cabaret, où il se faisoit rôtir un chapon qu'il vouloit manger feul dans sa chambre : l'Abbé Boileau qui faisoit la même route, arriva un peu tard à ce cabaret : l'hôte lui dit que tout le monde avoit déja foupé, & qu'il ne lui restoit rien dans toute sa maison : l'Abbé Boileau mouroit de faim; & regardant le chapon qui tournoit à la broche, avec des yeux de convoitise, il auroit dit de bon cœur comme Arlequin, plus j'observe ce rôt, & plus je le desire. Il demanda à l'hôte pour qui étoit ce chapon? C'est, dit-il, pour un Monsieur qui veut souper dans fa chambre, & qui est arrivé un peu avant vous. Oh! dit l'Abbé Boileau, ce Monsieur ne mangera jamais ce chapon lui feul! Priez-le de trouver bon que je l'aille aider. L'hôte fut dire au Marquis de Janson, qu'il y

woit un honnête Ecclésiastique qui souhaitoit de fouper, & qui le prioit de permettre qu'il eût l'honneur de lui tenir compagnie : Je le veux bien, dit M. de Janson, cela me désennuyera; apportez-nous du vin. L'Abbé Boileau fut fort content de cette réponse, & monta dans la chambre du Marquis, qu'il remercia fort de la bonté qu'il avoit de vouloir partager son souper avec lui. Mettez-vous là, M. le Curé, dit le Mousquetaire, d'un petit air cavalier : après cela, faisant tonjours le souverain : à votre santé M. le Curé, dit-il à l'Abbé Boileau. (Qui dit Boileau, dit un homme d'esprit, & celui dont il est ici question en a infiniment.) Mais comme il avoit beaucoup de faim dans ce quart-d'heure là, il ne fongea qu'à manger, & ne s'amusa pas à relever toutes les pauvretés que M. de Janson lui dit. Enfin celui-ci croyant avoir à faire à quelque Curé de Village, & voulant le turlupiner, lui dit : eh! parbleu, M. le Curé, que je fache du moins avec qui je bois ce foir; dites-

224 LETTRES HISTORIQUES moi votre nom? Monsieur, répondit froidement l'autre, on m'appelle Boileau. Boileau! ah le vilain nom, répliqua M. de Janson, en faisant toujours l'agréable: fi donc, M. le Curé, il faut vous faire débaptifer : oh ! de grace, faites-vous donc vîte débaptiser; & au lieu de Boileau, faites-vous appeller Boivin; car le vin vaut beaucoup mieux que l'eau. L'Abbé, qui commençoit à être soul de manger & des sottises du Marquis, lui dit enfin : voulez - vous bien, Monsieur, qu'à mon tour je vous demande avec qui est-ce que j'ai eu l'honneur de souper ce soir? M. le Curé, dit l'autre, je le veux bien, on m'appelle Janson : Janson ! répéta l'Abbé ; ah ! fi, Monsieur, fi, faites-vous débaptiser, & au lieu de Janson, faites-vous appeller Jean farine; ce nom vous conviendra mieux, & la farine vant encore mieux que le son. M. de Janson connut bien à qui il avoit à faire, & n'eut garde de demander son reste. L'Abbé conta l'aventure dès qu'il fut de retour à Paris; on en rit beaucoup, & la chose fut

bientôt publique. Comme le Marquis de Janson jone un vilain rôle, & qu'il n'entend nullement raillerie là-dessus, il a déjà mis l'épée à la main contre ceux qui en ont voulu plaisanter avec lui. Voilà ce que l'on s'attire quand on est trop fier, & que l'on s'avise de méprifer les gens qu'on ne connoît pas, & de juger d'eux par leur équipage ou par leur habit! Voilà le défaut dans lequel on donne quand on n'a pas l'efprit de discernement! Les gens de bon sens aimeront toujours mieux pêcher par faire trop d'honnêtetés à ceux qui ne le méritent pas, que de manquer à en faire à ceux qui le méritent; ainsi le parti le plus sûr est de faire honnêteté à tout le monde. Le Roi a donné une Lieutenance Générale de la Province de Champagne au Marquis de Segur, autrefois si connu sous le nom de beau Mousquetaire; c'est encore un homme très-bien fait, quoiqu'il ait une jambe de moins, car il en perdit une dans la derniere guerre, à la bataille de la Marsaille: son aventure a fait trop de

226 LETTRES HISTORIQUES

bruit pour que vous n'en ayez pas entendu parler: cependant, comme vous pourriez ne l'avoir sue que consusément, pour vous épargner la peine de me la demander, je m'en vais vous la conter. Il n'y a pas long-temps qu'on m'en a fait le détail, & j'en ai les idées toutes récentes. Le Marquis de Segurétoit un cadet de Gascogne, de fort bonne maison, mais beaucoup plus sourni de vieux parchemins & titres de Noblesse, que de louis. Ses parens l'envoyerent tout jeune à Paris; il entra daus les Mousquetaires; & comme sa bonne mine étoit tout son appanage, il songea à la mettre à profit, donna dans la galanterie, fit mille conquêtes, autant ou plus d'infidélités, & il ne fut bientôt d'autre bruit que du beau Monsquetaire. Lorsque la Cour fut à Fontainebleau, comme il étoit obligé de rester à Nemours avec la Compagnie, il chercha à se faire un amusement dans ce quartier, & fut voir l'Abbesse de la Joye, dont le nom étoit de véritables armes parlantes; car c'étoit une jeune Nonnette, belle & charmante, qui ne respiroit que la joie & le plaisir. Le beau Mousquetaire ne manqua pas d'être de son goût; elle le reçut le mieux du monde, le pria de revenir, & l'intrigue fut bientôt formée. Le Cavalier s'entendoit à merveille à inspirer de l'amour, & s'avisoit rarement d'en prendre; car c'étoit un vrai Héros à la moderne, qui n'étoit pas assez fou pour fuivre les traces des Amadis & des Celadons. Outre les agrémens de sa personne & de son esprit, il avoit eu soin de joindre beaucoup d'acquit à un très-beau naturel; il avoit mille belles qualités, savoit danser, chanter, & jouoit si divinement du Luth, que l'on peut dire que ç'a été l'instrument de toute sa fortune : ce fut par-là principalement qu'il gagna le cœur de la jeune Abbesse; elle vouloit qu'il en jouât continuellement auprès d'elle , & ensuite elle souhaita d'en jouer aussi. Il s'offrit fort obligeamment de lui montrer, & ne manquoit pas de se rendre tous les jours au parloir pour lui donner leçon. La

228 LETTRES HISTORIQUES

Dame ouvroit une petite grille pour pouvoir faire passer le Luth, & le beau Mousquetaire tâchoit de lui faire entendre de sa place la maniere dont elle devoit s'y prendre : mais comme ces fortes de choses s'apprennent bien mieux par démonstration que par raisonnement, il dit un jour à la belle Abbesse, que s'il avoit pu lui montrer de plus près, elle en auroit appris bien plus vîte, & la pria de permettre qu'il fût aussi heureux que son Luth, & qu'il lui fût permis de passer par la petite grille: La belle crut d'abord la chose impossible, parce qu'il n'y avoit place que pour faire entrer quelques livres, ou quelques boëtes, ou des choses àpeu près de cette grosseur; mais le Cavalier qui avoit la taille fine & le corps très-souple, trouva le secret de passer fans beaucoup de peine. Il plaçoit alors lui-même les doigts de la Dame sur les cordes du Luth, & se donnoit tous les sonne écoliere. S'ils s'en sussent tenus-là, il n'y auroit eu que plaisir : mais l'éco-

liere étant deveuue maîtresse, leurs tendres accords eurent bientôt des suites embarrassantes. Le beau Mousquetaire ne s'en embarrassa pas beaucoup; il revint à Paris lorsque la Cour partit de Fontainebleau, & laissa à la Dame le soin de se tirer d'affaires comme elle le pourroit; elle prit le feul parti qu'elle pouvoit prendre, qui étoit de feindre quelque maladie pour se faire ordonner des eaux : les Religienses n'y font pas autre chose, & c'est là leur grande route. Notre Abbesse prit celle de Versailles, pour delà aller au lieu qu'elle avoit choisi pour mettre son petit Embrion au monde, & où elle comptoit pouvoir parfaitement bien se cacher; mais il se trouva qu'elle n'avoit pasbien compté; il y eut erreur de calcul, & Versailles fut le théâtre où cette scene se passa; la Dame y sut prise par ses douleurs, & il ne lui fut pas possible de porter son paquet plus loin, ni d'empêcher que son aventure ne fût sue. Le Duc de S. A... qui ne croyoit pas y avoir autant de part qu'il y en avoit, Tome II.

230 LETTRES HISTORIQUES fut le premier qui vint la conter au Roi, charmé de trouver occasion de divertir Sa Majesté: mais la Feuillade, qui étoit venu dans la même intention, & qui étoit fâché que le Duc de S. A... l'eût prévenu, trouva bientôt le moyen de s'en venger & de lui rabattre son caquet, en lui apprenant le nom de la Religiense. Le Duc de S. A... n'eut pas les rieurs de son côté, dès qu'il sût que c'étoit sa fille ; sa confusion & son embarras étoient encore plus propres à réjouir le Roi, que l'histoire qu'il venoit de lui faire. Comme il avoit été luimême le premier à découvrir la honte de sa fille, il n'y eut plus moyen de la cacher, & il fallut qu'elle subît la peine. On lui ôta fon Abbaye, & elle fut enfermée pour le reste de ses jours dans un Couvent, où tout ce qu'elle a pu emporter pour sa consolation, a été le Portrait de M. de Segur qu'elle aime toujours ; il est peint en Sainte Cecile jouant du Luth, & c'est l'objet de toutes ses dévotions. On dit que c'est à cette Dame que l'on doit ces Lettres si

passionnées qui ont paru dans le monde sous le nom de Lettres Portugaises. On prétend que c'est l'Abbesse de la Joye qui les a écrites à Monsieur de Segur; & que c'est pour dépayser la scene, qu'on a supposé qu'elles venoient de Portugal. Quoi qu'il en foit, comme ce qui fait le malheur de l'un, fait quelquefois le bonheur de l'autre, la disgrace de l'Abbesse de la Joye causa la fortune de M. de Segur. Le Roi voulut voir ce beau Mousquetaire: il le trouva à fon gré, lui fit mille biens en faveur de sa bonne mine; & au lieu d'être puni pour avoir profané un Couvent, & pour toutes les autres circonfrances de cette galanterie, il en a au contraire été récompensé: puisqu'outre la faveur du Roi, que fon aventure lui a procurée, elle lui a encore fait faire un mariage très-avantageux : car la fille d'un Fermier-Général, qui avoit de grands biens, eut la même curiosité que le Roi avoit eue, & cette curiosité eut à-peu-près le même succès. M. de Segur plut à la Demciselle, qui l'épousa bientôt après. 232 LETTRES HISTORIQUES

& le fit grand Seigneur par la quantité de biens qu'elle lui apporta en maria-ge : elle voulut sur-tout avoir ce Luth fi célebre dans l'histoire de son époux; & je le vis encore l'autre jour chez elle, où j'étois allée passer la journée avec d'autres personnes de ma connoissance. Voyez, Madame, ce que c'est que les caprices du fort, & si l'on n'a pas raison de dire que le gibet n'est jamais que pour les malheureux! Une pareille aventure auroit entraîné tout autre que M. de Segur dans le précipice, & l'auroit fait périr sous la rigueur des Loix; ou par le ressentiment des parens de l'Abbesse : mais au contraire il en sort triomphant, & elle ne lui a procuré que des biens & des honneurs. Après cela, je défie les Politiques les plus habiles de pouvoir prendre des mesures justes sur leur fortune! Et le plus court est de se laisser mener en aveugle par cette aveugle Déesse. Mais l'aventure du beau Mousquetaire me fait souvenir d'une plaisante chose qui arriva à M. le Duc de Bourgogne, lorsqu'il étoit en-

core enfant : on lui donna le nom de Mousquetaire pendant quelque temps pour la forme, & il en fit même quelques fonctions: le Roi lui avoit donné le choix des deux compagnies : il avoit voulu entrer dans celle des Noirs, parce qu'il y avoit quelques Princes avec lefquels il étoit bien aise d'apprendre à faire l'exercice: mais quelque temps après il eut occasion de se repentir de fon choix; car fon tour étant venu d'aller demander l'ordre au Roi, avec un Mousquetaire gris, M. de Montpertuis ordonna à celui-ci de prendre la droite sur M. le Duc de Bourgogne, & de ne pas lui céder le pas, parce que la compagnie des Mousquetaires gris, que M. de Montpertuis commande, a le pas devant celle des Noirs. M. le Duc de Bourgogne sut un peu mortissé de ce petit déboire : le Roi l'en railla, & lui demanda s'il ne vouloit pas changer de compagnie. Et le Prince, après y avoir un peu pensé, s'avisa d'un expédient pour concilier les choses, & dit au Roi, qu'il vouloit être Monsquetaire gris &

234 LETTRES HISTORIQUES noir à l'avenir, & que pour cela il prioit Sa Majesté de lui faire donner un cheval pie. Le Roi rit beaucoup de cette saillie, que tout le monde admira. Vous en rirez aussi, si vous le jugez à propos; & cependant je suis. A Paris ce, &c.

LETTRE XXXIX.

J'AI lu votre derniere Lettre avec bien du plaisir, Madame, & je vous avoue que j'ai ri de bon cœur de l'aventure du Marquis de Jean-farine. Franchement je ne l'attendois pas-là, & je saiss bon gré à l'Abbé Boileau d'avoir su ainsi lui rabattre son caquet : voilà à quoi sert l'esprit! Quand vous m'avez conté cette histoire, j'ai cru d'abord que vous m'alliez parler de celle de M. de Pertuis, Gouverneur de Menin; elles y ont quelque rapport, & cela commence à-pen-près de même; car M. de Pertuis revenant de Flandres à

23

Paris, arriva à Senlis si tard, qu'il ne se trouva plus rien pour lui dans le cabaret où il étoit logé : il n'y avoit pour tout bien qu'un dindon à la broche, qu'on lui dit être vendu à un honnête homme qui vouloit souper seul dans sa chambre : eh! mon Dieu, dit M. de Pertuis, cet honnête homme ne fauroit manger ce dindon lui seul, priez-le de trouver bon que je lui aide . puisqu'aush bien, d'honnête homme à honnête homme il n'y a que la main, & que jamais honnête homme n'a eu tant de faim que j'en ai ce soir. L'hôte s'acquitta de sa commission, & rapporta à M. de Pertuis qu'il feroit beaucoup d'honneur à ce Monfieur, & que pourvu que cela ne lui fît pas de peine, il étoit le maître. de souper avec lui. M. de Pertuis, charmé d'une réponse si favorable, courut à la chambre de l'Inconnu, qu'il trouva lisant auprès du feu : il le remercia d'abord fort gracieusement du plaisir qu'il lui faisoit; & à la maniere des gens de guerre, qui est de faire bientôt connoissance, l'embrassa, l'appella son

236 LETTRES HISTORIQUES ami; & comme il lui trouva beaucoup d'esprit & des manieres fort polies, il prit pour lui ce qu'on appelle une belle passion. L'Inconnu répondit à tous ses empressemens, mais d'une maniere un peu réservée, se tenant toujours sur le ton respectueux. M. de Pertuis n'eut garde de lui demander son nom; mais comme il sut en causant qu'il faisoit son séjour à Paris, il le pria de vouloir bien lui faire l'honneur de venir manger la foupe chez lui, lui dit où il logeoit, & qu'il étoit M. de Pertuis. L'Inconnu accepta l'offre. M. de Pertuis crut qu'il ne falloit pas pousser la curiosité plus loin, & attendit, pour la satisfaire, que son nouvel ami lui tînt la parole qu'il venoit de lui donner : cependant, le verre à la main, ils parlerent des sciences en gens qui s'y entendoient. M. de Pertuis étoit charmé de fon camarade: ils passerent une partie de la nuit à table, & enfin on se sépara le lendemain avec mille protestations d'amitié & promesse de se revoir à Paris, où M. de Pertuis alloit, pendant

que l'autre suivoit la route de Flandres. M. de Pertuis attendoit avec impatience qu'il en revint, comptant qu'il ne manqueroit pas à ce qu'il lui avoit promis; mais il l'attendit vainement, & il s'étoit passé plus de six mois sans qu'il en eût entendu parler, lorsqu'il le rencontra sur le Pont-neuf. M. de Pertuis sit d'abord arrêter son carosse, & sans faire aucun compliment à trois Seigneurs de ses amis qui étoient avec lui, il courut fauter au cou de celui-ci, &: vouloit à toutes forces le faire monter lui cinquieme avec eux pour les mener tous dîner chez lui. L'Inconnu prétexta une affaire pour s'en défendre, & se déroba par-là aux caresses de M. de Pertuis, qui fut bien étonné, quand il entra dans son carosse, d'apprendre que, c'étoit au Bourreau de Paris à qui il venoit de les faire : cela ralentit un peu son ardeur; mais ne l'empêcha pas de dire que cet homme avoit de l'esprit infiniment, & les meilleures manieres du monde. Ainfi la Souri de la Fontaine

238 LETTRES HISTORIQUES
n'avoit pas tort quand elle disoit à sont
fils:

Gardes-toi, tant que tu vivras, De juger des gens sur la mine.

Mais à propos des gens d'esprit, on me contoit à Nîmes qu'un Savant, nommé M. Graverol, avoit fait connois. fauce avec quelque chose de pire que le Bourreau de Paris : l'aventure vous paroîtra un peu extraordinaire, peut êtremême fabuleuse, & je vous assure que j'aurois eu peine à y ajouter foi, si M. Graverol, qui ne passoit pour rien moins que pour visionnaire, ne me l'avoit luimême certifiée. Enfin, le cas est arrivé de nos jours, & est attesté par toute la Ville de Nimes : voici de quoi il s'agit. M. de Graverol étoit seul dans son cabinet, sur les deux heures après midi, Iorsqu'un Valet lui vint annoncer un étranger qui demandoit à le voir. M. Graverol dit qu'on le fît entrer; & le Valet, après avoir donné des sieges, se retira. Dès que l'étranger se vit seul avec M. Graverol, il lui dit, dans le

Plus beau latin du monde, qu'il avoit oui parler de son savoir, & qu'il étoit venu d'un Pays fort éloigné pour avoir l'honneur de s'entretenir avec lui, & pour raisonner ensemble sur des choses qui ont embarrassé les anciens Philosophes. M. Graverol accepta le défi, après avoir répondu modestement aux éloges qu'on lui donnoit, & les sciences les plus relevées furent mises dans le moment sur le tapis. On ne s'en tint pas même long-temps au latin, on parla grec, & dans la suite M. Graverol, qui entendoit les langues orientales, fut tout étonné de voir que l'étranger les possédoit si parfaitement, qu'elles paroissoient toutes lui être naturelles; ainsi charmé de sa conversation, & de peur que queiques fâcheux ne vinssent l'interrompre, il lui proposa un tour de promenade. L'heure étoit propre pour cela, il faisoit beau; & comme les dehors de Nîmes sont enchantés, ils sortirent de la maison dans le dessein de fortir de la Ville par la porte de la Couronne, qui conduit à des jardins &

240 LETTRES HISTORIQUES à de très-belles allées; mais comme M. Graverol logeoit affez loin delà, il leur fallut traverser bien des rues : ils parloient toujours en marchant; & ce qu'il y avoit de surprenant, c'est qu'on voyoit M. Graverol qui gesticuloit & parloit d'action; d'ailleurs on ne voyoit personne avec lui, ce qui obligea quantité de gens de sa connoissance d'aller avertir sa femme qu'il falloit qu'il rêvât, ou qu'il lui fût arrivé quelque chose de bien extraordinaire. Elle le fit chercher par-tout, mais inutilement; il s'étoit éloigné de la Ville, & avoit gagné des allées sombres, où, à l'abri des importuns, il traitoit du sublime avec sa nouvelle connoissance. Après avoir épuisé toute la Philosophie ancienne & moderne, & raisonné des secrets de la nature, ils parlerent aussi des sciences cachées, de la magie & autre choses femblables. L'étranger argumentoit le mieux du monde; mais enfin comme il outroit un peu la matiere, M. Graverol dit : halte-là, Monsieur, le Christianisme ne nous permet pas d'aller si loin,

& il faut se tenir dans les bornes qui nous sont prescrites! En disant cela, il fut tout surpris de ne voir personne auprès de lui. Cependant il étoit au bout d'une allée bornée par une palissade qui formoit une espece de cul de sac, si bien qu'il falloit nécessairement, pour en sortir, retourner sur ses pas. Cette surprise obligea M. Graverol à faire un cri d'étonnement, & ce cri fit venir à lui quelques hommes qui travailloient assez près à raccommoder des arbres. Ces hommes qui le trouverent pâle & presque sans force, lui firent boire un peu du vin qu'ils avoient dans leur calebasse, & lui donnerent tous les secours qu'ils purent. Il leur demanda s'ils n'avoient pas vu par où étoit passé le Monsieur qui étoit avec lui: mais il sut bien surpris quand ces bonnes gens lui dirent, qu'ils étoient sur des arbres lorsqu'il étoit passé, qu'ils l'avoient même vu venir de bien loin; mais qu'assurément il n'y avoit personne avec lui, & qu'ils auroient même été surpris de l'entendre parler seul, s'ils n'avoient.

Tome II.

242 LETTRES HISTORIQUES cru, comme ils favoient qu'il étoit Avocat, qu'il composoit quelque plaidoyer. M. Graverol, surpris du discours de ces hommes & de la disparution de l'étranger, s'en retourna chez lui, où il trouva toat le monde en alarme, sur l'avis que l'on étoit venu donner à sa femme. Il conta alors fon aventure; & toutes ces circonstances jointes ensemble, firent que l'on publia bientôt dans la Ville que le diable étoit venu voir M. Graverol. Lui-même, qui fort honnêtement me conta la chose comme je viens de vous la rapporter, fans vouloir cependant conclure, me dit : voilà ce qui m'est arrivé, vous en favez présentement autant que moi, & vous pouvez vousmême en juger comme il vous plaira, je n'en sais pas davantage; tout ce que je puis vous dire, c'est que cet étranger étoit fort favant & fort éloquent, qu'il raisonnoit en Philosophe, & qu'il me paroissoit même réglé dans ses mœurs & dans sa conduite; après cela je ne faurois vous dire qui il étoit, ni vous en donner d'autre définition. Je trouvai

ET GALANTES.\ 243 dans la maison où M. Graverol étoit logé, une jolie petite femme qui me plut beaucoup : elle parloit son petit jargon le plus joliment du monde ; & comme les femmes du Bas-Languedoc ont des manieres fort aisées, & qu'on fait bientôt connoissance avec elles, je n'eus pas de peine à lier conversation avec celle-là. Ce qui m'engagea encore à m'intéresser en elle, fut que la perfonne à qui j'avois démandé qui elle étoit, m'avoit dit que c'étoit la femme d'un Gentilhomme septuagénaire, & que sa destinée étoit affez triste; cela m'avoit donné envie d'en favoir davantage, & dès le soir même je sus toute fon histoire, que la petite femme ne fit nulle difficulté de me conter. Je ne sais pourquoi je ne vous en parlai pas dans les lettres que je vous écrivis dès ce temps; mais puisque je m'en souviens, il faut que je vous en fasse part à l'heure qu'il est. Cette jeune personne étoit fille d'un Bourgeois de Nîmes, & dès sa feizieme année elle fut livrée à un vieux Gentilhomme qui étoit dans fa climaté.

244 LETTRES HISTORIQUES rique : l'ambition de ses parens leur fit faire ce mariage si mal assorti, & la petite femme y donna les mains par un esprit de vanité naturel aux personnes de son sexe & de son âge. On prit un jour pour célébrer cette fête; & ce jour, qui auroit dû être le plus beau de ceux de la Demoiselle, eut un destin bien différent. L'époux, par des raisons que je ne veux ni ne dois approfondir, fut dès le matin chez un Apothicaire de ses amis, & le pria de lui faire une potion cordiale pour le foir : il défendit qu'on l'apportât chez lui, de peur de donner occasion à de mauvaises plaisanteries, disant qu'il la viendroit chercher luimême le foir. Il n'y manqua pas : mais comme il faisoit obscur, & que de peur d'être connu il ne voulut point qu'on apportât de lumiere dans le coin où on lui avoit promis de mettre la bouteille, il la prit à tâtons, & au lieu de celle qui lui étoit destinée, il rencontra malheurensement une copieuse dose d'émétique qu'on venoit de préparer pour un malade, auquel ce qui pro quo pensa

ET GALANTES. 245 coûter la vie; car la potion cordiale lui augmenta si terriblement la fievre, que l'on crut qu'il expireroit la nuit. Cependant notre nouveau marié, qui ne se doutoit point de l'échange, après avoir été dans son cabinet vuider sa petite bouteille, vint d'un grand air de confiance se coucher auprès de son aimable épouse: mais dès que les parens & les amis se furent retirés, pour laisser à ces nouveaux mariés toute la liberté que donne l'hymen en pareille occasion, voilà l'émétique qui commença à faire son effet. La petite semme, épouvantée de ce manége, vouloit appeller du fecours, & ne savoit que penser de cette aventure; peut-être s'étoit-elle formée d'autres idées de cette nuit; enfin elle se trouva dans un grand embarras : son mari la pria en grace de se taire; elle n'osa lui désobéir, & elle fut toute la nuit sur pied pour lui donner ce dont il avoit besoin, croyant à tout moment le voir expirer par les efforts qu'il étoit obligé de faire. Cela dura jusques à ce que le remede cut achevé d'opérer; &

246 LETTRES HISTORIQUES vers le matin le mari se trouvant un peu foulagé, commença à se reposer. Il étoit si foible & si abattu, & sa femme si fatiguée de cette terrible nuit, qu'ils avoient peine à se soutenir l'un & l'autre; si bien que quand on entra pour leur souhaiter le bon jour, on attribua leur abattement à une cause très-différente. Le marié n'eut garde de vouloir tirer les gens de cette erreur, & de peur que la Dame ne fût plus ingénue que lui, il lui donna dix louis pour l'obliger au filence, & pour la dédommager en quelque maniere de la mauvaise mit qu'il lui avoit fait passer. La petite femme lui dit fort naturellement, que s'il vouloit lui en donner autant tous les matins, elle seroit fort contente de lui, & ne lui demanderoit jamais autre chose. Elle lui promit le secret qu'elle lui garda fort religieusement, & le garantit par-là des railleries auxquelles il auroit été exposé; il eut ainsi tout le temps de rétablir sa santé. Mais au lieu d'en faire l'usage qu'il devoit, il

s'avisa de se mettre martel en tête. Il

ET GALANTES. 247 s'imagina qu'une jeune & jolie personne ne se seroit pas donnée ainsi à lui sans répugnance, si elle n'avoit pas eu quelque raison pour cela; & enfin il porta ses soupçons jusques à croire qu'on l'avoit choisi pour couvrir les fautes d'autrui : les railleries que l'on fait làdessus aux nouvelles mariées, l'emboupoint de sa femme, tout cela le confirmoit dans cette pensée & lui faisoit croire qu'il y avoit quelque chose sur jeu dont il savoit bien qu'il n'étoit pas auteur ; ainsi pour s'éclaircir de la vérité du fait, il résolut de laisser écouler un certain temps avant d'user des droits que l'hymen lui donnoit sur sa semme, puisqu'aussi bien il en avoit manqué l'occasion dans le temps convenable; si bien qu'ils vécurent fort honnêtement ensemble, fans que personne s'apperçût de cette espece de divorce, dont la femme n'avoit garde de se plaindre. Mais lorsqu'après plusieurs mois le mari, convaincu de l'injustice de ses soupçons,

voulut chauger de maniere avec sa femme, il la trouva tout-à-fait rebelle

248 LETTRES HISTORIQUES à ses desirs. Quoi ! dit-elle, Monsieur, c'étoit donc par malice que vous en usiez aiusi? Je croyois que c'étoit par impuissance, & j'avois la discrétion de ne pas m'en plaindre; mais à l'heure qu'il est que votre mauvaise volonté m'est connue, je vous déclare que vous devez vous résoudre à vous passer toute votre vie de ce dont vous avez bien pu vous passer volontairement pendant neuf mois: j'ai pris mon parti là-defsus, prenez le vôtre; vivons honnêtement pour ne pas donner à rire au public, & croyez que quoi que vous puisfiez faire, rien au monde ne fera capable de me faire changer de résolution. Le mari fit tout ce qu'il put pour la faire revenir; mais il n'y eut pas moyen: il eut enfin recours au pere & à la mere, qui voulurent en vain interposer leur autorité là-dedans, la petite femme fut toujours inexorable; & comme cette affaire commençoit à devenir publique & à réjouir les indifférens, les parens trouverent à propos, pour la terminer, de séparer ces deux personnes. La sépaET GALANTES. 249

ration se fit de concert ; la petite femme retourna chez son pere où elle a toujours resté depuis : son mari lui paye une pension tous les ans, & les choses en sont demeurées-là, sans qu'il y ait jamais eu moyen de les raccommoder. Voilà ce qui arrive aux maris qui n'ont pas toute la confiance qu'ils doivent avoir en leurs femmes. On n'en doit point épouser à moins qu'on ne l'estime; & quand on estime une semme, il n'est pas permis de la soupçonner. Enfin la bonne foi est la chose du monde la plus nécessaire dans le mariage, & je ne faurois m'empêcher de louer là-dessus la conduite de M. le Marquis M... Lieutenant de Roi de cette Province. Il avoit une femme dont la conduite ne passoit pas pour la plus réguliere du monde, & cela avoit obligé ses parens & les personnes qui prenoient intérêt en lui, à l'avertir de ce qu'on en disoit dans le monde, afin qu'il pût y remédier : toute la famille s'assembla pour cela; & après une mûre délibération, on choisit un de ceux qui composoient 250 LETTRES HISTORIQUES

l'affemblée, & on le chargea de porter cette défagréable nouvelle au mari : le Gentilhomme qui connoissoit l'humeur du Marquis, & qui se voyoit chargé d'une fâcheuse commission, ne sachant comment s'en acquitter, s'avisa de le faire indirectement. Monsieur, dit-il au Marquis un jour qu'il étoit seul avec lui, je suis dans un grand embarras. Je fuis obligé d'avertir un mari de prendre garde à la conduite de sa femme, qui n'est pas la plus réguliere du monde; l'intérêt que je prends en lui m'oblige en quelque maniere à lui en donner avis, j'ai même ordre de le faire, & toute une famille affemblée m'a donné cette commission; cependant, comme je trouve la chose un peu délicate, & que ces sortes d'avis ne sont pas toujours bien reçus, je n'ai voulu encore rien faire là-dessus sans vous avoir consulté. Vous êtes homme de bon conseil, je vous prie, dites-moi ce que vous feriez si vous étiez à ma place ? C'est selon, répondit le Marquis, c'est à vous à connoître l'humeur de l'homme à qui vous

ET GALANTES. 251 avez à faire; mais je fais bien ce qu'il feroit s'il étoit de la mienne; car pour moi je vous déclare qu'en pareil cas je répondrois par un coup de pistolet, & que je brûlerois sur le champ la cervelle à Monfieur le donneur d'avis. Oh! puisque cela va ainsi, dit le Gentilhomme, je n'ai garde de me risquer, & je rengaîne dès ce moment mon compliment. Je crois, répondit le Marquis, à vous en parler franchement, que vous prendrez le bon parti. Ainsi ces deux Messieurs, qui sans s'expliquer davantage, s'entendoient parsaitement bien, en demeurerent-là, & voilà où l'on devroit s'en tenir si l'on étoit sage, on s'épargueroit le soin de réjouir le public, à qui l'on ne sauroit éviter de donner des scenes quand on fait écla-ter des choses que l'on a tant d'intérêt de senir cachées. Un Gentilhomme de ce Pays se seroit épargue bien des chagrins, & peut-être même de fâcheuses affaires, s'il avoit suivi cette maxime, & s'il s'étoit résolu à souffrir de bonne grace ce qu'il n'étoit pas en état d'em-

252 LETTRES HISTORIQUES pêcher: il avoit une jolie femme un peu coquette, qui aimoit à plaire & à se trouver dans les endroits où l'on pouvoit trouver du plaisir; le bal étoit surtout sa passion dominante; elle dansoit bien, & son mari, qui craignoit qu'elle ne fît enfin quelque faux pas, lui défendit absolument cette espece d'exercice. La Dame obéit avec peine, & feulement parce que, comme l'on dit, la raison du plus sort est toujours la meilleure; mais enfin, après s'être fait affez long-temps violence, elle se résolut à tromper son mari à la faveur du déguisement que le carnaval autorise, & fut en masque à un bal pendant la nuit, croyant son éponx profondément endormi. Mais comme les jaloux ne dorment jamais bien tranquillement, celuici s'éveilla dans le temps qu'on s'y attendoit le moins, & son mauvais génie lui mit des foupçous dans la tête, qui l'obligerent à se lever & à passer dans la chambre de sa femme pour s'en éclaircir: mais ne la trouvant pas dans son lit, ses soupçons se changerent en certitude.

ET GALANTES. 253 Ne doutant point qu'il ne fût trahi, il ne songea plus qu'au moyen de se venger; & comme il jugea bien qu'il en trouveroit l'occasion au bal, il les courut tous cette nuit, & s'arrêta enfin dans un lieu où il vit une Dame qui dansoit à peu-près comme sa femme, & dans laquelle il crut trouver sa taille & toutes ses manieres. Après avoir examiné pendant quelque temps ce. masque, persuadé que c'étoit-là ce qu'il cherchoit, il s'en approcha animé de rage & de fureur, & lui donna fur la tête un coup de son gant, qu'il avoiteu soin de remplir de plomb. La Dame tomba sur le carreau, étourdie du coup, & ce furieux fut bien surpris de voirque ce n'étoit point celle qu'il avoit cru: on la porta chez elle, où elle est encorebien malade; & comme cette aventure. fut sue dans le moment, la femme de notre jaloux ne voulant pas s'exposer à en avoir un pareil, prit le parti de se retirer chez ses parens, d'où elle a intenté procès à son mari, disant qu'il a eu dessein de la tuer. La Dame qui a

Tome II.

reçu le coup n'a pas manqué d'en fair ses plaintes en Justice: ainsi ce pauvi diable se voit en bûtte entre deux sen mes, dont l'une le poursuit pour l'ir tention, & l'autre pour l'effet. Je ne sa comment il se tirera de cette affaire; & voilà de la besogne pour notre Parle ment. Quand il aura décidé le cas, j vous serai part de sa décision. A Tou louse, ce.

LETTRE XL.

Vous m'avez conté des choses bier particulieres dans votre derniere Lettre La vision de M. Graverol me paroît ur peu extraordinaire; & pour faire parol à cette histoire, il faut, Madame, que je vous en donne une à-peu-près de même espece: c'est celle du seu Maréchal de Faber, que j'ai eu occasion de savoir ces jours passés par une aventure assez imprévue. M. Costar, dont le nom vous est apparemment connu, m'ap-

porta l'autre jour un manuscrit qu'il me pria de faire voir à une personne de ma connoissance à Versailles, & de tâcher par son moyen d'en tirer de l'argent : ce manuscrit étoit les Mémoires de M. de Faber, écrits de sa propre main. On auroit autrefois acheté cette piece bien cher; mais la misere du temps a empêché qu'on ne l'ait pu vendre son prix, & j'ai été obligée de le rendre, parce qu'on n'en a pas voulu donner ce qu'il valoit : cependant , pour ma peine , j'ai en le plaisir de le lire, & j'y ai vu des choses dont je m'en vais vous faire part. Le Maréchal de Faber étoit un Soldat de fortune, fils d'un Libraire, de Sedan, qui ne devoit qu'à sa bravoure & à son mérite le Bâton de Maréchal dont le Roi l'avoit honoré, & qui, de ce haut dégré de gloire où il étoit monté, n'avoit pourtant jamais perdu de vue son origine. Bien loin de se faire faire une généalogie à la mode, qui lui donnât des Souverains pour ancêtres, il ne voulut pas seulement ac-. cepter un certificat de Noblesse, quoi-

256 LETTRES HISTORIQUES que ces sortes de preuves soient nécesfaires loriqu'il s'agit d'être fait Cordon bleu; & dit naturellement au Roi, qu'il aimoit mieux ne pas recevoir l'honneur que Sa Majesté vouloit lui faire, que de l'acquérir aux dépens de la vérité; qu'il n'étoit pas né Gentilhomme, qu'il croyoit l'être devenu, & qu'il ne vouloit se donner que pour ce qu'il étoit. Vous pouvez croire que de si beaux sentimens lui firent bien autant d'honneur dans l'esprit du Roi, qu'en auroit pu faire la naissance la plus illustre. Mais la justice que Sa Majesté rendit à M. de Faber lui attira bien des envieux : chacun murmura contre une fortune aussi brillante, & l'on prétendit que le Maréchal ne l'auroit jamais pousfée si loin, si le diable ne lui avoit aidé. Comme j'étois prévenue de cette opinion, je cherchai dans les manuscrits dont je viens de parler, quelque chose qui pût ou la détruire, ou la fortifier, & voici tout ce que j'ai pu trouver qui ait quelque rapport à cela. M. de Faber dit, dans un endroit de ses Mémoires,

I

ET GALANTES. 257

qu'un soir étant dans son lit il s'endormit après avoir fait de longues & sérieuses réflexions sur ce que nous sommes, ce que nous avons été, & ce que nous devons devenir, & qu'au milieu de fon sommeil il entendit tirer les rideaux de son lit; que s'étant éveillé par ce bruit, il vit dans far ruelle une espece' d'homme d'une figure un peu extraordinaire; qu'il le questionna, & qu'il fut surpris de la maniere dont cet homme répondit à toutes ses questions; qu'enfin, après lui avoir demandé bien des choses, il voulut savoir son sentiment fur l'origine du monde ; & que ce savant lui dit de s'en tenir à ce que Moyse a écrit là-dessus, & que la chose est arrivée tout comme il l'a rapportée dans la Genese. M. de Faber s'est interrompu dans cet endroit, & a laissé quelques feuilles de papier en blanc, apparemment pour achever d'écrire cette conversation nocturne, & l'on ne peut pas juger, par ce qu'il en dit, si celui avec qui il l'a eue étoit un Auge ou un diable; il n'en parle même plus dans la

 \mathbf{Y}_{3}

258 LETTRES HISTORIQUES snite de ses Mémoires, & passa à des expéditions militaires & à d'autres, aventures. Ceux qui croient aux génies n'auront pas de peine à se persuader que. c'étoit celui du Maréchal, qui après l'avoir servi utilement, vencit faire connoissance avec lui & recevoir les remerchnens qui lui étoient dûs. Quoi qu'il en soit, voilà ce que j'ai lu, & sur quoi vous pouvez compter: après cela on a composé une histoire, ou plutôt une fable, pour confirmer les bruits que l'on avoit fait courir du commerce que M. de Faber avoit avec le diable : car coinme on avoit dit qu'ils avoient fait un traité ensemble, on publia aussi que le, diable étoit venu au temps marqué, en exécution du traité, se faire tenir parole, & voici comment on conta la chose. On dit que le Maréchal, étant à famaison de campagne, se trouva un soir un peu incommodé, & que s'étant mis au lit sans vouloir rien prendre, il ordonna à son Valet de chambre d'ouvrir. une fenêtre, & de lui dire s'il ne voyoit point quelque chose dans la campagne.

Le Valet obeit & répondit qu'il ne voyoit rien: quelque temps après, son maître lui fit encore le même comman-dement, & alors il répondit qu'il voyoit, mais d'extrêmement loin, une petite lumiere comme une bougie : enfin, pour la troisieme fois il ouvrit la fenêtre, & alors il dit à M. de Faber, que la petite bougie approchoit, & qu'elle étoit auprès du Parc. C'est assez, dit le Maréchal, allez vous coucher & qu'on me laisse seul. Le Valet obéit: mais comme il étoit inquiet du mal de son maître, & du manege qu'il lui venoit de faire faire, il resta quelque temps à la porte de la chambre, entendit ouvrir la fenêtre & quelque chose qui fit du bruit comme si quelqu'un étoit entré par-là; ensuite il entendit parlerauprès du lit, distingua parsaitement bien deux voix qui contestoient sur le plus ou le moins; mais il n'osa se risquer à entrer après les défenses de son maître: enfin la dispute cessa, tout le monde parut endormi. Mais le matin, lorsqu'à l'heure ordinaire le valet voulut entrer

260 LETTRES HISTORIQUES dans la chambre de M. de Faber, il le trouva au travers du lit la tête en bas & le cou tordu. On ne douta point que ce ne fût le diable qui avoit fait cette exécution, & que la dispute qu'on avoit entendue, n'eût été causée par quelque erreur de calcul & quelque faute d'arithmétique. Enfin ce conte courut tout Paris, & il y eut même des personnes de distinction qui donnerent là dedans, & qui voulurent assister à l'inventaire qui fut fait des effets de ce Maréchal, pour voir si on ne trouveroit point parmi ses papiers ce prétendu traité fait avec le diable: mais il n'y avoit rien d'approchant; on trouva feulement dans fon cabinet deux mandragores d'une beauté achevée. Vous favez, Madame, que les mandragores sont des racines qui imitent la figure humaine : ces deux-là étoient mâle & femelle qui se tenoient embrassés; & quoiqu'on dût regarder cela comme des raretés qu'un curieux est bien aise d'avoir chez lui, ne trouvant point d'autres preuves de l'alliance

diabolique, on ne manqua pas de dire

ET GALANTES. 261

que les mandragores en étoient le sceau. Pour moi, je vous avoue que je ne puis assez m'étonner comment des personnes raisonnables penvent avoir la foiblesse de croire qu'on traite avec le diable. Premiérement je ne le crois pas fort traitable, & je suis persuadée que s'il étoit d'humeur à composer, il auroit occasion de faire un fort grand commerce : car enfin il n'y a guere de joueur qui ne se donnât à lui à bon marché lorsqu'il a perdu tout son argent; & nous en voyons tous les jours qui dans pareille occasion le réclament en vain : il trouveroit peut-être aussi quelques pratiques chez les amans; & enfin tant de gens qui se donnent à lui gratis, n'en feroient pas plus de scrupule lorsqu'ils y trouveroient leur avantage. Mais quand il seroit vrai qu'on pourroit entrer en composition avec lui, je vou-drois bien savoir de quelle utilité seroit un contrat, & si lorsque le diable en voudroit enfreindre les conditions, il feroit aisé de trouver des Huissiers pour lui faire signifier qu'il doit les observer. 262 LETTRES HISTORIQUES

Si l'on dit que l'on ne court pas ce rifque avec lui, & qu'il est exact à tenir ce qu'il promet, il faut donc aussi s'en tenir à sa parole; & cela étant, il n'est, pas besoin de signer des conventions de part ni d'autre : enfin, ce sont des pauvretés qui font honte à notre espece, & dont je rougis pour elle. L'opinion des génies n'est pas tout-à-fait si grossiere ; il y a ici bien des gens qui y donnent, & qui prétendent que quelque chosenous avertit de ce qui nous doit arriver, & que si l'on faisoit attention à ces sortes; d'avertissemens, on feroit bien moins de, fautes qu'on n'en fait. Nous avons une joueuse de profession, qu'on appelle Mademoiselle de S. Martin, qui s'est mis dans la tête qu'elle a un génie : cependant elle n'en est guere plus riche, & ce génie n'empêche pas qu'elle ne, perde très-souvent son argent : mais elle prétend lui devoir la vie, & que c'est, lui qui l'a garantie du danger où ellefut exposée ces jours passés. Cette De-moiselle n'est ni belle ni jeune; elle a les inclinations d'un homme plutôt que

celles d'une femme; son métier ordinaire est d'aller, dans toutes les maisons où l'on joue, offrir son ministere, & tailler à la bassette avec une chemise d'homme boutonnée au cou & aux poignets, une robe de chambre abattue, & un bonnet sur la tête au lieu de cornettes & de fontanges : dans cet équipage amphibie on la voit aller de porte en porte, cherchant à jouer, tantôt perdre, tantôt gagner, suivant qu'il plaît au hafard. Il y a quelque temps, qu'étant au Temple chez Madame de Chaulieu, la féance ayant duré jusques à trois heures du matin, elle finit enfin, & & Mademoiselle de S. Martin se vit obligée de se retirer comme le reste de l'assemblée : elle dit pour cela que l'on avertît ses porteurs : mais lorsqu'on fut venu lui dire qu'ils attendoient au bas de l'escalier, elle se tourna du côté de Madame de Chaulieu, & la pria de permettre qu'elle passat le reste de la nuit chez elle: mon génie, lui dit-elle, me défend de fortir d'ici : ainsi il faut, s'il vous plaît, que vous trouviez bon-

264 LETTRES HISTORIQUES que j'y reste. Mais, Mademoiselle, disoit Madame de Chaulieu, votre génie ne fait peut-être pas que je n'ai point de lit à vous donner, il devoit avoir remédié à cela : n'importe, Madame, dit Mademoiselle de S. Martin, vous en serez quitte pour me faire donner un fauteuil, & j'aime beaucoup mieux rester au coin de votre seu, que de désobéir à mon génie. Pendant ce tempslà elle avoit envoyé chercher sa femme de chambre, qui lui apporta ce dont elle avoit besoin pour la nuit; ensuite elle la fit mettre dans sa chaise & la renvoya. Cette chaise fermoit avec un ressort, si bien que quand on en avoit poussé la porte, il falloit que la personne qui étoit dedans l'ouvrît, & ceux de dehors ne le pouvoient point. Aquelques pas de-là des filoux, qui savoient, que Mademoiselle de S. Martin avoit joué de bonheur, & qui ne doutoient point qu'elle ne fût dans cette chaise avec son gain, l'arrêterent; un des porteurs qui voulut faire résistance sut tué, l'autre prit la fuite, abandonnant sa charge

charge au pouvoir des filoux qui n'en furent pas pour cela plus avancés; car ils ne purent jamais ouvrir la chaise, & un caroffe qui passa assez près delà les empêcha de la rompre, & les obligea à fuir. La chaise étoit cependant renversée; la femme de chambre évanouie dedans, & le pauvre porteur étendu mort tout auprès, sans que personne s'en apperçût jusques à ce qu'il fut jour : mais alors tout le monde s'afsembla autour de la chaise; on la fit ouvrir, & à force de secours on fit revenir la pauvre femme de chambre de son évanouissement. Elle conta le fait, & cette aventure a mis le génie de Mademoiselle de S. Martin en crédit, & augmenta la confiance qu'elle avoit en lui. Il faut que je lui demande de quel sexe est ce bienfaisant génie; mais je m'imagine qu'il faut qu'il soit féminin : car la Demoiselle est un peu dans le goût de la Comtesse de Murat, qui malgré son bel esprit & sa qualité (car elle est petite-fille de deux Maréchaux de France) a été exilée, parce qu'on Tome II.

266 LETTRES HISTORIQUES prétend qu'elle aime un peu trop son semblable. Qui croiroit que cela fît un crime & un crime punissable, tant il est vrai que la plupart des choses les plus innocentes, & même les meilleures, peuvent devenir mauvaises par le mauvais usage & l'abus que l'on en fait! La Reine Marguerite semble vouloir insinuer dans ses Mémoires, que Catherine de Médicis sa mere avoit aussi quelque espece de génie qui l'avertissoit de tout ce qui devoit lui arriver de bien ou de mal, & le public ne s'en est pas tenu à cette opinion; car la bonne Dame a été accusée de la plus noire magie, & d'être en intrigue avec le diable. Mais à propos de la Reine Marguerite, je ne luiconnoissois pas une foiblesse que des per-sonnes, qui savent les choses d'original, me dirent l'autre jour qu'elle avoit, celle de ne pouvoir pas entendre prononcer le nom de mort; & elle chassa fur le champ un Jardinier, qui, fans y entendre malice, lorsqu'elle lui demanda pourquoi un certain arbre qu'elle luimontra ne fleurissoit point, lui répon-

ET GALANTES. 267 dit : c'est, Madame, parce qu'il est mort. On dit que cela est arrivé dans l'Oraguais, lorsque cette Princesse étoit en quelque maniere reléguée à Castelnaudary: comme vous êtes à portée, il ne vous sera pas mal aisé de vous éclaircir de la vérité d'un fait qui doit être connu dans ce Pays-là. On m'en conta encore un affez plaisant qui regarde le Roi Henri IV. Chacun sait que ce Prince fut élevé d'une maniere un peu extraordinaire; & que pendant son enfance, il alloit fans façon manger chez ses Fermiers, & s'humanisoit même avec ses Domestiques. Un Jardinier, qui avoit eu dès ce temps beaucoup de part dans fes bonnes graces. s'avisa, lorsqu'il apprit qu'il étoit enfin Roi paisible, d'entreprendre le voyage de Paris, pour le voir & renouveller leur ancienne connoissance. Il partit pour cela du Bearn à pied; & après une assez longue & affez pénible route, il se rendit enfin aux portes de notre grande Ville : il

demanda où logeoit le Roi: on lui dit que c'étoit au Louvre. Il-y fut & se six

7 2

268 LETTRES HISTORIQUES d'abord annoncer, disant qu'il étoit du Pays du Koi, & qu'il en étoit venu exprès pour lui rendre visite; qu'on n'avoit qu'à dire qu'il étoit un tel, & que le Roi seroit bien gise de le voir. Sa Majesté connut effectivement le nom; mais ne jugeant pas à propos de lui donner une audience publique, comme à un Ambaffadeur, Elle ordonna qu'on le régalât, & qu'on lui dît d'attendre jusqu'au soir, & qu'il le feroit alors entrer dans sa chambre & lui parleroit en son particulier. Le bon homme obéit malgré son impatience : mais comme il apprit que le Roi soupoit en public, & qu'on pouvoit le voir manger, il voulut tonjours se procurer le plaisir de la vue, en attendant mieux, & fut au souper avec sa cape du Bearn, sous les auspices de l'Officier à qui le Roi l'avoit recommandé. Il fut d'abord charmé de voir son cher Prince qui se quarroit dans un bon fauteuil, entouré des Seigneurs de sa Cour, qui se tenoient tous debout devant lui. Le bon homme ne se sentoit pas de joie quand il songeoit à toute cette magnificence : il regardoit de temps en temps le Roi, & lui faisoit des mines auxquelles Sa Majesté n'avoit garde de répondre, ce qui scandalisoit un pen M. le Manant, qui se souvenoit que les choses n'avoient pas toujours été sur ce pied, & qui ignoroit cette maxime si nécessaire à savoir & à pratiquer, qui nous apprend qu'il faut toujours observer les temps, les lieux & les personnes. Suivant cette regle, le Roi attendit d'être seul dans sa chambre pour faire entrer son compatriote, & alors il l'embrassa & lui demanda en Bearnois, si ce qu'il voyoit lui faisoit plaisir ? Oui, Sire, répondit le Jardinier, tout ceci est fort beau il n'y a qu'une chose qui me fâche; c'est qu'il me semble que vous avez pris un peu trop de vanité depuis que vous avez fait fortune. On auroit dit tantôt à vous voir devant tout ce beau monde, que nous ne nous connoissions plus. Le Roi ne put s'empêcher de rire de cette naïveté, qui, prononcée en gascon, a deux sois plus de grace que traduite : il fit mille

270 LETTRES HISTORIQUES caresses au Paysan; & après l'avoir fait bien régaler pendant quelque temps, & promener par-tout, il lui sit des préfens & le renvoya chez lui. On me contoit encore à propos d'Henri IV, qu'un Tailleur Bearnois, qui s'étoit établi ici, & qui y avoit gagné du bien, se plaignant un jour de la misere du temps, dit, pour prouver que Paris étoit un Pays ingrat : voyez ce qu'il y a présentement à faire ici, puisque de tout le Bearn il n'y a que deux personnes seulement qui ayent pu y faire fortune, qui sont, le Roi Henri IV & moi : je ne sais pas même s'il ne se nomma pas luimême le premier. Quoi qu'il en soit, cette saillie me sit bien rire l'autre jour lorsqu'on me la conta avec la visite du Jardinier, & je m'étonne qu'étant presque sur les lieux vous n'ayez pas su toutes ces petites particularités, & que les fachant vous ne me les ayez pas con-tées. A certains égards le Tailleur Bearnois n'avoit pas tout le tort; & si sa comparaison eût été un peu plus juste, on auroit pu convenir avec lui, que c'est ET GALANTES. 271 ici un Pays bien ingrat. Je vis l'autre

jour un homme qui prouve parfaitement bien cette vérité; c'est un nommé Perelongue, qui croupit depuis près de quinze ans dans les Mousquetaires noirs, après avoir rendu au Roi un service assez considérable pour qu'il dût être récome pensé; car un jour que Sa Majesté étoit à la chasse, son cheval se cabra, & le Roi auroit été infailliblement renversé, si Perelongue qui se trouva là ne l'eût pris à foi de corps, & ne l'eût arraché à un dauger aussi grand, & qui étoit presque inévitable. Ceux qui furent témoins de cette action louerent le zele & la hardiesse de ce jeune homme, qui, sans faire d'attention au risque qu'il couroit, au cas qu'il eût manqué de force ou d'adresse, ne songea dans cette occasion qu'à fauver le Roi, sans s'embarrasser du reste. Comme il ne faisoit que d'arriver de Province, personne ne savoit qui il étoit. Le Roi lui demanda fon nom & celui de son Pays. Il répondit qu'il étoit de Bayonne, qu'on l'appel-loit Perelongue, qu'il étoit Gentilhom-

272 LETTRES HISTORIQUES me, mais d'une famille plus chargée d'enfans que de biens. Sa Majesté lui ordonna d'entrer dans les Mousquetaires, lui fit compter cinq cens écus, &. lui promit de prendre soin de sa fortune : toute la Cour le remercia. Monseigneur lui dit qu'en son particulier il n'oublieroit jamais le fervice qu'il venoit de lui rendre, & ce pauvre garçon avoit tout lieu d'espérer qu'on seroit quelque chose de considérable pour lui, & que du moins le don de cinq cens écus reviendroit tous les ans : cependant, bien loin d'être une pension, ce n'a été qu'une gratification faite une fois pour toutes, & Perelongue est depuis ce temps dans les Mousquetaires, aussi peu avancé que le premier jour. On dit qu'on l'a laissé pour ne pas être obligé de parler d'une aventure qui ne faisoit honneur qu'à lui seul ; car enfin on ne fauroit, sans faire tort au Roi, prétendre qu'il ait eu peur. Les Héros peuvent mourir, mais ils ne peuvent pas craindre; & on doit supposer que Sa Majesté se seroit bien tirée elle-même de cet

ET GALANTES. 273

embarras, sans que personne s'en fût mèlé; d'ailleurs il u'étoit pas fort glorieux pour ceux à qui il confie la garde de sa personne, de permettre que d'autres prissent le soin de sa conservation, ni de sousfrir qu'un inconnu en approchât de si près, puisque, s'il avoit été mal intentionné, il lui auroit été aisé de tout entreprendre. Ainsi, par toutes ces considérations, on a jugé à propos de laisser ce bienfait sans récompense: cependant l'aventure n'a pas laissé d'être sue; on a même fait bien des raisonnemens là-dessus : les uns ont dit que le cheval du Roi s'étoit cabré, parce que les mouches le piquoient, & qu'il s'étoit empêtré dans son caparaçon; mais cenx qui donnent dans le merveilleux, ont prétendu qu'un spectre s'étoit présenté au Roi; que le cheval épouvanté par cette vision avoit pris le mors aux dents, & que la frayeur dont Sa Majesté avoit été saisse dans cette occasion, lui avoit fait abandonner la bride & les étriers. Ce font de petits contes auxquels je n'ajoute pas ordinairement beaucoup de

274 LETTRES HISTORIQUES foi: mais ce qu'il y a de sûr, c'est que Perelongue a été oublié, & que pour se disculper du crime d'ingratitude, on a dit qu'il en avoit imposé au Roi, en disant qu'il étoit Gentilhomme, & que l'on avoit su depuis qu'il étoit fils d'un marchand. Il a répondu à cela qu'il n'y avoit là-dedans rien de contradictoire, puisque dans les Villes maritimes le commerce ne déroge point : mais quand on veut noyer son chien on dit qu'il a la rage; ainsi il est inutile de chercher à se justifier, lorsqu'on voit qu'à quelque prix que ce soit on veut nous imputer des crimes. J'ignore de quoi l'on peut accuser un nommé Lagarigues, qui n'a pas été mieux récompensé que Perelongue, quoiqu'il ait risqué quelque chose de pis pour le service du Roi. Cet homme fut envoyé autrefois en Hollande avec douze Dragons pour enlever Paul Sardan, originaire de la Ville

de Nimes, qui après avoir trempé dans la conspiration du Chevalier de Rohan, lorsqu'il l'eut vu manquée, se résugia en Hollande, où on l'appelloit le Comte

de S. Paul. Lagarigues se rendit dans ce Pays avec les hommes qu'on lui avoit donnés, dont tous ne lui furent pas fideles : son dessein fut découvert, son projet échoua, on le mit en prison, & il fut condamué à mort, comme ayant commis un attentat & viole le droit des gens: il fut conduit au lieu du supplice, on lui banda les yeux, & le bourreau avoit déjà levé le bras pour lui faire fauter la tête, lorsqu'on vint apporter sa grace, que M. le Comte d'Avaux notre Ambassadeur avoit obtenue du feu Roi, alors Prince d'Orange & Stadhonder de Hollande. Le bourreau ôta d'abord le bandeau de dessus les yeux du pauvre Lagarigues, & lui offrit de le saigner promptement, pour empêcher que la frayeur qu'il avoit eue ne lui causât quelque maladie. Lagarigues ne savoit où il en étoit; il s'étoit cru mort, il voyoit une foule assemblée autour de lui qu'il s'imaginoit être des habitans des champs élysées. Mais enfin, les Officiers François qui se trouverent là, monterent sur l'échafaud pour

276 LETTRES HISTORIQUES le féliciter; ils lui prouverent par bons argumens qu'il étoit encore en vie; ils lui dirent même qu'il ne devoit pas refuser l'osfre que le bourreau venoit de lui faire; que c'étoit un très-habile Chirurgien, & que l'on n'avoit pas en Hollande la même horreur que l'on a en France pour ces sortes de personnes. M. Lagarigues ne voulut pourtant pas se faire saigner, & ne songea qu'à partir au plus vîte d'un pays où il avoit couru un si grand danger. Il vint en Cour, & le Roi lui fit compter une gratification de cinq cens écus une fois payés. Voyez un peu si cela vaut la peine de s'exposer à se faire pendre pour son service; encore fut-il heureux en ce tempslà, car il fut payé argent comptant; au lieu que si la chose étoit arrivée à présent, il auroit été obligé de prendre des billets de monnoie, où il y a quelquefois les deux tiers à perdre. C'est la seule monnoie qui ait cours à l'heure qu'il est, & vous comprenez bien que n'étant que de papier, elle ne doit pas être fort de poids : voilà pourtant avec

quoi

quoi l'on nous fait troquer notre argent, & où nous sommes réduits : & je ne fais pas si avec de pareilles especes on pourra fournir long-temps aux frais d'une guerre qui paroît furieusement allumée. Je vous ai déjà parlé dans mes précédentes d'un bouquet que Madame le Camus donna au Roi le jour de S. Louis: je vous ai dit aussi, ce me semble, que Sa Majesté fit présent à cette Dame de son Portrait enrichi de diamans. Madame la Princesse d'Epinoi dit là dessus, par un esprit de jalousie, que le Roi avoit donné ce Portrait, mais que Madame le Camus, pour tirer plus de vanité de ce présent, en avoit fait faire la bordure à ses dépens : cela donna occasion à l'Epigramme suivante; elle est adressée à Madame le Comus.

Par l'auguste présent dont ton ame est ravie, L'invincible Héros qui nous donne la Loi, Te marque ton estime, aimable Gustavie;

C'est affez pour l'envie A se déchaîner contre toi. Ce serpent infernal, qui vent que rien ne dure, N'ose mettre les dents sur le Portrait du Roi; Mais il en ronge la bordure.

278 LETTRES HISTORIQUES

Je crois que vous trouverez cette Epigramme de votre goût, & je puis vous affurer qu'elle n'a déplu qu'à Madame d'Epinoi. Le Roi, à qui Madame le Camus trouva occasion de la faire voir, ne put pas s'empêcher d'en sourire. Voilà, Madame, ce que l'on s'attire quand on n'a pas affez de justice pour rendre aux autres celle que leur mérite demande pour eux. Je ne manquerai pas de continuer toujours à vous mander ce que je croirai le plus capable de nous dédommager de l'éloignement qui est entre vous & moi. Je vous demande la même grace, & suis toujours. A Paris . ce.



LETTRE XLI.

Vous vous plaignez fans doute de moi, Madame, & il semble que vous ayez raison: cependant il est sur que je n'ai pas tort; & un voyage si satiguant que celui que je viens de faire, doit vous faire excuser mon silence, puisque c'est ce qui l'a causé. Ne l'impurez donc, s'il vous plaît, qu'au changement de lieu, & point du tout à celui de mes sentimens qui seront toujonrs tendres & finceres. Comme j'ai fait la même route que j'avois suivie autrefois, je ne vous parlerai pas des lieux où j'ai passé en allant de Toulouse à Nîmes, de peur de donner dans la répétition; il ne m'est même point arrivé d'aventure en chemin qui vaille la peine d'être racontée; mais je me suis trouvée à Nimes pour être spectatrice d'un événement assez bisarre. Je vous ai parlé dans mes précédentes des foulèvemens

Aa 2

280 LETTRES HISTORIQUES des Cevennes, comme d'une chose qui pouvoit avoir des suites fâcheuses; & la Cour même avoit paru les craindre, puisqu'elle avoit envoyé une armée & des Maréchaux de France contre ces mutins. Les cruautés du Maréchal de Montrevel avoient si fort aigri les esprits dans ce pays, qu'il les avoit portés à la rebellion, plutôt que de les en détourner, & son nom y est en horreur. J'ai vu auprès de la Porte des Carmes, les tristes vestiges d'un moulin auquel il avoit fait mettre le feu, ayant su que quantité de personnes s'y étoient réfugiées, & où les flammes consumerent les jeunes avec les vieux, l'enfant avec la mere, & n'épargnerent ni fexe ni condition. Le Maréchal de Villars, qui fut envoyé pour relever Montrevel, s'y prit d'une maniere toute opposée; & faisant succéder la douceur à la barbarie, il éprouva la vérité du proverbe, qui dit qu'on prend plus de mouches avec le miel qu'avec le vinaigre; il laissa délasser les bourreaux des fatigues que son prédécesseur leur avoit

ET GALANTES. 28r données, il promit grace à tous ceux qui se mettroient en état de la mériter; & fachant, comme dit l'Evangile, qu'il n'y a qu'à mettre la division dans un parti pour le détruire entiérement, il tâcha de gagner quelques-uns de ces gens: il s'adressa vainement à un nommé Roland, qui commandoit une troupe dans les hautes Cevennes, il n'y eut pas moyen de l'ébranler : mais Cavalier a été plus traitable, & a accepté l'amnistie & les récompenses qu'on lui a offertes. Sa défertion a scandalisé tous ses camarades. On lui avoit donné le commandement d'un certain nombre de Camisards qui faisoient leurs courses aux environs de Nîmes; & quoiqu'il fût très-jeune, fachant mieux l'exercice de la pelle, que celui de la pique, (car il étoit Boulanger de son métier,) on lui déféroit extrêmement, parce qu'il se vantoit du don de Prophétie, que bien des gens assurent encore qu'il a eu: quoi qu'il en soit, il disoit l'avoir; & comme il donnoit tous ses ordres de la part de Dieu, & qu'on avoit de la foi

Aa 3

282 LETTRES HISTORIQUES pour ce qu'il disoit, il étoit très bien obei, & regardé parmi les siens comme un second Moyse: On parloit de lui comme d'un Heros, & je vous en ai, je crois, parlé autrefois sur ce pied; cependant on dit à prélent qu'il n'étoit qu'un zero; qu'il a été paré des plumes d'autrui, comme le geai se pare de celles du paon, & que c'est à la bravoure de ceux qui le suivoient qu'il doit toute la gloire qu'en lui avoit attribuée; c'est ainsi que parlent ceux qu'il a quittés. Le Maréchal de Villars & ceux de fa cour, pour faire valoir leur acquisition, & pour élever leur trophée, lui font mille hounêterés : & comme les uns & les autres: doivent être suspects, j'attends', pour porter mon jugement, que la maniere dont Cavalier se conduira dans les suites me fasse connoître son caractere, Il s'étoit chargé d'engager ses camarades à suivre son exemple; mais il n'a pu y réuffir: car lorsqu'il fut les trouver pour cela, il fut reçu à coups de fusil, & bien lui valut d'avoir le pied léger. Il est traité de

ET GALANTEST 283 déserteur par ceux de son parti, & on lui impute le sang de quelques uns des Chefs qui viennent d'être brûlés & roués, & celui de Roland qui a mieux aimé se faire tuer que de le laisser prendre. On espere, que cette guerre civile aura été éteinte là-dedans; & pendant que les Protestans de ces Cantons-là pleurent la perte de leurs protecteurs, Cavalier jouit des honnêtetés qu'on lui fait, & se repaît des espérances qu'on lui donne. Il a été régalé dans le Pays par toutes les Puissances, & après y avoir resté quelque temps, il demanda permission d'aller en Cour, disant qu'il avoit des avis à donner de la deiniere importance, & dont il ne pouvoit confier le secret à personne. On lui accorda sa demande; si bien que peu de jours après être arrivé ici, je l'y ai vu venir, & vous le verrez apparemment bientôt à Paris: tout Lyon court en foule au Fauxbourg de la Guillotiere pour le voir, & on n'est pas moins surpris que je le fus à Nîmes en voyant cette petite figure qui ne paroît pas avoir dix-huit

284 LETTRES HISTORIQUES ans, & qui n'a rien moins que l'air guerrier: car c'est un beau jeune garçon, blanc & blond, dont la tête ni les bras ne paroissent pas promettre grand chose, & l'on a peine à s'imagi-ner qu'il puisse déjà avoir fait parler de lui. Les Huguenots répondent à cela que David n'avoit que sa fronde, & que lorsqu'il gardoit ses brebis, il ne paroissoit peut être pas plus martial que lui; & moi, comme je l'ai déjà dit, je suspends mon jugement, & j'attends que vous me mandiez celui que vous aurez fait de sa personne, que vous verrez dans peu de jours à Paris. Je voudrois savoir quel accueil on lui fera; si le Roi voudra bien lui parler, comme on dit qu'il s'en flatte, & si on aura autant de curiofité qu'on en a eue ici fur son chapitre : car la foule étoit si grande autour de son logis, qu'on a été obligé d'y mettre des gardes; il en eut aussi auprès de sa personne, & je ne sais si ce n'est point autant pour s'en assurer, que pour lui faire honneur, & si ce ne sont pas des chaînes dorées : mais c'est

ET GALANTES. 285 assez parler de lui pour le coup. Il n'y a pas moyen de finir cette Lettre sans vous dire un mot de la Ville où je suis, qui est une des plus belles du Royaume, & qui, selon moi, l'emporte sur Toulouse. Quoiqu'elle n'ait pas un Parlement, on prétend que c'est par poli-tique qu'on n'a pas voulu y en mettre un, de peur de déranger par-là le commerce qui est ici florissant, & qui seroit bientôt détruit si Messieurs les Marchands se mettoient la vanité dans la tête, & achetoient des Charges à leurs enfans, au lieu de les élever dans le négoce. Il y a pourtant une Cour Souveraine des Monnoies, un Préfidial, une Jurisdiction Consulaire qui est trèsconfidérable, que l'on tient trois fois par semaine dans l'Hôtel-de-Ville, & quelques autres Jurisdictions subalternes, quatre Echevins, un Prévôt des Marchands. Le Gouvernement de cette Ville est depuis plus d'un fiecle héréditaire dans la maison de Neuville de Villeroy. Le défunt Archevêque Camille a été revêtu jusqu'à la mort de la

286 LETTRES HISTORIOUES Lieutenance de Roi, & M. le Maréchai la possede depuis la mort de son pere. La situation de cette Ville est très belle; on voit, avant d'y arriver, quantité de jolies maisons de campagne. Le Château de Pierre-Encise, séjour des Criminels d'Etat, bâts sur des rechers escarpés, paroît un lieu de défense en cas de besoin. La riviere de Saône traverse la Ville & sy perd dans le Rhône qui en baigne les murailles : il y a de très belles rues & des quais magnifiques: mais ce qui m'en plaît le plus, ce sont ces montagnes qui forment le plus bel aspect du monde, sur leiquelles un voit de très belies Eglises, des Couvens d'hommes & de femmes, des arbres & de la verdure, & où, fans sortir de la Ville, on trouve tous les agrémens de la campagne. C'est-là qu'est cette miraculeuse Eglise de Fourvieres, celebre par les fréquens Péleriuages qu'on y fait; celle de S. Irenée, autrefois Evêque de Lyon, le Tombeau des deux Amans, tant vanté par M. d'Urfé dans son Astrée, & qui,

ET GALANTES.

si on l'en croit, étoit un asyle inviolable sous le Roi Gondebaut qui regnoit pour lors à Lyon : quoi qu'il en foit, tout ce que j'ai pu apprendre de ce Tombeau des deux Amans, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui est sur le bord de la Seine, entre Paris & Rouen, c'est que celui-ci renferme les corps d'Hérode & d'Herodias, qui furent relegués par Caligula, Empereur de Rome, quelque temps après la mort de Notre Seigneur. Comme cette Princesse voulut suivre son époux dans son exil, & qu'elle se donna là dessurs de belle passion, on lui a fait l'honneur de lui donner le beau nom d'Amante, que celui de femme détruit ordinairement, & elle le garde encore jusques dans le tombeau. Voilà ce que la tradition m'a appris, & ce que je vous donne comme on me l'a donné. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Pilate & Hérode ont été exilés presqu'en même temps sur les hords du Rhône, & que ces malheureux, qui avoient eu part à la mort de Notre Seigneur, y ont fini leur triste desti288 LETTRES HISTORIQUES

née. Il ne me manque plus après avoir vu tout ceci, que de passer quelques jours dans les lieux où Judas s'est pendu; & je suis si ambulante, que du train dont je vais, je ne désespere pas d'arriver un jour, en me promenant, du côté de la Palestine, & je vous avouerai que je n'en serois pas trop sâchée. Oh ! ce seroit delà qu'il y auroit plaisir de recevoir de mes Lettres, & que je vous enverrois des relations dignes de votre curiosité. Je n'ai pas encore eu le temps de satisfaire la mienne dans cette Ville, ni de voir tout ce qu'il y a de rare; ainsi vous pouvez espérer d'en apprendre une autre sois davantage; mais il faut me donner le temps de respirer; car Lyon n'est pas un lieu qu'on puisse voir en un jour, c'est une espece de petit Paris, & je n'ai point encore vu de Ville qui lui ressemblat mieux : j'ai vu cette horloge dont vous avez entendu parler, qui est dans l'Eglise des Comtes de S. Jean : c'est quelque chose d'assez particulier; & je m'étonne que quelques superstitieux

tieux idiots ne se soient pas avisés de de dire qu'il y avoit là-dedans du miracle: peut-être que si cette horloge avoit été au pouvoir de certains Moi-, nes, ils auroient bien pu donner ce tour à la chose, si on les en avoit voulu croire; & je m'imagine que c'est comme cela que se sont établis tant de miracles que la simplicité de nos Peres a reçus pour argent comptant. Quoi qu'il en soit, Messieurs les Comtes de S. Jean font trop honnêtes gens pour donner dans ces fraudes pieuses, & tout le monde convient qu'on ne doit le merveilleux de cette horloge qu'à l'adresse de celui qui l'a faite, auquel, dit-on, on fit crever les yeux après qu'il en eut fait une pareille à Strasbourg, pour l'empêcher d'en faire davantage. Toutes les fois que l'heure doit sonner, un coq qui est sur le cadran commence par battre des aîles, chante par trois fois; & après ce petit prélude, on voit ou-vrir une petite porte & fortir la Vierge & les Apôtres qui passent en revue. Pendant que l'heure sonne, le S. Esprit Tome II.

290 LETTRES HISTORIQUES paroît aussi en forme de colombe, & Dien le Pete au-dessus qui donne la bénédiction, après quoi chacun rentre dans sa niche comme il en étoit sorti, & la porte se referme de la même maniere qu'on l'avoit vue ouvrir; & tout cela fe fait par des ressorts, & sans que personne paroisse s'en mêler. Voyez un peu si dans cette Ville de Suisse où l'on vouloit faire brûler le pauvre Brioche commer sorcier, à cause de ses marionnettes; voyez, dis-je, si on n'auroit pas cru qu'il entroit du miracle ou de la magie dans cette affaire, & si je n'ai pas raison de dire qu'on en a sans doute fait accroire à nos pauvres ayeux, avec tous ces prétendus miracles dont on les a bercés. Mais à propos de merveilleux, on dit qu'on ne voit plus le cabinet de M. de Servieres : j'en serois fâchée, car j'avois bien envie de le voir : je m'en Informerai mieux, & si je le vois, je vous en dirai des nouvelles : donnezm'en un peu, je vous prie, de ce qui se passe à Paris, & croyez que je suis toujours. A Lyon, ce.

LETTRE XLII.

JE suis fort aise d'apprendre que vous vous êtes rapprochée de nous, & j'efpere, Madame, que n'étant plus qu'à cinq journées de Paris, vous voudrez bien y venir faire un tour avant de partir pour la Palestine. Vous pourrez bien, puisque vous étes si fort en train de vous promener, faire, chemin-faisant, un tour aux Tuilleries. J'y étois l'autre jour avec Madame D***, à laquelle je lisois votre derniere Lettre, & nous songions ensemble à prendre des mesures pour être informées du jour que Cavalier arriveroit à Paris, & pour pouvoir trouver les moyens de satisfaire la curiosité que vous nous aviez donnée sur son chapitre, lorsque nous sûmes interrompues par le bruit d'une grande quantité de personnes qui-couroient en foule dans la grande allée où nous étions. Je ne savois que penser de ce Bb 2

292 LETTRES HISTORIQUES concours; & après avoir caché ma Lettre, je me levai de dessus le banc où nous étions assises, & je me mis à fuir sans savoir pourquoi. Je croyois d'abord qu'il y avoit quelque chien enragé: mais enfin je revins de ma frayeur, & je vis, entendant nommer M. Cavalier, que le hafard me servoir à ma mode, puisqu'il me l'amenoit sans que je fusse obligée de me donner la peine de l'aller chercher. Il passa devant moi entouré d'une cohue qui ne paroissoit pas la mieux intentionnée du monde pour lui; & si quelques personnes d'autorité ne l'eussent pris sous leur protection, & ne l'eussent fait sortir au plus vîte par la porte du Pont-Royal, je ne fais pas ce qu'il en seroit arrivé, & je ne crois pas qu'il lni prenne de long-temps envie de revenir aux Tuilleries. Il passa tout auprès de moi; & nous ne fûmes pas moins surprises, Madame D*** & moi, que vous l'avez été, de sa figure enfantine: & je vous avoue que si vous ne m'aviez pas fait son portrait, je m'en serois formé une toute

ET GALANTES. 293 autre idée : il ne paroît pas même capable de toutes les cruautés qu'on l'accuse d'avoir faites : il a une petite physionomie affez gracieuse ; & il faut avoir beaucoup de foi pour croire qu'il air en l'esprit & le temps de faire parler de lui. Il a été à Verfailles & a parlé à M. de Chamillart', mais point au Roi: Sa Majesté a pourtant en envie de le voir, & on l'a fait tronver sur son passage; le Roi le regarda & plia les épaules. Voilà tout ce que j'en fais : on lui a donné un Brevet de Lieutenant-Colonel; on l'envoie au vieux Brifac, où la Maréchaufsée à ordre de le conduire, pour le mettre, dit-on, à l'abri des insultes que la populace pourroit lui faire en chemin. Je ne fais ce que ce petit garçon doit s'imaginer de se voir ainsi traiter en homme d'importance : il croit sans donte que c'est un rêve; ou, s'il est capable de réflexions, il doit en faire àpeu-près de pareilles à celles que faisoit le lievre dont parle la Fontaine, qui passant auprès d'un étang, y donna

LETTRES HISTORIQUES on le mouvement d'une feuille le faisoit lui-même trembler & l'avoit obligé à prendre la fuite ; je crois que le cas. est affez pareil, & que l'application pourra vous en paroître juste. Voilà tout cequ'il y a présentement de plus nouveau à Paris; ainsi comme je n'ai plus rien à vous dire, & que vous voudriez pourtant bien en savoir dayantage, je m'en vais emprunter le secours d'autrui pour continuer à vous apprendre des nouvel-les. Celle que je joins à cette Lettre est écrite par une meilleure main que la mienne, puisque c'est par seue Madame d'Aulnoi, qui, avant de mourir, avoit confié ce Manuscrit à une de ses bonnes amies : ainsi comme on ne l'a pas trouvé dans son cabinet après sa mort, on n'a pu le faire imprimer comme œuvres posthumes; & vous pouvez compter que vous allez voir ce que personne n'a encore vu ; vous aurez la bonté de m'en dire votre avis en me le renvoyant. Madame d'Aulnoi n'avoit fait cet écrit que pour elle-même, & n'avoit nul dessein, à ce qu'on dit, de

rendre cette aventure publique; mais comme il paroît que toutes les personnes qui ont part à cette histoire sont mortes, & qu'il n'y a pas d'apparence qu'on puisse en avoir la clef, je ne me fais pas un scrupule de vous en faire part; peut-être que si Madame d'Aulnoi avoit voulu la mettre au jour, elle l'auroit encore revue & corrigée: ainsi vous ne devez pas être surprise si vous ne trouvez pas dans cette petite relane trouvez pas dans cette petite rela-tion toute la justesse qui est dans ses autres ouvrages. Vous y reconnoîtrez pourtant son style, sur lequel on ne peut pas se méprendre. Je dois vous dire encore que tout y est véritable; c'est ce que Madame d'Aulnoi a dit à sou amie, & c'est ce dont cette amie m'a assurée; ainsi yous pouvez le lire comme une vérité, & non comme un roman. En échange, car vous favez qu'on ne fait rien pour rien dans la vie, je vous prie de me faire l'histoire de Cavalier; vous avez été sur les lieux, & vous en êtes encore affez près pour vous faire donner des mémoires sûrs, & je vois quel296 LETTRES HISTORIQUES que chose de si incompréhensible dans ce que l'on m'a dit de lui, que je se-rois fort aise de savoir au juste ce qui en est. Vous avez passé si succintement sur ce qui le regarde, que tout ce que j'en ai pu comprendre, c'est qu'il a été Boulanger de son métier; mais il n'en peut tout au plus avoir été qu'apprentif, & je ne crois pas qu'il ait eu loisir d'être encore fort habile à aucun. Enfin apprenez-moi ce qui en est, son pays, sa naissance, ce qu'il a fait, à propos de quoi il s'est attribué le don de Prophétie, par quels miracles il a pu persuader les gens là dessus : il me semble que cela mériteroit une relation un peu plus circonstanciée, & les vôtres sont toujours si fort abrégées, que j'en enrage; corrigez-vous donc, je vous en conjure, & croyez que quand je ne serois pas assez de vos amies pour lire avec plaisir tout ce qui vient de vous, la mauiere dont vous écrivez m'y engageroit. Adieu, je vous laisse avec Mylady des Nouvelles Angloises.



MYLADY,

NOUVELLE ANGLOISE.

A PRÈS que le Traité de Ryswick eut rendu le repos à l'Europe, & affuré les Couronnes de la Grande-Bretagne sur la tête de Guillaume III, ce nouveau Monarque, charmé d'être reconnu pour tel par Louis le Grand, envoya en France le Comte de Portland, son ancien favori, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire. Ce Seigneur fit une entrée magnifique dans Paris, & on lui rendit tous les honneurs dûs à son caractere. Les peuples ravis du retour de la Paix, couroient en foule au-devant de ce Ministre; & le Roi le reçut avec cet accueil charmant qui lui gagne les cœurs de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de sa personne. Au milieu de cette joie publique, le Roi Jacques;

298 LETTRES HISTORIQUES relégué à S. Germain avec sa petite Cour, n'avoit assurément pas les rieurs de son côté; il se voyoit hors d'espérance de remonter sur le Trône, & il craignoit encore d'être obligé d'aller à Rome remplir la place de la Reine Christine. Mylord Portland avoit ordre de son Maître de demander au Roi son éloignement; mais le Roi toujours bon ne lui accorda pas sa demande, & ne voulut point donner à ce pauvre Prince un nouveau sujet de mortification, en l'obligeant d'aller chercher ailleurs un nouvel afyle; c'étoit assez un grand déboire pour lui de voir sous ses yeux toute la magnificence de Mylord Portland : il se rencontra même à Versailles lorsqu'il eut audience du Roi, & il fut témoin oculaire de l'accueil qu'on lui fit. Franchement il falloit avoir beaucoup de fermeté pour soutenir un si terrible revers ; & l'on peut dire que le Rois Jacques marqua une grande force d'esprit dans cette occasion : il se réjouit de la Paix, quoiqu'il eût bien des raisons de s'en affliger; parce, disoit-il,

ET GALANTES. 299

que l'on pourroit avoir sans peine des chevaux anglois. Ces sentimens stoïciens ne furent pas expliqués toujours avantageusement; & ce que les Jésuites & les autres amis de ce Roi dépouillé. appelloient grandeur d'ame, étoit traité d'indolence & d'insensibilité par le public : c'est ainsi que toutes les choses de la vie ont deux faces. On ne pouvoit pas prendre le change sur le chapitre de la Reine; il ne falloit que la voir, pour comprendre qu'elle étoit fort mécontente de son sort. Cette mélancolie se répandoit sur les personnes qui avoient suivi sa destinée, & l'on peut dire qu'il n'y avoit rien de plus triste que la pe-tite Cour de S. Germain. Cependant Paris se remplissoit d'Anglois qui, par leurs dépenses & tout le fracas qu'ils faisoient, montroient qu'ils avoient suivile parti du véritable Amphitrion. Ces nouveaux venus n'alloient point à S. Germain, quoique quelques-uns y eusfent des proches, de peur de se rendre par-là suspects dans le Pays; & les pauvres Jacobites étoient obligés de ve-

300 LETTRES HISTORIQUES nir chercher leurs parens à Paris, s'ils vouloient avoir la consolation de les voir. La maison de la Comtesse d'Aulnoi étoit souvent le rendez-vous des uns & des autres; & ce fut chez elle que. Mylady *** vit, pour la premiere fois,. la Comtesse d'Exeter, qui étoit venue à Paris pour chercher du remede à la maladie de son époux. Les Anglois sont fujets à une langueur qu'ils appellent consomption, de laquelle ils ne peuvent guérir qu'en changeant d'air : c'est ce qui fait qu'ils viennent en foule respirer celui de France, dès que la Paix. leur en ouvre les chemins. Madame d'Aulnoi avoit été autrefois à la Cour d'Angleterre: elle en a donné même des Mémoires au public, qui sont écrits avec cette délicatesse qu'on admire dans tous ses ouvrages. Comme elle s'étoit fait beaucoup d'amis dans ce pays, elle y avoit toujours entretenu correfpondance, & sa maison étoit le bureau d'adresse de toutes les personnes de considération qui venoient de Londres à Paris. La Comtesse d'Exeter, qui étoit

fon

fon ancienne amie, la fut voir des pre-mieres; & Mylady ***, qui la cherchoit depuis quelques jours, fut assez heureuse pour l'y rencontrer. La Comtesse fut un peu de temps sans la reconnoître; quelques années & bien des chagrins qu'elle avoit essuyés, avoient fait tant d'impression sur son visage & sur son humeur, que ce n'étoit plus la même personne. Ah! ma chere, lui dit la Comtesse, la joie que j'ai de vous revoir est bien traversée par le chagrin. que j'ai de l'état où je vous vois. Se peut-il qu'après avoir tenu un rang confidérable en Angleterre, après avoir été admirée à la Cour & à la Ville, estimée & considérée par-tout, l'on vous voie traîner ici une vie languissante, manquant de toutes choses, & cela par une fausse délicatesse, & pour vous attacher à un parti que le Ciel abandonne, qui par conséquent ne sauroit être le meilleur? Croyez-moi, ma chere, les plus courtes folies sont, dit-on, les meilleures; il ne vous sera pas mal aisé de faire votre paix, & de rentrer dans

Tome II.

302 LETTRES HISTORIQUES vos biens : le cas n'est pas , comme vous favez, fans exemple, & vous y trouverez plus de facilité qu'une autre. Vos amis ne vous ont pas oubliée; & le Roi même, à qui votre mérite n'est pas inconnu, vous verroit avec plaisir rentrer dans votre devoir. Ne parlons pas de cela, ma chere Comtesse, répondit la triste Mylady ***, il faut soutenir la gageure, dût-il m'en coûter la vie. Elle laissa couler quelques larmes en prononçant ces dernieres paroles : & comme la compagnie étoit nombreuse chez la Comtesse d'Aulnoi, les deux Angloises, qui s'en étoient séparées un moment, furent obligées de la joindre, & la conversation devint générale. Elle roula d'abord sur le mariage de M. le Duc de Bourgogne; sur les merveilles de la vie de Louis le Grand, les magnificences de sa Cour, & sur tout ce qu'il y a à admirer à Paris & à Versailles. Tout ce grand nombre d'étrangers qui étoit chez Madame d'Aulnoi, ne pouvoit se lasser de parler de cela; mais la Comtesse d'Exeter, qui mouroit d'inET GALANTES. 303

patience d'entretenir son amie, lui proposa d'aller faire un tour de promenade. Mylady en fut fort aise : elles monterent toutes deux dans le carosse de la Comtesse, & furent descendre à la porte des Tuilleries. Elles entrerent d'abord dans la grande allée, où il y avoit un monde infini que la douceur de la faison & la beauté du lieu y attiroient. Mais comme ces Dames n'étoient là ni pour voir, ni pour être vues, elles quitterent bientôt la grande allée pour chercher la solitude, & elles gagnerent celle qu'on appelle l'allée des foupirs : & après s'être assifes l'une auprès de l'autre sur le gazon, elles se dirent tout ce que l'amitié la plus tendre peut infpirer à deux personnes qui ont de l'esprit & de la délicatesse, & qui ont été long-temps sans se voir. La Comtesse donna des nouvelles à Mylady *** de sa famille: & comme elle vit qu'elle s'attendrissoit, elle tâcha de dui persuader de retourner à Londres. Est-il possible, lui disoit-elle, que les amis que vous avez ici occupent toute votre tendresse.

Cc 2

304 LETTRES HISTORIQUES & que vous oubliiez ceux que vous avez laissés à Londres? Est-il possible que vous n'ayez pas d'empressement de revoir un mari que vous avez aimé, & que je jurerois bien, quoi qu'il fasse, qu'il vous aime encore tendrement? Ne devriez-vous pas vous rapporter à lui sur ce qui regarde les affaires d'Etat & les cas de conscience ? Est-ce aux femmes à décider là-dessus? Elles à qui il est défendu de parler en public, que l'on a éloignées des sciences & des emplois, & qui, selon Moliere, ne devroient savoir autre chose que coudre, filer & aimer leurs maris. Voilà à quoi je m'en tiens. Je suis persuadée que l'homme est le chef de la femme, & qu'il faut se laisser conduire par le chef: tant pis pour lui s'il nous mene mal; il paiera pour nous deux. Nous fommes faites pour obéir, & l'obéissance chez nous vaut mieux que le facrifice. Si vous aviez raisonné sur ce principe, vous seriez restée chez vous, où vous auriez attendu tranquillement que le Ciel eût décidé du fort du beau-pere & du gendre, fans vous intéresser, comme vous avez fait, dans leur querelle. Vous parlez le mieux du monde, ma chere Comtesse, répondit Mylady; cependant si vous examiniez ma conduite, peutêtre y trouveriez-vous plus de sujets de me plaindre que de me blâmer. Vous favez que dès mon enfance je fus mise dans l'Abbaye Royale de Montbuisson, où l'on m'éleva dans la Religion Catholique, que mes parens me forcerent d'abjurer lorsqu'ils me firent revenir à Londres pour épouser le Chevalier ** qui faisoit profession de la Religion Anglicane, de laquelle je n'ai jamais pu m'accommoder, quoi que j'aie pu faire: la tendresse que j'avois pour mon époux m'obligeoit à dissimuler mes sentimens; je faisois même tout ce que je pouvois pour les étouffer : je donnai dans le grand monde; je m'attachai à la Cour. Vous favez, Madame, que j'eus le bonheur de réussir dans ce pays; que la fortune de mon mari en devint meilleure, & que la mienne avoit de quoi remplir mon ambition. Cependant j'a-Cc 3

306 LETTRES HISTORIQUES vois beau être heureuse, je n'en étois pas plus contente. Le regret d'avoir quitté une Religion, que je croyois la meilleure, troubloit toute ma félicité. Dès que j'avois le moindre petit mal, je croyois voir l'enfer ouvert sous mes pieds. Enfin pressée par mes remords; je crus que je devois sacrifier le plaisir de ma vie au repos de ma conscience. Et Dieu sait combien ce sacrifice m'a coûté de larmes! Il sait aussi que c'est le feul motif de ma fuite. Je puis avoir raisonné sur de mauvais principes; mais il est sûr que mes intentions ont été bonnes. J'avois appris dans l'Evangile, qu'il falloit s'arracher un œil, & se couper un bras, dès qué cet œil ou ce bras pouvoit être un obstacle au salut; & je me crus par-là engagée à me féparer d'un époux dont la tendresse pouvoit me perdre: car enfin, quoi que vous en di-fiez, quand on se laisse mener par un aveugle, on ne peut éviter de tomber avec lui dans le précipice. Voilà, ma chere Comtesse, ce qui m'a fait prendre le parti que vous condamnez, & que

GALANTEIS: 1 307 j'ai cru le plus juste. S'il est vrai que les croix & les afflictions soient les marques de la bonne voie, j'ai tout lieu de m'applaudir de mon choix, car j'en ai eu de toutes les especes depuis que je suis dans ce pays; & je puis dire que le repos de ma conscience a cansé bien du trouble à mon cœur. Ah! machere, dit la Comtesse, prenez garde que toutes ces croix dont wous vons félicitez , ne foient des châtimens du Ciel; qui veut par-là vous rappeller & vous faire rentrer dans votre devoir sa car sencore un coup, le devoir d'une femme est d'être toujours attachée à fon mari; & S. Paul y est exprès lorsqu'il dit : que sais-tu, semme, si tu ne convertiras pas ton mari? Cela seul devoit vous engager à rester avec lui ; d'autant mieux que vous serez responsable des péchés que votre absence peut lui avoir fait commettre, & dont votre présence l'auroit garanti. Eh! de grace, interrompit-elle, Madame, ne me chargez point des iniquités d'autrui, j'ai assez des miennes. Votre morale me fait peur. Mais après tout, ce que j'ai

308 LETTRES HISTORIQUES fait est autorisé par une infinité d'exemples. Il y en a à S. Germain qui font dans le même cas où je me trouve; & toute l'Angleterre est remplie de Françoises, qui par un motif de Religion ont abandonné leurs maris, & ont suivi à la lettre cet endroit de l'Evangile, où il est dit, que celui qui aimera pere, mere, mari, femme, enfans plus que lui, ne fera pas digne de lui. Vous me citez-là, répondit la Comtesse, un passage dont on abuse terriblement dans ces temps, & qui ne vient du tout point à notre sujet, puisqu'il ne s'agit pas de renoncer à Jesus-Christ, auquel cas je conviens qu'il faudroit tout quitter. Les Catholiques & les Protestans adorent le même Dieu, & l'adoreroient encore ensemble, si la politique des grands n'avoit autorifé les désordres que les disputes caufent dans l'Eglise. Croyez-moi, la Religion a toujours été un prétexte dont les grands se sont servis pour couvrir leur ambition: c'est de quoi les petits ont été les dupes: & cela est si vrai, que lorsque les fureurs de la Ligue désoloient

le Royaume de France, les Guisards se seroient faits Protestants si les Bourbonnistes s'étoient faits Catholiques. C'est ce que personne n'ignore, & que ces Chess de parti somentoient les divisions qui naissoient tous les jours dans l'Eglise, afin de foutenir leurs querelles particulieres, en faisant semblant de soutenir celle du Seigneur. Voyez si Henri IV fit tant de façon lorsqu'il s'agit de se faire Catholique pour s'assurer son Trône. Et après cela vous ferez difficulté de suivre la Religion régnante, que vos peres ont professé, & vous prétendrez en favoir plus là-dessus que tout le Clergé du Royaume. Franchement, il y auroit un peu de vanité dans votre fait. Vous avez beaucoup d'esprit; mais je crois que nous avons des Prélats qui sont meilleurs Théologiens que vous: & en un mot, il n'y a point de Religion qui autorise une semme à quitter son mari, & l'on a très-grand tort en Angleterre & en Hollande de donner afyle à ces sortes de réfugiés, puisque c'est séparer ce que Dieu a conjoint, & qu'a-

310 LETTRES HISTORIQUES près tout, les points qui nous féparent ne valent pas la peine de nous séparer. Pour moi je crois que c'est le cas défendu par S. Paul: & qu'en disant, je fuis de Paul, & moi d'Apollos, on s'éloigne également de Jésus-Christ, qu'i est le Dieu de paix. Mais je commence à m'appercevoir qu'il est temps de se retirer. Elles se leverent alors : le carosse les attendoit à la porte qui donne au bout du Pont-Royal. La Comtesse ramena Mylady *** dans le Fauxbourg S. Germain, on elle logeoit lorsqu'elle étoit à Paris, & elle lui fit promettre de se trouver le lendemain chez Madame d'Aulnoi. La Comtelle y fut dès l'après-midi ; Mylady n'eut garde de manquer au rendez-vous? Elle avoit les yeux si abattus, qu'il étoit aisé de juger qu'elle n'avoit pas passé une bonne nuit. Comme chacun lui fit la guerre là dessus, elle dit, pour se tirer d'affaires, qu'elle avoit une migraine effroyable; & la Comtesse proposa, pour tâcher de la diffiper, d'aller faire un tour au bois de Boulogne. Il y avoit beaucoup de

ET GALANTES. 311

monde ce jour. La belle Mademoiselle d'Armagnac attira les regards & l'admiration de nos deux Angloises, qui furent obligées d'avouer qu'elles n'avoient rien de si bean dans leur pays. Après qu'elles eurent fait quelques réflexions là-dessus, & quelques tours dans le bois, elles descendirent dans l'endroit le plus solitaire, & ce sut-là que la Comtesse. dit à Mylady : eh bien ! ma chere, avez-vous un peu réfléchi sur notre conversation? Ah! dit-elle, un pen trop pour mon repos; mon visage vous marque assez que je n'en ai pas eu beaucoup cette nuit, & je vois bien que je n'en aurai de ma vie parmi tous les maux que je fouffre: j'avois du moins la consolation de me les être attirés par mon zele, & de fouffrir pour la bonne cause, & vous travaillez à m'ôter cette consolation, en tâchant de m'inspirer l'indifférence où vous paroissez être surles Religions. Ah! dit la : Comtesse, je n'ai garde d'avoir des fentimens si criminels: bien loin d'avoir de l'indifférence: pour la Religion, je suis persuadée qu'il:

312 LETTRES HISTORIQUES n'y en a qu'une dans laquelle on puisse faire son salut, qui est la Chrétienne; je crois que c'est la vraie Eglise, hors de laquelle il n'y a point de falut : mais je regarde toutes les différentes sectes qui la partagent, comme celles qui étoient autrefois dans l'Eglise Judaique. Vous savez qu'il y avoit des Essens, des Saducéens, des Pharifiens & autres, qui se haissoient, & se déchiroient les uns les autres, comme font à présent les Catholiques & les Protestants : cependant c'étoit la vraie Eglise, comme la Chrétienne l'est présentement. Malgré ces divisions, dans lesquelles il entre plus d'aigreur & d'esprit de parti que de zele, on ne sait que trop que la haine est plus forte entre les freres qu'entre les étrangers. Celle qui anime les Anglicans contre les Presbytériens, dans notre pays, prouve assez ce que je viens de dire, puisqu'ils se sont séparés sur des sujets si légers, que pour peu que les uns & les autres sussent poussés par un esprit de charité, il n'y auroit rien de si aisé que de les raccommoder. Malheur

à ceux qui les premiers ont semé cet esprit de discorde dans l'Eglise! Et malheur à ceux qui entretiennent ces divisions! C'est-là cette ivraie que l'ennemi seme dans le champ, & que Dieu saura démêler au jour du jugement : c'est ce que nous devons attendre sans nous ingérer de porter le nôtre, & de condamner nos freres, parce qu'ils ne sont pas de même avis que nous sur certaines. choses. Encore un coup, je crois que celui qui invoquera le nom de Jesus-Christ sera sauvé; que hors la Religion Chrétienne il n'y a point de falut; que c'est la vraie Eglise, & qu'il ne convient pas aux sectes qui la composent de se parer en particulier de ce beau nom. Voilà mon sentiment; & ce systême étant posé, je tiens qu'il y a de la folie à déranger sa famille & ses affaires, pour suivre le caprice d'autrui, & que c'est faire un crime de se déranger de son devoir pour un sujet aussi frivole que celui-là. Ah! ma chere Comtesse, que je me serois épargnée de peines, si avois raisonné comme vous faites, ré-Tome II.

314 LETTRES HISTORIQUES pondit Mylady ***, avant de quitter ma patrie : mais j'étois si persuadée que ma conscience m'obligeoit à prendre ce. parti, que je ne me donnai pas le temps. d'envisager toutes les horreurs d'un avenir que j'allois me rendre très-triste, & qui pouvoit être long, puisque, comme vous le savez, j'étois encore assez jeune lorsque je pris cette résolution. Je vous avoue qu'elle m'a plus coûté à foutenir. qu'à exécuter; car j'ai eu loisir de faire de sérieuses réflexions sur mon état: cependant j'en ai soussert toute l'amertume sans murmure: & quoique mon mari ne m'ait envoyé aucun secours, je n'ai jamais pu me résoudre à me démentir : je n'aurois jamais cru, franchement, qu'il m'eût abaudonnée comme il a fait : Dien veuille le lui pardonner comme je le lui pardoune. Vous auriez. grand tort de le blâmer là-dessus, dit la Comtesse; si votre mari ne vous aimoit pas, il vous enverroit sans doute de quoi vivre ici, afin de vous ôter tout prétexte de revenir auprès de lui. Mais ce que vous appellez oubli chez lui, c'est une marque de sa tendresse. Il veut vous prendre par famine, comme les François prirent autrefois la Rochelle : & comme on dit que la faim chaffe le loup du bois, il fe perfuade que le manque d'argent vous obligera enfin à quitter S. Germain, & à retourner auprès de lui. Si vous avez de la délicatesse, vous devez entrer dans ses sentimens, & lui tenir compte de ce que vous appellez dureté. Ah! Madame, dit Mylady, que vous favez vous fervir utilement de votre esprit! Vous donnez aux choses le tour qu'il vous plait; mais avec tout cela, vous ne fauriez trouver le remede à mes maux. Je vous suis très-obligée de la part que vous y prenez ; c'est tout ce que vous pouvez faire pour moi : je ne puis trouver la fin de mes chagrins que dans celle de ma vie. J'espere qu'ils la hâteront, & je voudrois que la Religion me permît de m'y aider: laissezmoi donc remplir ma destinée. Non , dit la Comtesse, je ne vous laisserai point; tout ce que vous me dites-là vient du désespoir, & vous n'avez point de rais

Dd 2

316 LETTRES HISTORIQUES son de vous y abandonner. Abandonnez plutôt ce malheureux parti que vous ne fortifiez pas de beaucoup, duquel vous n'avez pas même, à ce que je puis comprendre, grand sujet de vous louer, & revenez chez vous regagner la tendresse de votre époux & l'estime publique. Tout cela, Madame, dit Mylady, n'est pas si aisé que vous pensez : mais enfin, quand il feroit vrai que je pourrois rattraper tous les agrémens que j'ai quitzés, & que je me verrois sur le même pied où j'étois autrefois, je n'en serois pas moins malheureuse. Encore un coup, ma chere Madame, laissez-moi mourir, & ne m'en demandez pas davantage. Il lui prit un si grand saisissement dans cet endroit, que la Comtesse crut qu'elle alloit mourir. Elle comprit dès-lors que tous les chagrins de Mylady ne lui étoient pas connus: & comme elle avoit une vraie amitié pour elle, elle jugea qu'il falloit attendre un autre temps pour lui demander un fecret qu'elle commençoit

à pénétrer; ainsi pour ne pas aigrir sa douleur, après lui avoir donné les se. cours nécessaires, elle l'embrassa & lui dit : eh bien! n'en parlons plus ; tâchons de dissiper vos chagrins par quel-que petite partie : elle appella en même temps un de ses gens, auquel elle ordonna d'aller à Passi commander une fricassée de poulets aux Pélerins d'Emaüs : c'est un cabaret où les Dames ne font pas scrupule d'aller, & que la promenade du bois de Boulogne rend fort fréquenté. Malgré les défenses d'Arlequin Jason, la Comtesse & Mylady s'y rendirent en carosse, après avoir fait quelques tours, & passé par-devant le Château de Madrid, que la Comtesse fut fort surprise de trouver rempli de métiers à bas. Il n'y a pas apparence que François I l'eût, fait bâtir dans cette in. tention; mais dans le temps où nous sommes, on ne suit pas toujours l'intention du fondateur. Nos Angloises tronverent quantité de monde aux Pélerins; la Princesse de Bournonville, la Marquise de Mirepoix, quantité d'autres personnes de la Cour y étoient déjà, & les deux Angloises entrerent dans une

318 LETTRES HISTORIQUES chambre qu'elles se firent donner en leux particulier; ou on les fervit avec beaucoup de propreté. Mylady se trouva un peu mieux quand elle eut mangé. Elles ne parlerent que de choses indifférentes; la Comtesse proposa d'aller le lendemain à S. Cloud. J'y ai été autrefois, dit elle, mais on dit que Monsieur a fait faire depuis peu une cascade d'une beauté enchantée. Cela est vrai , dit Mylady , je l'ai vue, elle est magnifique. En bien! dit la Comtesse, il faut voir cela demain; où voulez-vous que je vous aille prendre? Vons me tronverez; dit Mylady, dans le jardin de Luxembourg, qui est tout anprès de chez vous. Je le venx bien, dit la Comtesse; mais allons-nousen toujours, car il sera bientôt nuit, & il y a affez loin d'ici au Fauxbourg S. Germain. Elle ordonna en même-temps à un Valet de faire avancer son carosse, & elles s'en revinrent à Paris au petit pas des chevaux. Mylady fut fort rêveuse pendant tout-le chemin. La Comtesse la ramena jusqu'à sa porte; & après s'être embrassées, elles se dirent adieu

ETT GALANTES. 319 julqu'au lendemain. Mylady passa la nuit dans sa mélancolie ordinaire, & la Comtesse qui avoit de la penétration, & qui l'avoit observée tout l'après midi, n'eut pas de peine à deviner son mal. Elle comprit aisément que Mylady avoit une violente inclination : elle hii connoiffoit un cœur tendre & capable d'un fort attachement; ainsi elle la plaignoit beaucoup: & effectivement on est fort à plaindre quand on est de cette humeur, & l'on peut dire avec l'Opéra, que le Ciel, en nous donnant un cœur sensible, nous a fait un mauvais présent. Le lendemain la Comtesse ne manqua pas au rendez-vous : elle y trouva Mylady qui rêvoit auprès du grand bassin, & qui paroissoit entiérement appliquée à regarder couler l'eau pendant que tou-tes les personnes qui étoient dans le jardin, se rangeoient autour de la belle Coulon. C'étoit une Demoiselle de Vienne en Dauphiné, que quelques affaires avoient attirée à Paris avec sa mere, & qui y avoit acquis une si grande réputation de beauté, que tout le monde

320 LETTRES HISTORIQUES. couroit après elle pour la regarder. Quoique dans le fond il n'y eût rien d'extraordinaire, & que Mademoiselle d'Armagnac fût de beaucoup plus belle, cependant on ne parloit que de la beauté de Vienne: & cette prévention où l'on étoit en sa faveur, lui attira tant d'en-vieux, que l'on sit des satyres contre elle, qui se vendoient quatre sols. On les débitoit à l'Opéra, à la Comédie, & dans tous les autres lieux publics, où l'on entendoit crier, à quatre sols la beauté de Vienne, à quatre sols. Enfin on fit si bien, qu'avec tous ses charmes, & beaucoup de sagesse, elle a été malhenreuse, & on la calomnia si fort, que le Marquis de Martel la quitta deux jours après l'avoir épousée, & la relégua dans une petite Communauté de la rue Cassette, où il la faisoit vivre à juste prix. Tout cela n'étoit pas encore arrivé, lorsque nos Angloises la virent au Luxembourg. Elle s'y étoit venue pro-mener pour éviter la foule qui l'environnoit aux Tuilleries; mais elle avoit beau faire, on la suivoit par-tout; &

ET GALANTES. 321 cela la déconcertoit si fort, qu'elle ne favoit où se mettre. La Comtesse d'Exeter, qui connut son embarras, & qui avoit le meilleur cœur du monde, s'approcha d'elle, & lui dit : Voilà ce que c'est, Mademoiselle, que d'avoir un mérite extraordinaire; si vous n'étiez pas plus belle qu'une autre, on ne courroit pas après vous comme on fait : cela vous fatigue, mais il faut avoir le bénéfice avec les charges. Hélas! Madame, dit la belle Coulon, je ne crois pas que je doive m'en applaudir; c'est sans doute un air de Province, & non pas mon mérite, qui fait que l'on se récrie sur moi: mais quoi qu'il en soit, je m'apperçois qu'on n'a pas trop de tort de traiter les Parisiens de badauds; car enfin il me semble que je suis à-peu-près faite comme une autre, que l'on me devroit laisser passer parmi la foule. Elles se trouverent dans ce moment au bord de la fontaine, où Mylady paroifsoit immobile. Voilà, dit la Comtesse, en la montrant à la belle Coulon, une

Dame dont vous n'avez pas lieu de vous

322 LETTRES HISTORIQUES

plaindre : je gagerois qu'elle ne vous a pas seulement regardée, & qu'elle n'a pas entendu un mot de tous les applaudissemens qu'on vous a donnés, quoiqu'on vous les ait donnés assez haut. Mylady revint alors de sa léthargie; & après s'être défendue avec esprit de la guerre que la Comtesse lui faisoit, elles prirent congé l'une & l'autre de la belle Viennoise, & allerent monter en carosse. Elles passerent sur le Pont-Royal pour gagner la porte de la Conférence, d'où elles entrerent dans le cours de la Reine, & prirent le chemin de S. Cloud. La Contesse trouva ce lieu extrêmement embelli : elle admira la magnificence des bâtimens, & la beauté des jardins: ensuite, se laissant conduire par Mylady, elles arriverent fur une terrasse d'où l'on voit Paris tout à plein, mais dans un éloignement si bien ménagé, que cela forme un point de vue le plus charmant du monde. Il semble que cette grande Ville s'humilie fous S. Cloud, qui paroît la dominer; c'est sur cette terrasse où Monsieur a fait faire la cascade dont il est question. La Seine qui baigne les bords de ces jardins, & qui paroît ne couler que pour les arroser, y fournit de l'eau en abondance. On a trouvé le fecret de la faire monter sp hant dans cet endroit, que c'est une chose étonnante. Il y a une quantité prodigieuse de dégrés de marbre sur lesquels l'eau se roule, & qui sont bordés de rampes dorées. On voit là-dedans des tritons, des sirenes, des dauphins, quantité d'autres poissons, & des grenouilles. Tout cela est doré, & si bien imité, que lorsque les eaux jouent, ils prennent tous le mouvement qui leur est naturel; ce qui fait un effet très-agréable, & paroît fort magnifique. Nos Angloises furent quelque temps seules dans cet endroit, parce qu'on jouoit dans les appartemens; mais un moment après, elles virent venir des échappés du lanfquenet, qui marquoient, par leurs pof-: tures désespérées, en avoir été maltraités. Ils se mordosent les lévres, ils levoient les yeux au Ciel; & après avoir sesté quelque temps sans marcher, ils 324 LETTRES HISTORIQUES

sembloient courir pour s'aller jetter dans l'eau. La Comtesse qui voyoit Mylady enfoncée dans une profonde rêverie, la tira par le bras, & lui dit: tenez, ma chere, voilà des gens qui ne sont guere plus contens que vous : on dit que la consolation des malheureux est d'avoir des compagnons; voyez un peu ces Messieurs-là. Ah! Madame, dit Mylady, le malheur de ces gens peut se réparer, le jeu a ses hauts & ses bas: ils gagneront peut-être demain ce qu'ils ont perdu aujourd'hui : mais il est des pertes irréparables. Elle poussa un profond soupir en disant cela, & elle tourna languissamment les yeux d'un autre côté; ce qui confirma la Comtesse dans ses conjectures, & augmenta l'envie qu'elle avoit de savoir le secret de son amie. Pendant qu'elle rêvoit à cela, on vit arriver toute la partie. Le jeu venoit de finir, & Monsieur s'avançoit avec Madame de la Ferté, & quelques autres, du côté de la cascade, & toute la foule suivoit. Comme la Comtesse n'avoit pas encore été saluer Medame, elle voulut s'éloigner;

s'éloigner; mais il n'y eut pas moyen: Monfieur la reconnut, quoiqu'il se fut passé quelques années sans qu'il l'eût vue, & avec cet air gracieux qui lui étoit si naturel, il s'approcha d'elle & lui demanda des nouvelles de sa santé: & comme il avoit une vraie amitié pour Mylady, il pria obligeamment la Comtesse de la tirer de cette mélandolie dont elle paroissoit accablée. Je ne sais ajouta ce Prince, ce que c'est; il y a une infinité de personnes qui sont dans le cas où elle se trouve, & qui n'ont pas, à beaucoup près, autant d'esprit & de raison qu'elle en a, & qui pourtant ne se laissent pas abattre de même. Pour moi, je crois qu'elle va tomber dans cette maladie qu'on appelle dans votre pays, las de vivre, & dont on prétend que la Reine Elizabeth mourut. Prenez-y garde, Madame, dit-il à la Comtesse, ce seroit dommage de laisser mourir une aussi aimable personne, & nous perdrions tous à cela. Mylady remercia Monsieur de sa sensibilité, & elle l'en remercia d'une maniere à l'augmen-Tome II.

326 LETTRES HISTORIQUES ter de beaucoup; car c'étoit en termes si touchans, & avec tant de politesse, qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer. Monsieur les quitta après avoir ordonné qu'on fit jouer toutes les eaux, & qu'on leur fît voir tout ce qu'il y a à voir dans ce charmant endroit ; il les pria même · de s'aller rafraichir dans les appartemens: mais la Comtesse ne jugea pas à propos d'accepter cette offre; & après s'être bien promenée, elle mena Mylady chez Desnoyers, où elle avoit fait commander un petit fouper. On les servit dans un pavillon qui donne sur la riviere; & ce fut-là où la Comtesse résolut absolument de faire expliquer son amie. Eh bien! lui dit-elle, vous voyez comme votre mélancolie inquiete les personnes qui prennent intérêt en vous. Est-il posfible que tout ce que Monsieur vient de vous dire là-dessus, & la maniere obligeante dont il vous l'a dit, ne vous fera pas faire un effort sur vous-même? & n'aurez-vous jamais affez de confiance en moi pour m'ouvrir entiérement votre cœur? Je dis entiérement, car j'en ai

déjà pénétré le fecret. J'ai compris par tout ce que vous m'avez dit, & tout ce que vous ne m'avez pas voulu dire, que vous aimiez quelqu'un : que ce quelqu'un ne répond pas comme il le devroit à votre tendresse: delà je conclus qu'il n'en est pas digne, & que ii vous vouliez vous y aider, on pourroit vous guérir d'un entêtement qui ne peut être que l'effet d'une inclination aveugle, que la raison vous sera sans doute surmonter. Ah! Madame, dit Mylady, je vois bien que je ne faurois plus reculer. Il faut vous avouer toutes mes foiblesses, puisque malgré les soins que j'ai pris de vous les cacher, elles n'ont pu échapper à votre pénétration. Je ne vous demande pas de les excuser, je les con-damne moi-même: mais je ne saurois les furmonter : je me suis dit là-dessus tout ce que je comprends que vous allez me dire : j'ai appellé la raison à mon secours; & tout cela inutilement. Enfin puisque le dépit n'a pu dégager mou cœur, il n'est rien au monde qui puisse le faire. Ce malheureux attachement me

328 LETTRES HISTORIQUES coûte tout le repos de ma vie; & je crains fort que l'aveu que je vais vous faire ne me coûte encore votre estime. Vous auriez pu me garantir de cette derniere difgrace; mais il en faut courir les risques, puisque vous le voulez. Eh bien, Madame, j'aime plus qu'on n'a jamais aimé. Et qui aimez-vous, répondit froidement la Comtesse? J'aime, dit Mylady, le plus aimable & le plus ingrat de tous les hommes. Cette derniere qualité devroit bien détruire la premiere, dit la Comtesse; mais voyons un peu ce qui fait son mérite chez vous, & commencez, s'ilvous plaît, par m'apprendre le nom de cet heureux mortel. Ah! Madame, dit Mylady, on n'est heureux qu'autant qu'on croit l'être, ainsi il ne doit pas l'être beaucoup. Je ne sais comme vous l'entendez, dit la Comtesse; le bon goût fait une partie du mérite, & il semble que vous ne donnez pas une idée fort avantageuse de celui de ce Cavalier; mais n'importe, ditesmoi fon nom. C'est, dit Mylady, le Elle s'arrêta-là quelque temps. CouraET GALANTES. 329

ge, dit la Comtesse, il ne faut pas demeurer en si beau chemin : allons, achevez. Eh bien! dit-elle, c'est le Chevalier Cheiles. Le Chevalier Cheiles! dit la Comtesse, le fils de Mylord ***; je connois sa famille : elle est des meilleures d'Irlande: mais, ma chere, cet homme doit être fort jeune, & une femme raisonnable ne doit pas se risquer avec ces petits étourdis. Ah! je suis perdue, dit Mylady, si vous me représentez mon devoir; je ne connois que trop combien je m'en suis égarée; mais je ne puis revenir de mon égarement : j'avois bien prévu que votre pitié se changeroit en indignation, & qu'une vertu aussi austere que la vôtre, ne s'accommoderoit pas de mes relâchemens. Je fais qu'une honnête femme ne doit aimer que son mari: que tout autre attachement est criminel; & comme je ne m'en croyois pas capable, je n'étois point en garde contre moi-même làdessus; si bien que mon cœur m'est échappé, fans que je m'en fois apperçue; quand j'ai voulu courir après, je

Ee 3

330 LETTRES HISTORIQUES n'ai pu le rattraper. Je vous plains, dit la Comtesse, je ne puis m'empêcher de vous blâmer; mais je ne vous en aime pas moins, c'est de quoi vous devez être affurée, & je n'ai garde d'augmenter vos peines par des remontrances à contre temps, quoique les années que j'ai plus que vous, & l'intérêt que je prends en ce qui vous regarde, me donnent en quelque maniere ce droit : parlez-moi donc sans saçon comme vous feriez à votre Consesseur; j'ai plus d'âge & plus d'expérience que vous ; je vois les choses avec plus de sang froid; ainsi je pourrai peut-être trouver du remede où vous croyez qu'il n'y en a point, & du moins vous trouverez du soulagement à vos maux, dans la part que vous m'y verrez prendre : d'ailleurs, ajouta-t-elle en fouriant, on a toujours du plaisir à parler de ce qu'on aime, & vous verrez que ce récit vous coûtera moins que vous ne pensez; commencez-le donc, je vous en prie. Je ne saurois vous refufer dit Mylady, mais songez que ce récit sera long, & qu'il est déjà bien

tard; ainsi je crois qu'il vaudroit mieux renvoyer cela à demain. Je le veux bien, dit la Comtesse; mais il faut demain que j'aille à Versailles; & à moins que vous ne foyez d'humeur d'y venir avec moi, je ne saurois être à vous de tout le jour. Si vous y allez pour faire votre cour, je ne puis vous y suivre, dit Mylady, car il ne conviendroit pas qu'on nous vît paroître ensemble en public, pendant que nous sommes engagées dans des partis différens, & cela pourroit me faire des affaires à S. Germain. Non, dit la Comtesse, je ne vais point y paroître en public, j'y vais seulement par curiosité: le petit Prince de Galles, ou soidisant, doit y être, & j'ai une envie la plus grande du monde de le voir. Puisque ce n'est que pour cela, dit Mylady, je vous y accompagnerai de bon cœur; & quand vous aurez vu notre Prince. nous irons dans le Parc chercher un endroit solitaire où nous puissions nous entretenir en liberté : cependant la grace que je vous demande, c'est de ne me plus parler de mes chagrins jusqu'à ce

332 LETTRES HISTORIQUES temps, car il m'en reste le soir des idées si tristes, que cela me fait passer les nuits les plus cruelles du monde. Eh bien! dit la Comtesse, nous parlerons d'autres choses; & pour ne pas vous li-vrer seule à vos réslexions, je veux que vous veniez coucher avez moi à Chaillot; j'y ai loué une maison où mon mari vient de temps en temps prendre l'air, il n'y a que deux pas d'ici, & ce sera demain autant de chemin fait pour Verfailles: je m'en vais cependant envoyer un Valet à Mylord, & lui demander congé pour ce soir. Dès que la Comtesse eut donné ses ordres, elles monterent toutes deux en carolle, & elles arriverent en fort peu de temps à Chaillot. Je connois bien ce lieu-ci, dit Mylady, il y a un Couvent de filles de Sainte Marie, où notre Reine fait souvent des retraites. Elle m'a fait l'honneur de m'y mener quelquefois : j'y ai vu des filles d'un mérite & d'une piété extraordinaire, & Madame de Maintenon y a pris des sujets pour donner des regles à cette fameuse Abbaye de S. Cyr, qu'elle a fou-

dée pour le soulagement de tant d'îllustres familles dont la fortune ne répond pas à la naissance. Mon Dieu! dit la Comtesse, on en parle bien diversement, & j'ai oui dire d'étranges choses de cet établissement aux François qui sont en Angleterre. Si on les en croit, l'intention du Fondateur & de la Fondatrice n'est pas aussi sainte que vous vous le persuadez : je vous avoue que j'eus de l'horreur des idées qu'ils voulurent m'en donner; vous me ferez plaisir de me dire ce que c'est que cette maifon. L'Abbaye de S. Cyr, dit Mylady, est dans le Parc de Versailles : elle est très-belle; le Roi lui a donné de bonnes rentes, & a retranché cinquante mille écus du revenu des Moines de S. Denis pour les donner à cette maison : on y a joint aussi de très-belles terres, comme le Duché de Chevreuse, que le Roi acheta il y a quelque temps, & dont il leur-a fait présent. On ne reçoit là-dedans que des Demoiselles qui puisfent prouver cent quarante ans de Noblesse paternelle, & qui puissent pro334 LETTRES HISTORIQUES duire leurs titres en originaux : il faut outre cela que les parens ayent un certificat de pauvreté, figné par leur Evêque. Ces filles sont reçues depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de douze, pourvu qu'elles n'ayent rien de défectueux dans le corps, ni dans l'esprit; & pour cela on les fait visiter & examiner avant qu'elles entrent dans la maison. Dès qu'elles y sont, les parens n'out plus que faire de s'en embarrasser: on les nourrit, on les habille; & quand elles sont en âge de prendre un parti, celles qui veulent être Religieuses sont mise dans des Couvens aux dépens du Roi, & l'on marie les autres à des personnes qui ont besoin du crédit de Madame de Maintenon pour avancer leur fortune, & auxquels elle fait donner des emplois à la guerre, ou dans les Finances. Quand on lui propose quelque bon sujet pour une de ces Demoiselles, elle en fait venir quatre au parloir, c'est-à-dire, une de chaque classe. Ces classes ne sont distinguées que par la couleur des fontanges. On les fait ET GALANTES. 335

passer toutes quatre en revue devant le Cavalier qui est de l'autre côté de la grille. Dès que ces Demoiselles sont entrées, Madame de Maintenon lui demande quelle est celle qui lui plaît le mieux. Il nomme la couleur. Dès qu'il a fait fon choix, on fait revenir la belle; & après que Madame de Maintenon lui a demandé si elle n'a point de répugnance pour l'époux qu'on lui destine, M. Carnot Notaire, qu'on a foin de mandet d'avance, dresse les articles, sans que les parens y soient appellés, ni qu'ils y contribuent en rien: on expédie en même-temps au mari fon brevet ou fa commission, & on donne à la Demoifelle une cassette avec quatre cens louis. Ces mariages ont fort bien réussi jusqu'ici. Il y a de ces Messieurs qui sont actuellement Fermiers-Généraux, d'autres Lieutenaus de Roi, & Madame de Maintenon a soin de leur avancement. Ces Demoiselles sont parfaitement bien élevées. Les Dames qui les gouvernent fuivent en partie la regle de Sainte Marie, où on a changé & ajouté quelque

336 LETTRES HISTORIQUES chose. Elles se disent de l'Ordre de S. Louis. Elles sont dirigées par l'illustre Abbé Tiberge, Supérieur des Missions étrangeres, dont le mérite est si connu dans le monde. M. Bernard leur Intendant est un parfait honnête homme. Voyez, Madame, si dans une maison aussi bien réglée, elles doivent recevoir une bonne éducation; & si un établisse. ment pareil ne mérite pas bien d'être mis au rang des plus belles choses que le Roi ait faites. Il faut être démon pour y donner un mauvais tour : mais puisqu'on a dit autrefois que le Seigneur jettoit hors les diables par le moyen de Belzebuth, il ne faut pas s'étonner que l'on empoisonne aujourd'hui les meilleures actions. Vous m'avez bien fait plaisir, dit la Comtesse, de m'apprendre toutes ces particularités; mais je voudrois bien favoir si les trois Demoiselles délaissées ne sont pas jalouses de la préférence que l'on donne à leur compagne; comment elles s'accommodent de cela. Le micux du monde, dit Mylady, car leur tour vient bientôt; il se présente

ET GALANTES. 337 présente souvent des partis; & celles qui ont été une fois sur les rangs, y font jusqu'à ce qu'on les ait choises : on remplace celle qui manque, afin qu'il y en ait toujours quatre, & il est sûr qu'on n'en voit jamais monter en graine, & qu'elles se marient toutes fort jeunes. Voilà qui est le mieux du monde, dit la Comtesse, mais je crois que nous ne ferons pas mal de nous coucher. Elle mena Mylady dans un appartement très-propre, & elle passa ensuite dans le sien. Mylady tronva sur sa toilette toutes les hardes qui lui étoient nécessaires pour la nuit; & après que les femmes de la Comtesse l'eurent déshabillée, elle se mit dans un très-bon lit qu'on lui avoit préparé. Elle y dormit fort peu; & comme elles étoient convenues avec la Comtesse, que celle qui feroit plutôt éveillée passeroit dans la chambre de l'autre, Mylady fut dès le bon matin fouhaiter le bon jour à fon amie. Il n'est pas encore temps de partir, dit la Comtesse, nous ne trouverions personne de levé à Versailles, affeyez-Tome II. Ff

338 LETTRES HISTORIQUES vous sur mon lit, & je m'en vais nous faire apporter du chocolat. Elle tira en même-temps un cordon pour faire venir fes gens. On leur apporta un petit cabaret avec des tasses; & quand elles eurent pris chacun la leur, elles causerent en buvant. La Comtesse demanda à Mylady, si Versailles étoit plus beau que S. Cloud. Il n'y a pas de comparaison, dit Mylady, Versailles est de beaucoup plus magnifique, c'est une des plus belles choses du monde; mais S. Cloud est dans un plus beau naturel, & sa situation est plus agréable. Le Roi en eut envie, il y a quelque temps, & il propofa à Monsieur de le lui échanger contre quelqu'autre chose. Monsieur n'avoit garde de le refuser; mais il étoit si triste, que Madame dit au Roi: Sire, si vous tirez Monsieur de S. Cloud, Votre Majesté n'a qu'à donner ordre d'avance à son enterrement. Cela suffit. dit le Roi, je ne lui en parlerai plus : après cela il tourna ses vues du côté de Chantilly, où il y a les plus belles eaux

du monde. Il voulut s'en accommoder

ET GALANTES. avec M. le Prince. M. le Prince lui dit qu'il étoit le maître; mais qu'il le prioit de vouloir bien le faire Concierge du Château. Le Roi comprit par-là qu'il lui feroit du chagrin de l'en tirer, & il ne lui en parla plus jamais; & je comprends par tout ce que vous me dites, ajouta la Comtesse, que le Roi a le meilleur cœur du moude; mais je crois qu'il est temps que je me leve, & que nous fongions à partir. Nous n'avons pas de temps à perdre, dit Mylady, si vous voulez venir à la Messe du Roi, vous entendrez une belle musique, & vous ne devez pas vous en faire un fcrupule : pas plus que d'aller à l'Opéra, dit la Comtesse, partons vîte afin d'y être affez à temps. Elles monterent en même-temps en carosse, & elles furent descendre à la porte de la Chapelle. En approchant de Versailles, la Comtesse fut éblouie de tout cet or qui saute aux

yeux; & quand elle fut auprès d'une grande grille dorée, elle fut très-furprife d'apprendre que c'étoit les écuries.

Effectivement, c'est quelque chose de

340 LETTRES HISTORIQUES très-magnifique, & il y a bien des Princes souverains qui ne sont pas si bien logés que les chevaux du Roi de France. Ces Dames entrerent dans la Chapelle avant que la Messe commençât : elles monterent à la tribune ; & un moment après on vit arriver le Roi, Monseigneur, M. le Duc de Bourgogne, la belle Princesse de Conti, Madame de Chartres, Madame la Duchesse, & tout le reste de la famille royale. Dès que le Roi eut pris sa place, la musique commença, & l'on célébra une basse Messe à laquelle les affistans ne paroissoient pas fort appliqués. Quand elle fut finie, le Roi passa chez Madame de Maintenon. La Cour se dispersa; & nos Angloises furent dans un cabaret, où les gens de la Comtesse avoient été choisir un appartement, & où ils avoient ordonné le dîner. L'après-midi, elles retournerent au Château, où le Prince de Galles arriva. Dans le même temps la Comtesse eut le plaisir de l'examiner pendant qu'il descendit de son carosse; & malgré sa prévention, elle sut obligée de convenir, que s'il n'étoit pas Prince, il en avoit du moins tout l'air, & qu'il étoit le plus joli du monde. Après qu'elle eut contenté sa curiosité de ce côté, elle songea à la satisfaire aussi sur le chapitre de Mylady; & la prenant par le bras, elle la mena du côté du Parc, & la pria de se souvenir de ce dont elles étoient convenues la veille. Je le veux bien , dit Mylady ; mais cependant, si vous le jugez à propos, nous attendrons que le Roi soit parti pour Marly : c'est aujourd'hui le jour. Il y va au fortir de table: & comme il dîne toujours en particulier, cela est bientôt fait ; ainsi dans un instant nous l'allons voir paroître au bas de l'efcalier, où il doit monter en carosse avec Madame de Maintenon. En même temps on entendit battre les tambours. Le voilà! dit Mylady; à ce bruit éclatant je connois qu'il s'avance. Rangeonsnous à côté, & regardez bien Madame de Maintenon. Pour cela, dit la Comtesse, je suis fort aise que vous me la fassiez voir, il y avoit long-temps que

342 LETTRES HISTORIQUES j'en avois envie. Comme elle disoit cela, Madame de Maintenon parut sans suite, habillée d'un damas feuille morte tout uni, coëffée en battant l'œil, & n'ayant pour toute parure qu'une croix de quatre diamans pendue à son col, qui est la feule chose à quoi l'on ait donné son nom. Elle se plaça dans le fonds du carosse, à côté du Roi. Et comme elle reconnut Mylady en passant, elle la salua avec un de ses souris sérieux, où il entre de la douceur & de la majesté. La Comtesse en fut enchantée, & de cet air de modestie qui accompagne toutes ses actions. Elle lui trouva de beaux yeux, une belle bouche, la physionomie fine, & ce certain je ne sais quoi que les années ne fauroient ôter, & qui est préférable à la plus grande beauté. Elle ne paroissoit point occupée de la grandeur, & elle sembloit donner toute son application à examiner si le Roi étoit dans une situation commode. Dès qu'elle fut affise, on lui apporta son ouvrage, qui étoit un morceau de tapisserie. Elle prit en même-temps ses luET GALANTES.

nettes, & après avoir levé les glaces du carosse elle se mit à travailler. Dès que le carosse commença à rouler, il prit le chemin de Marly; nos Angloises entrerent dans le Parc. Elles furent d'abord voir ces beaux bassins de Cerès, de Flore, d'Apollon, de Bacchus, la fale des festins, le labyrinthe, & le parterre d'eau, qui sont des choses dignes de la curiofité des étrangers. Après les avoir admirées toutes pendant quelque temps, elles chercherent un endroit retiré, qu'elles n'eurent pas de peine à trouver. Elles s'assirent sur des sieges de gazon, dans un petit bois que les rayons du Soleil perçoient à peine. Eh bien! dit la Comtesse, des qu'elles eurent pris leurs places, vous favez ce que vous m'avez promis, il n'y a plus moyen de vous en dédire. Je ne le prétends pas non plus, répondit Mylady, quoiqu'il me faille rappeller des fouvenirs bien douloureux : vous connoissez ma foiblesse, je vous en nommai hier l'objet, & il ne me reste plus qu'à vous dire de quelle maniere je pris ce mal-

LETTRES HISTORIQUES heureux attachement, & tous les chagrins qu'il m'a attirés. Il me faut encore quelqu'autre chose, dit la Comtesse, je connois bien le nom & la famille de votre ingrat; mais sa personne m'est tout-à-fait inconnue; ainsi je vous prie de vouloir bien, avant toute autre œuvre, me faire fon portrait; il est fans doute assez bien gravé dans votre cœur, pour que vous puissiez sans peine en tirer une copie. Hélas! dit Mylady, cela n'est que trop vrai, & je m'en vais vous le peindre au naturel. Imaginezvous que c'est un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, d'une taille audessus de la médiocre, mais si fine & si aisée, qu'on ne peut rien voir de plus joli : il a la jambe d'une beauté euchantée, le pied bien tourné, il porte bien fon corps, & il marche avec beaucoup de grace, son visage est proprement en ovale rond: tous les traits en sont réguliers; le tour en est agréable; il a de grand yeux noirs d'une douceur & d'une vivacité qui charme : ils ont quand il lui plaît de la langueur & de la ten-

dresse, & ils disent tout ce qu'il veut leur faire dire: son nez est fait à peindre, & sa bouche est la plus belle du monde: vous n'avez jamais vu des levres mieux taillées, ni d'un plus beau coloris; & jamais personne n'a souri si joliment que lui : car outre qu'il montre deux rangées de dents plus blanches que des perles, il fait encore de petites fossettes aux jones qui lui donnent de nouveaux agrémens : son teint est un peu brun, mais si vif, qu'il semble être de concert avec ses yeux pour animer toutes ses actions. Voilà un beau portrait, dit la Comtesse! mais ne l'avezvous point un peu flatté pour excuser votre défaite; car je conviens franchement que, avec une pareille figure, un Cavalier qui attaque un cœur a de grands avantages. Ah! Madame, s'écria Mylady, vous raillez; cependant il n'est rien de plus vrai que ce que vous dites: j'en fais une triste expérience, & je n'aurois jamais cru que pareille chose me fût arrivée. Cependant vous avez aimé autrefois, répondit la Comtesse, &

346 LETTRES HISTORIQUES votre attachement pour le Comte D***. a fait grand bruit à Londres : on admiroit votre constance, la délicatesse de vos sentimens & les belles lettres que !! vous vous êtes écrites pendant cinq ans, dont Bussi & Madame de Sévign : pourroient se faire honneur : ainsi il me semble qu'après un tel noviciat, vous ne deviez pas être neuve en matiere de tendresse, & que la rechûte là-dessus n'a rien qui doive vous surprendre. Le cas est bien dissérent, Madame, dit Mylady, & l'esprit avoit bien plus de part que le cœur dans l'attachement dont vous me parlez : le Comte D*** m'aimoit, ou du moins en faisoit semblant : il étoit joli homme : j'avois de la reconnoissance pour ses sentimens: je me plaifois mieux avec lui qu'avec un autre : j'appellois tout cela amour, parce que je ne le connoissois pas. Mais le Chevalier Cheiles m'a bien mieux appris ce que c'est qu'aimer. L'autre ne m'a jamais donné aucun sujet de plain. te : je ne connoissois avec lui, ni craintes, ni soupçons jaloux; cependant je

347

· le quittai dès que je crus que mon devoir m'appelloit ailleurs : celui-ci me traite indignement; & malgré son mauvais procédé; malgré tout ce que la raison & le dépit me disent là-dessus, je ne puis me résoudre à m'éloigner de lui, quelques efforts que je puisse faire fur moi-même pour cela; & je vous avouerai ingénument, que quelque confolation que je trouve à être auprès de vous, il me semble qu'il y a un siecle que je n'ai pas été à S. Germain. Le compliment n'est pas autrement fort obligeant, dit la Comtesse; mais je vous sais bon gré de votre sincérité : reve-nons au portrait. Vous ne m'avez pas parlé de son esprit; & il me semble que sa physionomie en promet du moins autant que l'idée que vous m'en avez donnée a pu me le faire comprendre. Aussi en a-t-il beaucoup, répondit My-lady; il pense sinement; il entend le demi-mot, & sait se faire entendre mieux que personne du monde : il dit plus en deux mots, qu'un autre n'en diroit en cent. Il me souvient que nous

348 LETTRES HISTORIQUES étions un jour ensemble chez la Comtesse d'Aulnoi, où il y avoit grande compagnie: la conversation roula sur diverses choses; & enfin on parla des avantages que la France avoit sur les autres Nations, & peu s'en fallut qu'à l'exemple des anciens Grecs, on ne traitât de barbare tout le reste du monde. Nous ne convenions pas tout-à-fait du fait; mais il n'auroit pas été prudent d'insulter les gens sur leur palier. Les François, si fort prévenus de leur pays, prétendoient prouver ce qu'ils avancoient, par le soin qu'ont tous les autres peuples d'apprendre la langue Francoise, comme on parloit autrefois celle de Rome, lorsque cette Ville étoit regardée comme maîtresse du monde. Allez, ajoutoient-ils, dans les Cours étrangeres, vous verrez qu'on y parle aussi bon François qu'à Versailles. Cela est vrai, dit le Chevalier Cheiles, qui commençoit à se lasser de cette converfation : je fais qu'on parle François par toute la terre, comme on parloit Efpagnol par-tout du temps de Philippe ; mais

mais je ne vois pas que la Nation Françoife ait plus de lieu de s'en applaudir qu'en avoit alors l'Espagnole; & l'on n'a pas vu que depuis la mort de Philippe, cette langue ait été si fort à la mode. En vérité, s'écria la Comtesse d'Aulnoi, voilà ce qui s'appelle faire l'éloge du Roi, d'une maniere bien fine: jamais on n'a loué si joliment. Je voudrois de tout mon cœur avoir dit ce que vient de dire M. le Chevalier; & si tous les Anglois s'exprimoient avec autant d'efprit & de délicatesse, nous n'aurions qu'à mettre pavillon bas devant eux. En effet, dit la Comtesse, cela est fort joli, cette maniere de dire beaucoup en peu de paroles me plaît extrêmement, & si votre Chevalier est ainsi que vous me le dépeignez, c'est un Chevalier accompli. Ah! Madame, interrompit Mylady, il l'est plus que je ne saurois le dire, & plus qu'il ne le faudroit pour mon repos: bien loin de vous en avoir donné un portrait flatté, je n'en ai fait qu'une légere ébauche; & vous le trouveriez bien mieux dans mon cœur, si vous Tome II.

350 LETTRES HISTORIQUES pouviez y pénétrer. Oh ! pour cela, dit la Comtesse, je n'en doute pas; mais votre cœur me paroît un pen suspect, & je voudrois bien juger par moi-même de ce que vous venez de me dire. Dans le temps que la Comtesse parloit, on entendit du bruit derriere les arbres, & l'on vit arriver un moment après M. le Duc de Bourgogne, Messieurs les Ducs d'Anjou & de Berri ses freres, & le Prince de Galles. Ces Princes ne firent que passer dans le petit bois où étoient nos Dames; ils étoient suivis de quantité de jeunes Seigneurs François & Anglois; la Comtesse démêla parmi ces derniers un jeune homme vêtu trèssimplement, mais qui se faisoit distinguer par son bon air; & sans hésiter elle tira Mylady par le bras; & lui dit: n'est-ce pas là le Chevalier Cheiles? C'est lui-même, dit Mylady. Elle prononça cela affez haut pour que le Chevalier l'entendit : & comme il reconnut la voix de Mylady, il s'approcha d'elle, & lui dit avec beaucoup de politesse: vous avez donc abandonné S. Germain?

je vous assure, Madame, que votre abfence inquiete tous vos amis, & qu'on s'apperçoit qu'il y a long-temps que vous êtes partie. Mylady répondit à ce compliment d'une maniere un peu embarrassée; & le Chevalier la quitta pour aller rejoindre sa troupe. Dès qu'il fut parti, Mylady demanda à la Comtesse comment elle le tronvoit : je le trouve, dit la Comtesse, tel que vous me l'avez dépeint, & vous voyez bien que je l'ai d'abord reconnu : pour cela, je conviens que vous savez parfaitement bien peindre; mais j'aurois voulu que vous m'euffiez fait faire connoissance avec lui : vous n'aviez pour cela qu'à lui dire mon nom. Je n'en ai pas en le temps, répondit Mylady, & j'étois si troublée que je ne savois ce que je faisois. Vous vous êtes, sans doute, bien apperçue de mon embarras ? Il est vrai, dit la Comteffe, vous m'avez paru un peu déconcertée; mais au reste, il me semble que le Chevalier vous a affez gracieusée, & que vous devriez être contente de cela. Ah! Madame, dit Mylady, il est tou-

352 LETTRES HISTORIQUES jours poli devant le monde; mais si j'avois été feule, il m'auroit peut-être brusquée. A-t-il toujours été de même, ajouta la Comtesse, & n'avoit-il pas de meilleures manieres avec vous dans les commencemens? Vous pouvez bien croire, Madame, répondit Mylady, que je n'aurois pas été assez folle pour. l'aimer, s'il en avoit usé comme il en use aujourd'hui : je vous assure qu'il est tout différent de ce qu'il étoit alors, à moins qu'il ne fût différent de ce qu'il vouloit paroître. Eufin il faut qu'il fe foit furieusement déguisé, où qu'il soit bien changé depnis. En quel temps, & en quel lieu fites-vous cette fatale connoissance, dit la Comtesse? Contez-moi un peu cette aventure. Il y a environ deux ans, répondit Mylady, que je fus obligée d'aller à Paris pour les affaires de ma sœur, qui étoit nouvellement mariée, & que son mari m'avoit confiée en partant pour l'armée : j'allai avec elle chez la femme d'un Officier Irlandois, auquel je donnai commission de me chercher un appartement meublé, parce que je comptois rester un mois à Paris, & que je ne trouvois pas qu'il fût à propos de passer tout ce temps dans une auberge. L'Irlandois se chargea du soin de m'en trouver un, & sa femme me pria de vouloir bien passer le reste de l'après-midi chez elle, & elle me proposa une reprise d'ombre, m'assurant qu'il nous viendroit bientôt, un tiers. En effet, nous vîmes entrer un moment après le Chevalier : il étoit de retour de l'armée depuis quelques jours, avec un reste de fievre qui ne sui avoit laissé que la peau sur les os, & qui l'a-. voit obligé de partir avant la fin de la campague. La femme chez qui nous étions lui demanda s'il vouloit jouer ; il répondit fort honnêtement qu'il se feroit toujours un plaisir de contribuer au nôtre. On apporta des cartes; & pendant qu'on les rangeoit, la Dame du logis me dit, que c'étoit le Chevalier Cheiles. Je connoissois son nom & sa famille, & j'avois été bonne amie à Londres d'une Dame dont son frere aîné étoit fort amoureux, & qu'il a ensuite épou-

354 LETTRES HISTORIQUES fee. Tout cela nous aida à faire bientôt connoissance. Mais quoiqu'il y ait des gens qui assurent qu'on aime dès la premiere vue ce qu'on doit aimer, je n'éprouvai point dans cette occasion cet effet si prompt de la sympathie, & le Chevalier ne fit point ce jour d'impresfion sur mon cœur. Il joua avec la Dame? du logis & masfœur, & je m'amusai à causer avec des François qui étoient entrés un moment après lui. On servit du caffé pendant le jeu; & comme il ne se fit presque point de bête, & qu'on marquoit tous les tours, cela fut fait en peu de temps. Des qu'on eut fini la reprise, le Chevalier prit congé de la compagnie, & le maître de la maison sortit avec lui, après m'avoir dit qu'il alloit travailler pour moi, & qu'il reviendroit dans une heure me rendre compte de ce qu'il auroit fait. Il revint effectivement, & me dit qu'il avoit trouvé mon affaire, que le Chevalier lui avoit indiqué le plus joli appartement du monde dans la même maison où il logeoit : qu'il en devoit parler le soir à ses hôtes, & qu'il

falloit que je me donnaise la peine d'aller le lendemain matin voir si cela me conviendroit; que sa femme & lui auroient l'honneur de m'y accompagner, & qu'ils viendroient me prendre: à mon lever. Ils le firent comme ils l'avoient dit, & nous fumes ensemble à cette maison, qui me parut très-jolie, c'étoit fur le quai des : Théatins. L'appartement que l'on me destinoit donnoit sur le devant : on avoit la vue de la riviere, & les galeries du Louvre qui font de l'autre côté de l'eau formoient une perfpective fort agréable: on voyoit même, quoiqu'en éloignement, les arbres des Tuilleries; & de quelque côté qu'on tournât les yeux, on tronvoit de quoi les arrêter agréablement. Le Chevalier. m'étoit venu recevoir au bas de la montée, & il m'avoit dit gracieusement qu'il s'estimeroit fort heureux s'il pouvoit avoir l'honneur d'être sous un même toît avec moi. Il me fit remarquer toutes les commodités de cette maison, & la proximité des promenades, & m'aida à convenir du prix avec son hôte.

356 LETTRES HISTORIQUES Il m'offrit même, au cas que le bruit des carosses m'empêchât de dormir, de changer d'appartement avec moi, parce que le sien qui étoit sur le derrière ne donnoit que sur des jardins : il prit delà occasion de me prier d'y entrer ; & je fus fort surprise d'y trouver une collation très-jolie & très proprement servie. Cette maniere de régaler les gens me parut tout-à-fait galante. Il fit les choses de la meilleure grace du monde,! & avec un air si aisé, qu'il sembloit que tout se faisoit par enchantement, comine dans les Palais des Fées; car nous ne nous étions pas apperçus qu'il se fût donné le moindre soin, & il n'avoit paru occupé que de celui de nons entretenir. Dès que mon marché fut conclu, j'envoyai chercher mes hardes, & je vins coucher le même soir dans ce nouveau logement. Comme en matiere d'honnêteté je n'aime pas à demeurer en reste, je priai le lendemain matin le Chevalier de venir prendre du chocolat avec moi, & nous commençâmes dès-

lors à former une espece de liaison, que

LET GALANTES. 357 le voisinage autorise, & que le rapport d'humeurs fortifie. Le Chevalier entroit à toutes les heures dans ma chambre; il y venoit le matin; quand je devois avoir du monde l'après-midi, je l'en avertissois afin qu'il fût de la partie; & lorfqu'on me prioit d'aller quelque part, on ne manquoit pas de l'en prier : si bien que nous étions presque toujours ensemble, excepté le temps que j'étois obligée de donner à mes affaires. Comme je passois toutes les soirées chez moi, il ne manquoit pas de s'y rendre dès qu'il fortoit de son auberge, & nous poussions la veillée aussi loin qu'il nous plaisoit. Je crus dans les commencemens que ma sœur, qui étoit jeune & vive, avoit quelque part à fes affiduités : mais le peu d'empressement qu'il marqua pour elle, m'en désabusa bien-tôt: je remarquai même qu'il se faisoit violence quand il étoit obligé de lui dire de ces fortes d'honnêtetés que la civilité exige des cavaliers. Son humeur inégale ne l'accommodoit point; fa grande vivacité l'étourdissoit; & il n'étoit jamais

358 LETTRES HISTORIQUES si aise que lorsqu'elle étoit occupée ailleurs. Ma petite Misse que j'avois aussi menée à Paris étoit plus de son goût; & quoiqu'elle n'eût qu'onze ans, il trouvoit mieux fon compte à caufer avec elle. Nous lui en fimes la guerre : il ne s'en désendit point, & dès ce moment il appella Misse-Kati sa petite femme, & moi sa maman. Nous avons continué pendant quelque temps cette plaisanterie, qui dans les suites nons a fait de terribles affaires. Cependant le Chevalier continuoit à avoir les meilleures manieres du monde avec moi; & en grandes & en petites choses, il ne laissoit échapper aucune occasion de me témoigner de la préférence. Il me souvient qu'il vint un après-midi dans ma chambre avec une très-belle pomme à la main; il n'y avoit que ma sœur & ma fille avec moi : dès qu'il entra, ma fœur lui cria d'un air de confiance : approchez, Paris, nous voici trois, voyons un pen à qui vous donnerez la pomme; elle s'attendoit à l'avoir, se croyant la Vénus de la compagnie; mais le Cheva.

lier trompa fon attente, & il me là donna. Il avoit comme cela de petits airs de distinction en ma faveur les plus obligeans du monde. Quand nous étions en compagnie, il cherchoit toujours à se placer auprès de moi : quand nous sortions, j'étois toujours celle à qui il donnoit la main : quand il étoit seul avec moi, il ne paroissoit pas s'ennuyer. Nous avions des conversations sur toutes fortes de sujets, & je trouvois qu'il raisonnoit fort juste. Sur-tout, nous parlions quelquefois des affaires du temps, de politique, de morale, de Philofophie, de Théologie, souvent même de controverse. Quoique nos sentimens fussent conformes sur le chapitre de la Religion, j'étois surprise de trouver dans un homme de son âge, (car il n'avoit alors que vingt-deux ans,) autant de connoissance & des sentimens aussi formés. Cela me donnoit beaucoup d'estime pour lui, & j'étois fort édifiée de la régularité de fa conduite, dans un temps & dans un lieu où tout le monde étoit si fort dissipé, & où il n'auroit

360 LETTRES HISTORIQUES tenu qu'à lui de faire comme les autres, puisqu'il étoit sur sa bonne soi, & que l'absence de ses parens le rendoit son maître. Cependant il rentroit tous les foirs de bonne heure, & il étoit plus réglé que bien des hommes de cinquante ans. Comme sa personne me plaisoit infiniment, & que je connoissois sa famille, j'aurois souhaité que ce qui n'étoit qu'une plaisanterie eût été une vérité, & que dans les suites il ent pu devenir mon gendre. Mais il n'y avoit pas beaucoup d'apparence, car c'étoit un cadet dont la fortune n'étoit pas encore faite, & celle de ma fille étoit fort dérangée. Mais comme on dit que qui a temps a vie, j'espérois qu'il arriveroit quelque dénouement qui pourroit faciliter les choses; & je ne faisois jamais ce qu'on appelle des châteanx en Efpagne, que le Chevalier n'y fût mêlé. Si l'on tiroit quelque lotterie considérable, je ne souhaitois de gagner le gros lot que pour le donner en dot à ma fille: enfin il avoit toujours part dans mes souhaits: j'en avois aussi beaucoup dans fa

ET GALANTES. 361 sa confiance. Et dès qu'il sut persuadé de l'intérêt que je prenois en lui, il me fit considence de ses chagrins, & des sujets qu'il avoit d'être mécontent de sa famille. Je tâchois de le consoler dit mieux que je pouvois, & je l'exhortois toujours à la patience, & à la déférence qu'il devoit avoir pour son pere. Je me serois fait un scrupule de lui inspirer d'autres sentimens; & je le trouvois très-raisonnable là-dessus. Cependant cette vie unie contribuoit beaucoup au retour de fa fanté. On le voyoit fe rétablir tous les jours, & tout le monde lui en faisoit compliment. Il n'y avoit que peu de temps que nous étions logés ensemble, que je m'apperçus qu'une parente de la Dame chez qui j'avois fait connoissance avec le Chevalier, le regardoit fort tendrement. C'étoit une maniere de précieuse, qui ne parloit que par Calprenede & Scudery ; & qui , parce qu'elle disoit de grands mots, avoit usurpé chez les idiots une réputation de femme d'esprit. Elle prétendoit par-là en imposer au Chevalier FIb Tome II.

362 LETTRES HISTORIQUES

Cheiles. Mais quoique jeune il avoit l'efprit de discernement, & il n'étoit pas homme à prendre le change là-dessus. Cette femme étoit veuve d'un Ingénieur François, qu'elle prétendoit être forti de la côte de S. Louis, quoique son origine ne fût pas plus connue que la source. du Nil. Comme elle avoit retenu quelques termes de Mathématiques, elle en méloit toujours dans ses conversations : elle parloit de l'Algebre; & ses expressions barbares, faufilées dans un style romanesque, faisoient un esset le plus bifarre du monde. Il n'y avoit rien de si plaisant que de lui voir mesurer la carte de Tendre avec un compas de proportion, ou quelqu'autre instrument de l'Art: elle en parloit sur-tout lorsqu'elle favoit qu'il avoit fort bien appris cette science, & qu'elle croyoit par-là se mieux infinuer dans fon esprit. Mais il connut bientôt qu'elle n'en parloit que comme un perroquet. Enfin c'étoit un caractere de femme qui auroit pu servir de modele à Moliere : elle se donnoit un air de belle passion, & elle préten-

doit en avoir inspiré une si violente à fon mari, qu'elle ne faisoit pas de façon de montrer des lettres qu'il lui avoit écrites la veille de sa mort, où il lui marquoit, après bien des tendresses: quand la Keligion ne m'apprendroit pas qu'il y a un Dieu, la nature me l'enfeigneroit, & ce feroit toi, ma chere, que j'adorerois. Je crus d'abord que son mari étoit fou : mais on me dit que cette lettre n'étant qu'une réponse, il avoit été obligé de l'écrire sur ce ton, pour se conformer au style de sa femme, qui étoit toujours grimpée sur Chevil-lart, de même que Don Quichotte. Cette femme que je ne connoissois presque pas, s'attacha si fort à moi dès que je fus logée avec le Chevalier, qu'elle né me quittoit plus : elle avoit foin de se faire mettre de toutes nos parties, & je la trouvois par-tout où j'allois. Un jour que nous étions chez un bon Gentilhomme goutteux, elle y vint sans être priée, & après avoir fait quelque mine de ne vouloir point s'approcher de la table où l'on jouoit, elle ne put résister

Hh 2

364 LETTRES HISTORIQUES à l'envie d'être auprès du Chevalier Elle s'assit à son côté, & dit d'un air précieux en regardant son habit de veuve, & soupirant méthodiquement : il faudra présenter une requête au devoir pour qu'il ne se scandalise pas de ceci. Le Chevalier me regarda dans ce moment, & nous rîmes le soir-ensemble du ridicule de cette veuve. Je le félicitai de cette illustre conquête, dont il me parut connoître le peu de mérite. Ses empressemens étoient si vitibles qu'il fut obligé de concenir qu'elle avoit beaucoup de bonté pour lui ; il me dit même qu'elle lui avoit offert de le prendre en pension chez elle; mais qu'il n'avoit eu garde d'accepter ses offres, parce qu'il ne se trouvoit pas fort disposé à avoir de la reconnoissance. Je lui dis en badinant que cela étoit fort mal à lui, & qu'un cavalier ne devoit pas faire ainsi le cruel. Mais il me répondit d'un air ingénu qu'il l'auroit aimée s'il lui avoit trouvé un cœur & un esprit fait comme le mien. Cette petite douceur, que je crus ne devoir qu'à la politesse

ET GALANTES. 365 du Chevalier, ne lailla pas de me faire plaisir. Le leudemain cette illustre veuve nous fit prier de venir patter l'aprèsmidi chez elle. On n'y joua pas, parce qu'elle étoit encore dans fon grand deuil : mais l'héroïfme y fut pouffé au suprême dégré, & Corneille & Racine n'auroient été que de petits garcons auprès d'elle en matiere de beaux sentimens. Après qu'on eut raisonné fur diverses matieres, on servit une collation affez propre. On m'avoit placée en entrant auprès de l'Officier Irlandois, parent de la venve, & j'avois été obligée de m'y tenir, quoique l'odorat cût quelque chose à souffrir de ce voisinage : mais lorsqu'on apporta le cassé & le thé, il me quitta pour aider à sa cousine à en faire les honneurs, & le Chevalier vint prompte-ment prendre sa place. Il me dit en s'approchant de moi, me voilà enfin content! En effet il fut de la meilleure humeur du monde tout le reste de la journée; & il n'avoit presque pas

parlé tandis qu'il avoit été assis ail. Hh 3

366 LETTRES HISTORIQUES

leurs. Je m'apperçus aussi que cet échange m'avoit fait plaisir; mais je n'avois garde de faire aucune réflexion férieuse là-dessus; & la compagnie crut que la collation causoit ce redoublement de belle humeur. Quand il fut temps de se retirer, le Chevalier me donna le bras suivant sa louable coutume; & la veuve le pria en nous reconduisant de vouloir bien la mener le lendemain matin chez M. de Vauban, qu'elle sollicitoit pour obtenir quelques gratifications dues, à ce qu'elle prétendoit, aux fervices de feu fon cher époux. Le Chevalier lui promit de la conduire où elle voudroit, & je leur offris du chocolat à tous les deux pour les assembler. La veuve accepta mon offre, & dès l'aube du jour, je la vis entrer dans ma chambre, sous prétexte que ses affaires la tenoient alerte de bou matin. Je fis appeller le Chevalier qui étoit encore au lit ; & quand nous enmes pris notre chocolat, elle l'emmena, après lui avoir fait quelques complimens puisés dans Clé-

lie, auxquels il ne répondit point; il se tourna seulement de mon côté pour me dire qu'il auroit bientôt l'honneur de me rejoindre. En effet, je le vis revenir un moment après ; il me dit que la Dame n'avoit pu parler à M. de Vauban: qu'on l'avoit renvoyée à six heures du soir, & qu'il n'avoit pu se dispenser de lui promettre d'y retourner avec elle ; qu'elle avoit voulu le retenir à dîner, & le garder chez elle jusqu'à ce temps ; mais qu'il n'avoit pas été de cet avis, par l'impatience qu'il avoit de retourner auprès de moi. Il me dit encore mille choses obligeantes là-dessus, & il s'en fut ensuite dîner pour m'en laisser le loisir. Il revint l'après-midi, & il trouva chez moi deux ou trois personnes de considération. Le Baron de *** que vous connoissez, qui fait tant claquer son fonet, m'avoit amené le fils d'un Co-lonel de mes amis, & j'étois entre ces deux Messieurs quand le Chevalier entra: il se mit de l'autre côté, entre ma sœur & ma fille; il salua l'une, il

368 LETTRES HISTORIQUES dit quelques plaisanteries à l'autre, & se tut après cela pour écouter le Baron qui s'étoit mis sur le chapitre de fes voyages, & qui nous en auroit bien donné à garder, fi nous n'avions su ce que dit le proverbe : qu'a beau mentir qui vient de loin. Comme il étoit dans le fort de son récit, il se leva pour nous micux faire comprendre les choses par démonstration: & pendant que du bout de sa canne il marquoit les lieux sur le parquet, le Chevalier tournoya tant qu'il vint enfin s'asseoir auprès de moi, & me dit à l'oreille: me voici à présent dans mon centre. Il me semble pourtant, lui disje, que vous étiez assez bien placé. Il est vrai, dit-il, Madame; mais je suis mieux, & j'ai beau faire, quelque part où je sois, mon inclination me ramene toujours auprès de vous : j'aime le solide. Après cela on parla des personnes qui avoient le poignet fort. Le Baron nous conta cent choses incroyables là dessus, avec son emphase ordinaire; & nous nous primes tous la main.

ET GALANTES. 369 pour voir qui feroit plier son compagnon. Le Chevalier dit qu'il n'avoit guere vu de femme plus forte que moi: & comme j'en parus surprise, il ajouta, en me parlant à demi-bas : je vois bien, Madame, que vous ne connoisfez pas toutes vos forces, vous en avez plus que vous ne pensez : je m'en resfens, & vous ne vous appercevez pas seulement des impressions que vous faites sur les gens. Comme je lui avois un peu pressé la main, je fis semblant de croire que c'étoit-là l'impression dont il avoit voulu parler, quoique j'eusse bien compris qu'il vouloit me faire entendre autre chose; mais j'avois si fort renoncé à ce qu'on appelle la bagatelle, quand j'etois partie de Londres, & l'amour-propre étoit si fort mort chez mai, que je me croyois hors d'état d'inspirer le moindre sentiment de tendresse, & incapable d'en pouvoir prendre; & lorsque j'arrivai dans ce pays où l'on pousse la galanterie jusques par-delà cinquante ans, où l'on trouve des gens affez désœuvrés

370 LETTRES HISTORIQUES, &c. pour en conter à toutes les femmes qu'ils voient, je me mis fur le pied de ne vouloir écouter perfonne, & je fis connoître à quelques Seigneurs des plus jolis que nous ayons à S. Germain, que je n'étois plus dans ce goût.

Fin du Tome second.



